

HISTOMAG'44

N° 61
AOUT - SEPTEMBRE 2009

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

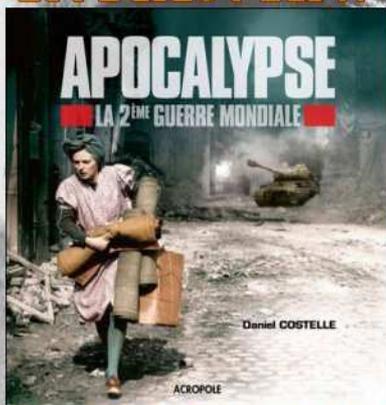
La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés



**TOP
SECRET**

OPERATION MINCEMEAT'

INTERVIEW



D.COSTELLE

IL Y A 70 ANS : AOUT - SEPTEMBRE 1939
INTERVIEW D'ALIX BRIJATOFF
CENTRES DE RECRUTEMENT DE L'ARMÉE BELGE
LA BATTERIE DE LONGUES SUR MER
AAR DE LA 326TH MEDICAL COMPANY



www.39-45.org/histomag

Contact rédaction

juin1944@wanadoo.fr

skhm44@yahoo.fr

hell_on_wheels@noos.fr

EQUIPE DE REDACTION

Frederic Dumons - Rédacteur en chef

Philippe Parmentier

Stéphane Delogu

Eric Giguère

Prosper Vandembroucke

Laurent Liégeois

Philippe Massé

Alain Lelard

Jean Cotrez

François Xavier Euzet

en partenariat avec



<http://www.dowpanzer.be/>



<http://www.histokit.com/>



<http://www.histoired1monde.fr/>

Directeur de publication

Stéphane Delogu

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



SOMMAIRE

Page 3 : L'edito

Page 4 : Interview Daniel Costelle

Page 6 : Il y a 70 ans : Aout -
Septembre 1939

Page 9 : A la loupe : Fin d'un monde

Page 13 : Interview Mme Brijatoff

Page 15 : Operation Mincemeat

Page 24 : Le saviez-vous ?

Page 26 : Rennes, 4 Aout 1944...

Page 29 : Les Centres de Recrutment
de l'Armee Belge

Page 33 : BTP de Longues sur Mer

Page 37 : AAR 326th Airborne MC

Page 42 : Devoir de Memoire

Page 43 : Coin de lecture

L'édito...

Par Stéphane Delogu

Un coin anonyme de Normandie, un petit îlot sans tapage ni flonflons, juste ce qu'il faut pour donner à la journée un air de fête. Un projet, un but, et un intense plaisir. Pour rien au monde nous n'aurions voulu être ailleurs, pas même aux cotés d'un ministre ou d'un chef d'état. Ce qui tombait plutôt bien, puisqu'aucune tête pensante ou couronnée n'avait daigné baisser les yeux vers ce minuscule recoin de la mémoire collective : trop petit, trop simple, trop familial. Les grands médias, étaient occupés à couvrir les véritables événements, délimitant ce qui présente un intérêt de ce qui est de la roupie de sansonnet. Ils n'auraient pas aimé de toute façon : c'était ni *bling bling* ni *m'as-tu vu*. A l'origine de ce presque rien, un projet un peu cinglé lancé par une bande de bipèdes qui ne le sont pas moins : lancer une souscription sur internet pour offrir une stèle à un régiment Canadien. Pas des surhommes façon *Band of Brothers* aujourd'hui clonés jusqu'au fin fond du ridicule, non. Une poignée de braves types de Montréal, du Lac Saint Jean, ou d'ailleurs, cet ailleurs où l'accent rend les mots si beaux et si vrais. Des gars humains jusqu'au bout, jusqu'au sacrifice final.

Ceux à qui on a rendu hommage le 7 juin 2009 ont tout en commun avec ceux qui sont venus leur dire Merci : ils sont provenaient d'horizons différents, avec leurs propres convictions, leurs qualités et leurs défauts. Ils ont du traverser des périodes terribles de doute, de lassitude, en cent fois envie de tout balancer. A chaque fois, un mince fil les a retenus et les a poussés à continuer : ne jamais reculer, y croire jusqu'au bout et au plus profond de la tempête, ne pas changer de cap. Le chemin qui conduit à la victoire est toujours parsemé de chausse trappes et désillusions, mais c'est justement ce qui rend la fin si belle : on a su l'apprécier pour avoir vécu ce scénario. Il est des histoires dont on ne comprend le sens que dans la dernière ligne droite : celle-ci en fait partie. Finalement, il ne reste plus aujourd'hui qu'un sentiment profond, comme si tout s'était imbriqué pour conduire notre stèle à l'endroit exact où elle se trouve maintenant, comme si tout avait écrit à l'avance. Le lieu de mémoire que nous voulions existe et il ne reste plus qu'à l'embellir en profitant de l'expérience tirée des difficultés. Vous aurez compris qu'on ne va pas s'arrêter en si bon chemin, le site de Troteval va grandir et s'embellir au fur et à mesure de nos projets, il franchira même un nouveau palier en 2010. Vous ne pourrez pas dire que vous n'étiez pas au courant et encore moins qu'on va droit la tête dans le mur. Mais comme on sait d'où on vient, c'est-à-dire de nulle part, ne comptez pas sur nous pour nous prendre au sérieux, on ne sait pas faire. C'est donc la même équipe de cinglés parfois un peu naïfs et candides qui repartira à la rentrée pour une nouvelle campagne, gonflés à bloc. Puisqu'on vous parle de cinglés, on peut aujourd'hui vous dire que les plus atteints ne sont pas ceux qui se trouvaient en Normandie le 7 juin 2009. Ceux qui défient au contraire tout sens commun sont ceux qui ont participé au financement du projet en sachant depuis le début de l'aventure qu'ils seraient consignés dans leurs quartiers respectifs. Ceux qui ne comprennent pas grand-chose au devoir de mémoire verront en eux de gentils crétins. On vous dira pour notre part que ce sont eux qui nous ont bien souvent poussés à aller jusqu'au bout sans flancher. Ce à quoi un petit troupeau d'allumés est arrivé fait qu'aujourd'hui ils sont convaincus d'une chose : il ne faut jamais reculer, quelque en soient le prix et les sacrifices. ***Numquam retrorsum.***

Alors qu'au sud de CAEN, le plaisir, l'émotion et une profonde amitié étaient au rendez vous sous un ciel complice, une tempête sans précédent a fait tomber la foudre un peu plus loin. Figurez vous que l'un des plus éminents et prolifiques vétérans de la légendaire 82nd Airborne est tombé de son piédestal pour aller s'écraser lourdement sur le bitume, sans tambour ni trompette. L'affaire a secoué le gotha local au point de dépasser largement les frontières du bled dont il avait fait son fief. Tout porte à croire que le héros local auréolé de son saut opérationnel un certain 6 juin 1944 sur la capitale des baraques à frites a autant été para qu'on participera au prochain Vendée Globe. Ca fait désordre mon colon, sans compter le manque à gagner résultant de la forfaiture. Ca devrait nous coller le bourdon et même nous fait annuler nos villégiatures estivales en guise de deuil national, mais on n'en fera rien, puisque comme vous le devez le savoir, on cultive le politiquement incorrect à défaut de production potagère. Cette histoire nous donne envie de nous esclaffer de bon cœur à plus d'un titre. La mascarade fait certes mal aux gencives, mais à qui à la faute ? A ceux par exemple pour qui un vétéran des troupes aéroportées représente une source médiatique inépuisable et qui snobent ceux qui sont plombés par des curriculum vitae anonymes. Exit les soutiers, les mécanos, les conducteurs de tout poil, les cuistots et les transmetteurs. On veut du ronflant, du guerrier, haro sur les seconds couteaux qui n'ont pas eu la chance d'appartenir à une unité au nom ronflant. Sauf que vous nous ferez excuse, sans ces vétérans au passé sans gloire, les dites troupes d'élite auraient atterri en Normandie avec un parachute pas plié, auraient bouffé des racines, poussé leur jeep jusqu'en Allemagne, chassé le teuton à coups de pommes et de peignes à cheveux. Howard Manoian a existé en tant que tel dans le sens où l'homme s'était forgé un passé dans lequel tout le monde l'a conforté en lui démontrant au passage qu'il avait droit à une attention de tous les instants là où d'autres, qui ont entraîné leurs rangers dans la même galère que lui, n'avaient qu'à aller raconter leur histoires dans les réunions de famille et dans les tournois de belote ou de poker. On se souviendra de cette réflexion d'un brave « reconstituteur » à un vétéran Canadien, à quelques mètres du troquet favori d'Howard : « *T'as pas débarqué à Omaha Beach, toi ? T'es pas un vrai vétéran alors !* ». Ceci permettra de comprendre comment est né le phénomène Manoian et comment il a été entretenu à plusieurs niveaux durant des années. Le père Howard, certainement en mal de reconnaissance et peut être même d'existence sociale n'a fait que surfer sur la vague du folklore local, avec le soutien sans faille des médias : on a finalement simplifié l'histoire pour rendre une copie épurée de son réalisme. Les alliés ont remporté la victoire parce que chacun s'est tenu au rôle qu'on lui avait attribué en étant l'infime maillon d'une gigantesque tour de Babel où chacun avait une importance vitale quelque soit son rôle ou sa nationalité. L'histoire d'un conflit peut être approchée par des clichés, mais doit ensuite faire l'objet d'une étude plus réaliste et sérieuse. Si Manoian est le cliché qui entrainera des centaines d'autres questions, permettant ainsi de parvenir à l'objectivité intellectuelle, alors il a quelque part rempli sa mission. Il ne reste maintenant qu'à lui ficher la paix et regarder tous ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune d'appartenir à la Easy Company ou sauté sur Sainte Mère Eglise. Dépêchez vous, le temps est compté. A la prochaine.

Interview de Mr Daniel Costelle

Par Daniel Laurent



Daniel Costelle est un documentariste et auteur de télévision qui a réalisé de nombreux documentaires historiques et un film de long-métrage, *Apparitions*, en 1991.

Passeur de mémoire, raconteur d'histoires et de l'Histoire, Daniel Costelle consacre son existence à la mémoire et aux images du passé. S'il s'essaye en 1957 au court métrage avec *Le Jeu de la nuit*, avec

Stéphane Audran et Maurice Pialat, c'est dans le rôle de documentariste à la télévision que Daniel Costelle trouve la célébrité, récompensée en 1966 par le Grand Prix de la Critique pour son film *Verdun*.

Il multiplie alors les projets, enchaînant un nombre impressionnant de séries et d'émissions, toujours avec ce même souci de conserver et de dévoiler les archives filmées. Parmi tant d'autres, on trouve *Les Grandes batailles*, *Histoire des inventions*, *Histoire de la Marine*, *Histoire des trains*, *Quand la Chine s'éveillera*, *Les Oubliés de la Libération* ou encore *Jean-Paul II*. Lui même passionné d'aéronautique, son *Histoire de l'aviation* marque les esprits. Sa précédente association avec la réalisatrice Isabelle Clarke nous a donné *La Guerre du Viet Nam – Images Inconnues*. En outre, en 2007, *La Traque des nazis*, diffusée sur France 3, vient une nouvelle fois démontrer la qualité du colossal travail d'archivage de Daniel Costelle.

Signalons aussi son *Eva Braun / Dans l'intimité d'Hitler* (première diffusion : TF1, 12 juin 2007) dont un membre émérite de notre forum, François Delpla, fut le conseiller historique.

Daniel Costelle a reçu la légion d'honneur des mains du ministre de la culture Jean-Jacques Aillagon le 17 juin 2003. En recevant cette distinction, il a tenu à préciser que « à travers lui, ce sont tous ceux qui se préoccupent de conserver les archives filmées de ce siècle qui sont récompensés ».

Sa nouvelle série documentaire *Apocalypse, la 2ème Guerre mondiale* réalisé avec Isabelle Clarke, sera très certainement l'événement de la rentrée 2009 sur nos écrans.

Il a fort aimablement accepté de nous en dire plus, en exclusivité pour Histomag'44. Qu'il en soit vivement remercié car rares sont les auteurs qui acceptent ainsi d'aller au-devant de leur public sur des plateformes « internautes ».

HistoMag'44 : Où se situe le « déclic » qui vous a lancé dans cette carrière ? Quel fut le premier vieux film qui vous a décidé de faire en sorte de protéger et diffuser ces images ?

Daniel Costelle : En fait, je ne me destinais pas du tout au documentaire mais à la fiction. Cinéphile passionné depuis la Terminale, j'étais proche de toutes les idées des Cahiers du Cinéma et je fréquentais beaucoup la Cinémathèque. Mon metteur en scène préféré était (et reste) Howard Hawks, dont je ne cesse d'admirer la perfection dans la franchise, la clarté, les rapports directs entre les hommes (et les femmes).

Il se trouve que mon film préféré est *Air Force*, auquel ont d'ailleurs collaboré Raymond Chandler (mon écrivain préféré) et Faulkner...ce qui n'est pas rien. Peut-être que ce film de guerre m'a en effet entraîné vers un intérêt pour la seconde guerre mondiale. J'ai aussi pris dans Hawks la scène du Sergent York lors de laquelle Gary Cooper raconte son exploit, à la fin. Je l'ai souvent dit, c'est cette scène (Cooper, le Sergent York, dit : « Vous voyez, j'étais là, j'ai fait ça ») qui est à l'origine de toute la mise en scène de la série des *Grandes Batailles* – amener les témoins à l'endroit où ils étaient. Mais cela ne répond pas à votre question sur les documents d'archives cinématographiques.

J'ai commencé par des courts-métrages de fiction – je n'ai réalisé qu'un seul long-métrage, d'ailleurs c'est un très bon souvenir - puis je suis devenu assistant de pas mal de réalisateurs, comme Clouzot, et j'ai aussi réalisé des sujets pour différents magazines de télévision. J'ai été repéré par le patron de l'information de l'époque, Jean-Louis Guillaud, qui est resté quelqu'un que je respecte et que j'aime toujours beaucoup, qui m'a fait réaliser un très grand projet, pour quelqu'un d'aussi jeune, Verdun (1966) un véritable long-métrage historique qui a eu ce grand prix. Du coup j'avais découvert le document d'archives, j'étais complètement mordu, je voyais instinctivement que jamais la fiction ne pourrait égaler cette vérité. Les morts étaient de vrais morts et ne se relevaient pas après le tournage. Et puis le succès et les récompenses de Verdun ont forcément entraîné ce qu'on appelle la systématique des producteurs.

Je ne m'en plains pas, je pense avoir fait beaucoup de choses, mais c'est vrai que j'ai été catalogué et que j'ai surtout fait des films d'archives. Cela dit, je ne m'en lasse pas et je suis toujours estomaqué quand je découvre des documents nouveaux, ce qui est le cas avec *Apocalypse*. Et puis, au cours des années, je suis devenu un vrai spécialiste. Je sais où ils sont, qui les détient, comment les avoir, ces documents. Avec une équipe formidable, des fanatiques comme moi. Morgane Barrier, directrice des recherches, une merveille, Antoine Dauer, notre assistant franco-allemand, épatant, et notre producteur, Louis Vaudeville, un très grand producteur vraiment, qui a réussi à rassembler les moyens d'une recherche planétaire.

HM : Un grand nombre de vos films sont consacrés à la seconde guerre mondiale en général et au nazisme en particulier. Fruit du hasard de vos découvertes ou intérêt personnel particulier ?

DC : C'est certain que je n'arrête pas de régler des comptes avec la guerre en général et les nazis en particulier. La guerre est terrifiante et je la montre terrifiante. Les nazis sont d'horribles salauds. Mais je crois que le fond de la question, c'est l'Histoire. L'Histoire est passionnante, passionnante à découvrir et à raconter, et la Télévision m'a souvent demandé de raconter l'Histoire et les histoires de la seconde guerre mondiale. Inépuisable sujet. Que nous nous efforçons de mettre en scène avec le maximum d'efficacité et d'originalité.

HM : Votre dernier documentaire, *Apocalypse*, sera prochainement sur nos écrans. Pourriez-vous nous expliquer le pourquoi du titre ?

DC : Isabelle Clarke et moi nous étions dès le début du projet, décidés à innover sur tous les plans, et j'ajoute que, par rapport à votre article, ma collaboration avec Isabelle Clarke n'a « en rien entamé la qualité de mon travail » Mon Dieu...c'est carrément l'inverse. Elle m'a apporté son talent, son énergie, sa lucidité, son extraordinaire compétence professionnelle. Mon travail, depuis notre rencontre, et son travail, c'est la même chose. Depuis vingt ans et une quarantaine de films, nous sommes les frères Coen ou Taviani. Pas seulement un couple. Un seul. Alors donc nous voulions raconter un désastre planétaire et le faire d'une manière nouvelle : le mot apocalypse s'imposait, qui signifie à la fois le désastre, dans son acception habituelle, et « révélation » dans son étymologie.

HM : Quelques « puristes » vous reprochent d'avoir colorisé certains films d'époque. Qu'en dites-vous ?

DC : En effet, nous avons été confrontés à une sorte de critique de nature fondamentaliste. Ce qui nous a surpris et pour tout dire choqué, c'est qu'ils n'ont pas vu l'incroyable qualité du travail de François Montpellier, le « coloriste » - vous savez qu'il y a deux ou trois laboratoires qui font ça dans le monde, les plus importants étant en Californie et dans le 15ème arrondissement de Paris – François Montpellier. C'est un artiste, il travaille seul – il a fait un boulot surhumain – et pour une minute de couleur il a fallu trois ou quatre jours de travail d'historiens. Je crois que le résultat est stupéfiant, en tout cas il me stupéfie. L'une des étapes aussi de ce que nous appelons « redonner la couleur » (plutôt que 'coloisation' est une restauration des images, la disparition des taches, rayures, etc. Donc nous avons fait du bien aux archives et à la mémoire (voir votre question suivante) mais la position des intégristes de l'archive, il y en a, vous le voyez, c'est qu'il ne faut pas toucher au noir et blanc abîmé, c'est sacré, et c'est absurde. Ces gens qui font des audiences confidentielles, en quoi servent-ils la mémoire ? En quoi amènent-ils à cette mémoire le public jeune ? Je suis stupéfait qu'on puisse encore poser de telles questions. Cela fait des années que nous redonnons la couleur, depuis « Les Ailes des Héros » et nous ne sommes pas les seuls. Je croyais le débat clos depuis longtemps, mais dans le microcosme parisien, quand vous faites une grande et belle œuvre, ça grince. Nous nous posons une question sur cet intégrisme des documents d'archives en noir et blanc. D'accord. Suivons cette logique: il ne faut pas non plus les sonoriser, ni mettre de la musique derrière...

HM : L'essentiel de votre œuvre est consacrée au « devoir de Mémoire ». Quelle est votre définition de ce « devoir » ?

DC : Voilà, c'est ce qu'on vient de dire. Mais voyez vous, j'ai été très marqué par l'enseignement de Gaston Bouthoul. Renseignez-vous, cher lecteur, sur ce penseur fondamental de la guerre, et vous, renseignez vos lecteurs. Bouthoul a créé une science, la Polémologie, et écrit des ouvrages très importants comme « La Guerre » et « La Paix », et il dit beaucoup de choses très importantes, dont l'une est un moteur de notre action : « Si tu veux la paix, connais la guerre » il faut sans arrêt lutter contre l'amnésie. L'agressivité collective se fonde sur l'oubli des désastres des guerres précédentes. La guerre, maladie mortelle de l'humanité.

HM : Vous vous êtes intéressé à la Libération de la Pologne dans votre série « Grandes Batailles ». Selon vous, Staline a-t-il délibérément laissé Varsovie à elle-même pour une question politique ? Serait-il intervenu plus rapidement si le soulèvement avait été manifestement communiste ?

DC : Alors là, je disais plus haut que les nazis avaient été d'horribles salauds, mais Staline, dans le genre, n'est pas mal non plus. Nous le montrons très clairement dans *Apocalypse* et nous employons les mots qu'il faut. Staline a fait assassiner à Katyn l'élite des officiers polonais (je vous recommande ce document inédit incroyable que nous montrons, dans la première émission, les généraux polonais Sikorski et Anders qui donnent à Staline, à Moscou en 1942, la liste des officiers polonais disparus, et Staline qui fait l'étonné, ça c'est un document). Bien entendu, il a laissé massacrer la résistance polonaise par les SS, mais vous pouvez être certain qu'il l'aurait fait lui-même, après sa conquête de la Pologne.

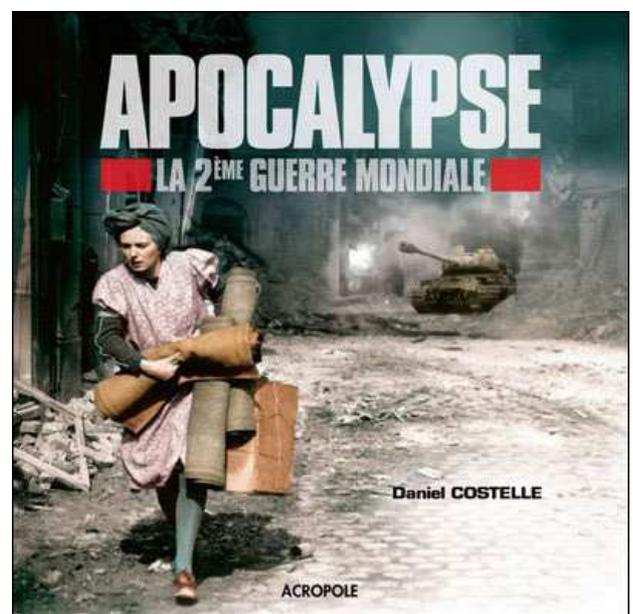
HM : Avez-vous eu le temps de visiter notre forum et nos publications ? Si oui, que pense le professionnel que vous êtes de ces initiatives d'amateurs ? Vos éventuelles remarques et conseils nous seraient extrêmement précieux.

DC : Je n'ai eu que peu de temps, mais je suis déjà très impressionné. Je ne crois pas depuis longtemps à la toute science des universitaires les plus titrés, mais à la profonde connaissance des amateurs. C'est ce que j'avais développé dans la série *Les Grandes Batailles du Passé*. Je crois et j'admire les passionnés, qui ont développé un savoir précis et qui sont imbattables. Bravo !

HM : Vous êtes, dans votre domaine, une sommité incontournable et incontestée. Pourquoi avez-vous gentiment accepté de perdre un peu de votre temps pour répondre aux questions d'un collaborateur d'un Webzine qui, malgré ses mérites, n'est pas au top du hit-parade médiatique ?

DC : Je suis absolument persuadé que vous êtes déjà dans l'avenir. Il est clair que tout magazine qui détruit à sa parution une forêt est une survivance du passé. Ce n'est pas la peine de conseiller à vos lecteurs d'imprimer votre revue. Elle est très bien comme elle est, dans un disque dur. Combien de temps faudra-t-il à l'éducation nationale pour concentrer tous les manuels dans un *Note book* ? Quel impact cela aura sur la santé publique, qui doit prendre en charge des centaines de milliers de scolioses dues à des cartables de trente kilos...mais combien de temps faudra-t-il aux pouvoirs pour s'adapter à la *Play station* ?

Photos : Mr Costelle - Nils Dupuy / TF1



Il y a 70 ans.... « Août - Septembre 1939 »

Par François-Xavier Euzet

1^{er} au 31 Août : De nombreux incidents de frontière ont lieu de part et d'autre (patrouilles en territoire Polonais, attaques au travers de la frontière avec des fusils ou des mitrailleuses, ...)

2 Août : Albert Einstein co-signe une lettre au président Roosevelt expliquant les risques de l'arme atomique si elle tombe aux mains de l'Allemagne nazie.

16 Août : Le Capitaine Bertrand des services secrets Français donne à un officier de liaison des services secrets Britanniques une copie de la machine Allemande de codage Enigma construite par les Polonais

17 Août : La presse Allemande déclenche une campagne anti-polonaise en affirmant qu'un pogrom a commencé contre les Allemands vivant en Pologne.



Carte postale de propagande allemande pour le retour de Dantzig à l'Allemagne. Peuplée presque entièrement d'allemands, et avec un sénat dominé par les nazis, elle est cependant intégrée au système douanier polonais, et est le point d'entrée principal maritime de la Pologne.

20 Août : En Mandchourie, les forces soviétiques du général Joukov lancent leur contre-offensive face aux Japonais

21 Août : Début de la concentration des troupes Allemandes. Elle doit se terminer vers le 24 Août.

23 Août : Signature à Moscou d'un pacte de non-agression entre l'Allemagne et l'Union Soviétique. En annexe est ajouté un protocole secret sur un partage de l'Europe de l'Est entre les 2 pays.

Les communistes français se refusent à condamner ce traité et se retrouvent isolés sur la scène politique française tout en provoquant l'incompréhension de leur base électorale.

24 Août : Suspension en France des journaux liés au parti communiste.

25 Août : Signature du pacte d'assistance Anglo-polonais à Londres.

30 Août : Les tentatives britanniques de conciliation n'aboutissent à rien devant la mauvaise foi manifeste des responsables allemands, et Adolf Hitler ratifie l'ordre aux forces armées de lancer l'attaque sur la Pologne. La mobilisation générale est déclarée en Pologne.

31 Août : La Slovaquie demande au gouvernement Polonais de lui rendre le district de Javorina, pris en 1938 à la Tchécoslovaquie. La Mobilisation générale est décrétée en Grande-Bretagne.

A 20h la station radio de Gleiwitz est attaquée par des allemands portant des uniformes polonais. Sur ordre de Reinhardt Heydrich, ils ont simulé une attaque et se sont emparés de la station radio, puis ont lu une déclaration anti-allemande en Polonais avant de prendre la fuite.

En Mandchourie, la bataille de Khalkin Gol se termine sur une victoire soviétique sur les forces japonaises

1^{er} Septembre : A 4h45 le vieux cuirassé allemand *Schleswig-Holstein* ouvre le feu sur l'arsenal de la marine polonaise à Dantzig, marquant le début de la seconde guerre mondiale en Europe.

A 17h00 les gouvernements Britannique et Français notifient à l'Allemagne que, à moins qu'elle ne suspende toute action contre la Pologne et retire ses troupes du territoire Polonais, ils rempliraient leurs obligations envers la Pologne. La mobilisation générale est déclarée en France.

2 Septembre : Suite à sa défaite dans la bataille des frontières, la Pologne demande l'aide de la France et de la Grande-Bretagne et une diversion à l'ouest pour soulager les forces Polonaises.

En 36 heures les Allemands ont pénétré de plus de 80km, et l'aviation Polonaise a pratiquement cessé d'exister.

3 Septembre : À 11h la Grande-Bretagne déclare la guerre à l'Allemagne, devant son refus de se retirer de Pologne, suivie à 17h par la France et à 21h30 par l'Inde, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Le blocus de l'Allemagne et le rétablissement du système des convois sont proclamés.

A 19h30 le Paquebot SS *Athenia* est coulé par le sous-marin allemand U-30, devenant le premier navire civil à couler dans ce qui deviendra la bataille de l'Atlantique.

La France et l'Angleterre en état de guerre avec l'Allemagne

4 septembre — Depuis hier, 3 septembre, à 11 h pour l'Angleterre, et 17 h pour la France, l'Europe se retrouve plongée dans un conflit généralisé, presque exactement vingt-cinq ans après le début de la guerre mondiale. Après l'attaque allemande en Pologne, la mobilisation générale du 1^{er} septembre, cette issue paraissait fatale.

Toute une génération sortie de la guerre va rentrer dans la guerre. Elle s'achemine vers les frontières, précédée de ses fils. Dire qu'elle n'a pas voulu cela n'aurait aucun sens. L'idée même de subir deux fois cette épreuve lui semblait inconcevable.

Des hommes jeunes, leur devoir accompli, ont travaillé, peiné, cherché leur place, multiplié les efforts qui donnent un sens à l'existence humaine. Incapables de haine envers un peuple quelconque, ils ne songent qu'à vivre selon la loi commune.

Hier, 3 septembre, l'un d'entre eux, obscur comme eux dans les anciens combats



Des badauds parisiens stationnent devant la « une » des journaux titrant sur « la guerre ».

et ivre aujourd'hui de son pouvoir, les a sauvagement trahis. Les adulations de l'univers n'ont fait qu'exciter ses sarcasmes. Il replonge dans le sang la patrie qu'il aime et qu'il a cru servir. Il se croit grand parce qu'il est intraitable. Il sacrifie son peuple à une infatuation.

Nous éprouvons une révolte aussi intime et plus grave que celle qui résulterait de l'attaque de nos frontières. Le sursaut vient du fond de la conscience humaine.

Dans son discours guerrier aux membres du Reichstag, Hitler s'est présenté comme le premier soldat du Reich. Il a

osé faire appel à l'esprit des anciens combattants. On ne sait ce que seront ses pensées dans la nuit qui commence. Mais de toutes ses impostures au cours de cette semaine tragique, celle qu'il commet en revêtant l'ancien uniforme restera la plus misérable.

Pierre Brisson

Coupage de presse du Figaro du 4 Septembre 1939 annonçant l'entrée en guerre de la France et de l'Angleterre la veille. Le texte est de Pierre Brisson, directeur du journal de l'époque

4 Septembre : les premiers éléments de la British Expeditionary Force (BEF) débarquent à Cherbourg.

5 Septembre : le gouvernement polonais quitte Varsovie pour Lublin

6 Septembre : Le commandement suprême polonais donne l'ordre de repli général sur la ligne Narew-Vistule-San.

7 Septembre : Départ du 1er convoi de la guerre dans l'Atlantique.

Les troupes françaises commencent à pénétrer dans la Sarre près de Sarrelouis, Sarrebruck et Deux-Ponts. L'opposition allemande est négligeable.

9 Septembre : A 7h00, la 4ème division de Panzer déclenche la première attaque contre Varsovie. Elle est repoussée après 3 heures de combat. La IVe armée capture les villes de Lodz et Radom.

Les polonais en France peuvent incorporer l'armée Française.

10 Septembre : Une percée dans le front polonais à Kutno et Sandomir permet aux allemands d'atteindre la Vistule.

Ordre est donné aux forces polonaises de se replier dans le Sud-est et de se mettre sur la défensive.

11 Septembre : Les Allemands percent le code utilisé par les navires marchands britanniques permettant d'identifier leur position. L'Allemagne proclame un contre blocus contre l'Angleterre.

12 Septembre : Les forces françaises cessent leurs opérations dans la Sarre, se rendant compte qu'elles ne peuvent plus aider la Pologne. Leur impact a été négligeable et la résistance allemande presque inexistante.

14 Septembre : Adolf Hitler donne la permission d'attaquer les convois contenant des navires français qui sont au nord de Brest.

15 Septembre : Gdynia et Brest-Litovsk sont capturées par les allemands. L'armée Poznan est encerclée à Kutno.

16 Septembre : Varsovie est encerclée par les Allemands.

L'union Soviétique informe la Pologne que l'armée soviétique entrera en Pologne orientale le 17 septembre "pour protéger les minorités ukrainiennes et biélorusses".

En Mandchourie, un cessez-le-feu intervient entre les forces soviétiques et les forces japonaises marquant la fin de l'incident de Mandchourie.

17 Septembre : La ville de Kutno, 5ème et dernier siège du gouvernement polonais est évacuée. Le président polonais, M. Ignacy Moscicki, le gouvernement et le commandant en chef des forces armées, le maréchal Rydz-Smigly, démissionnent et se réfugient en Roumanie.

Affirmant que le gouvernement polonais a cessé d'exister, l'Union Soviétique donne l'ordre à ses troupes d'occuper la part de la Pologne qui lui est dévolue dans les clauses secrètes du pacte germano-soviétique du 23 Août.

Les Allemands commencent à évacuer Brest-Litovsk ainsi que les régions faisant partie de la part soviétique de la Pologne.

18 Septembre : L'armée soviétique a pénétré de 100km en Pologne, rencontrant une faible résistance, et capture Brest-Litovsk et Vilnius en Pologne Orientale.

Des membres des services secrets polonais ayant des informations sur la machine de cryptage Allemande Enigma quittent la Pologne pour Paris.

19 Septembre : Lavrenti Beria, chef du NKVD, établit un directorat pour les prisonniers de guerre et commence à établir les camps pour les 240 000 prisonniers polonais capturés par l'armée rouge. Près de 37000 seront utilisés comme main d'oeuvre forcée.



RENDEZVOUS

Dessin satyrique de David Low paru dans le Evening Standard le 20 Septembre 1939 «Hitler : La lie de l'humanité je présume ? - Staline : L'assassin des travailleurs je présume ? » (Associated Newspapers Ltd. / Solo Syndication)

21 Septembre : Reinhard Heydrich donne pour instruction de rassembler les juifs dans des ghettos proches de voies ferrées pour la future "solution finale". Il ordonne aussi un recensement et l'établissement d'une administration juive (Jüdenrat) dans les ghettos pour faire appliquer les décrets et lois nazis.

En Roumanie, le premier ministre, M. Armand Calinescu, est assassiné dans une embuscade par un membre de la garde de fer, organisation profasciste.

22 Septembre : Lvov est capturée par l'armée rouge.

23 Septembre : L'Allemagne annonce la fin de la campagne de Pologne. A Varsovie, la nourriture commence à manquer.

26 Septembre : Les cuirassés de poche (*Admiral Graf Spee* et *Deutschland*) obtiennent le feu vert pour commencer leurs opérations dans l'Atlantique.

En France, le Gouvernement décrète l'interdiction du parti communiste et la dissolution de toutes les municipalités administrées par le parti communiste.

27 Septembre : Varsovie capitule après 21 jours de siège. Environ un huitième des immeubles ont été détruits.

28 Septembre : L'Union Soviétique et l'Allemagne concluent à Moscou le traité de régulation des frontières et d'amitié pour régler la partition de la Pologne. L'Union soviétique et l'Estonie signent un traité d'assistance mutuelle de 10 ans.

29 Septembre : Le reste du gouvernement polonais à Varsovie capitule officiellement, permettant aux défenseurs de la forteresse de Modlin, dernière force polonaise à se battre en Pologne, de se rendre en les déliant de leurs obligations.

30 Septembre : Constitution d'un gouvernement polonais en exil. Celui-ci est présidé par M. Raczkiewicz après la démission du président Moscicki en Roumanie. Le général Wladislaw Sikorski est premier ministre et chef des forces armées.

A la loupe : La fin d'un monde « 29 août – 3 septembre 1939 »

Par François-Xavier Euzet

Ce focus a pour objectif de retracer les événements diplomatiques qui précèdent directement l'entrée en guerre de la France et de la Grande-Bretagne. Les événements militaires ne sont donc présentés que succinctement.

29 Août 1939

Politique

Adolf Hitler déclare à l'ambassadeur britannique à Berlin, Sir Neville Henderson, qu'il accepte des négociations directes avec la Pologne à la condition que le plénipotentiaire arrive à Berlin le jour suivant. Dans le même temps, il réitère ses demandes sur Dantzig et le corridor, y ajoute la Silésie et réclame que la Russie soit incluse dans les garants.

Militaire

L'amirauté Britannique prend le contrôle de tous les navires marchands enregistrés en Angleterre.



Timbre allemand proclamant les revendications allemandes sur Dantzig

30 Août 1939

Politique

La Pologne refuse d'envoyer un représentant à Berlin pour négocier avec le gouvernement allemand. Lord Halifax exprime son accord à l'ajout de la Russie dans les garants mais informe l'Allemagne qu'elle ne doit pas s'attendre à un représentant polonais aujourd'hui. Il réclame aussi l'arrêt des agressions militaires durant les négociations et un "modus vivendi" sur Dantzig durant les négociations.

Monsieur Henderson indique à M. Von Ribbentrop qu'il devrait donner ses revendications à l'Ambassadeur polonais et ouvrir des négociations de manière normale. M. Von Ribbentrop lit donc la proposition faite, qui se décompose en 16 points, mais lit vite et en Allemand, et quand M. Henderson demande une copie du document (il n'a pu tout comprendre) M. Von Ribbentrop réplique que ceci n'a plus lieu d'être puisque le gouvernement polonais n'a pas répondu avant minuit. Selon M. Henderson ceci ressemble plus à un ultimatum qu'à une demande de négociation.

Les Français et les Anglais suggèrent de retirer les forces polonaises et allemandes de quelques kilomètres de la frontière pour éviter les incidents qui ont emmaillés ces derniers jours. Lord Halifax demande aussi au gouvernement Polonais de s'abstenir de toute violence et de stopper la propagande radio qui ne fait qu'ajouter de l'huile sur le feu.

Militaire

En Pologne (Lodz, Poznan,...) et à Dantzig ont lieu des attentats terroristes et de nouveaux incidents avec les forces allemandes.

Les 3 destroyers polonais quittent leur base pour rejoindre l'Angleterre. Dans le même temps les avions polonais reçoivent l'ordre de quitter leurs aéroports pour rejoindre les terrains opérationnels.

31 Août 1939

Politique

Le ministre italien des affaires étrangères, le comte Ciano, propose aux ambassadeurs français et anglais à Rome d'inviter l'Allemagne, pour une conférence le 5 septembre, dont l'objet serait d'examiner les difficultés autour de certaines clauses du traité de Versailles.

La Slovaquie demande au gouvernement polonais de rendre le district de Javorina, annexé par la Pologne en 1938 durant la partition de la Tchécoslovaquie, à la Slovaquie.

A 9h00 Sir Neville Henderson, prévient M. Coulondre, Ambassadeur de France à Berlin, que suivant ses informations les Allemands vont lancer une attaque contre la Pologne si le gouvernement polonais n'accepte pas avant minuit d'envoyer un plénipotentiaire. Il parle aussi du plan allemand évoqué par M. Von Ribbentrop la veille. M. Coulondre prévient M. Lipski.

Dans la matinée les Ambassadeurs de France et d'Angleterre à Varsovie obtiennent du gouvernement polonais qu'il ouvre des négociations directes avec Berlin. M. Lipski, Ambassadeur Polonais à Berlin, est invité à demander une audience à la Wilhelmstrasse pour établir le contact.

A 13h00 M. Lipski demande une audience auprès du ministre du Reich pour les Affaires étrangères.

A 15h00 M. Von Weizsäcker, Secrétaire d'état de M. Von Ribbentrop, lui demande au téléphone s'il vient en qualité de plénipotentiaire ou d'ambassadeur. M. Lipski répond qu'il vient en qualité d'ambassadeur.

A 18h15 l'Ambassadeur polonais n'a toujours aucune réponse du Ministre des Affaires étrangères

A 19h15 M. Lipski est reçu par M. Von Ribbentrop mais celui-ci refuse de lui lister les termes de paix puisqu'il n'a aucune autorité pour les accepter ou les rejeter.

A 20h00 La station radio de Gleiwitz est prise d'assaut par un groupe de 12 personnes en uniforme polonais et est temporairement occupée. Une déclaration anti-allemande est lue en polonais avant que la radio ne soit évacuée. Ces « Polonais » sont des hommes du Sicherheitsdienst (service de sûreté) allemand vêtus d'uniformes polonais, conduits par un SS fanatique, Alfred Helmut Naujocks, et agissent sur ordre de Reinhardt Heydrich. D'autres simulacres ont lieu au poste frontière de Hochlinden et à la maison forestière de Pitschen.

A 21h15 et 21h25 M. Von Weizsäcker donne aux Ambassadeurs français et anglais un communiqué de presse et un plan allemand de résolution du problème polonais. Un plan que le gouvernement allemand considère comme ayant été rejeté par les Polonais alors qu'il ne leur a jamais été soumis.

A minuit : interruption des communications entre Berlin et Varsovie. Le gouvernement polonais n'a aucune nouvelle des résultats de l'entrevue entre M. Lipski et M. Von Ribbentrop.

Militaire

La mobilisation générale de l'armée et de la Marine est décrétée en Grande-Bretagne, et la censure de toutes les communications depuis et vers les îles Britanniques est instaurée. La bourse est fermée et les avions civils sont interdits de survol sur la moitié de l'Angleterre. Les premières évacuations de Londres ont lieu.

A Dantzig, les Polonais sont privés de tous leurs droits, exception faite de l'administration du port, ont perdu le contrôle des voies ferrées et de la gare de Dantzig, maintenant occupée. La sécurité des citoyens polonais n'est plus assurée.

Adolf Hitler signe la directive numéro 1 qui déclenche le plan blanc d'attaque de la Pologne (Fall Weiss). Elle inclut le respect des neutralités Belge, Hollandaise, Luxembourgeoise et Suisse. Les troupes occidentales ne doivent pas être attaquées sauf si elles tirent.

1^{er} Septembre 1939

Politique

Avant 4h45 : Reinhard Heydrich habille d'uniformes Polonais des prisonniers de camps de concentration, les conduit à la frontière Polonaise et les tue. Il présente leurs corps comme une preuve d'une attaque Polonaise.

5h00 : L'armée allemande commence à pénétrer en Pologne.

5h11 : Hitler fait une proclamation à l'armée accusant la Pologne de refuser ses offres de paix, de persécuter les Allemands en Pologne et de violer régulièrement la frontière Germano-Polonaise.

6h00 : A Dantzig, Albert Forster, Chef de l'état de la ville libre, annonce le rattachement de Dantzig au Reich Allemand.

8h10 : L'ambassadeur de France à Varsovie avertit le gouvernement Français que les Allemands ont traversé la frontière.



Adolf Hitler s'adressant au Reichstag pour annoncer l'entrée en guerre de l'Allemagne contre la Pologne (Deutsches Bundesarchiv).

10h15 : Adolf Hitler s'adresse au Reichstag et à la radio pour annoncer le début des hostilités entre l'Allemagne et la Pologne. Il annonce aussi ses successeurs : Hermann Goering et Rudolf Hess. L'ambassadeur de France note que l'enthousiasme n'est pas au rendez-vous et que seule la moitié des députés applaudissent jusqu'à ce que Hitler promette de ne pas s'en prendre aux femmes et aux enfants. A noter que les louanges adressées à Molotov n'ont eu aucun écho dans la salle. Le Chancelier a aussi évité d'utiliser le mot "Guerre" dans sa déclaration et a présenté le tout comme une action de "police". Il semblerait que la majorité espère toujours que ce ne sera qu'un conflit limité entre l'Allemagne et la Pologne.

Dans la matinée : La Chambre des Communes britannique vote le National Services Act proclamant la conscription de tous les hommes âgés de 18 à 41 ans.

12h15 : Le comte Raczynski, Ambassadeur de Pologne en Grande-Bretagne, informé par Paris de l'acte d'agression de l'Allemagne, demande au Foreign office l'application des garanties Britanniques.

12h45 : L'agence Reuter publie un communiqué où le Gouvernement Britannique réfute les proclamations Allemandes concernant les négociations de paix qui auraient soit disant échoué par la faute de la Pologne. La France indique à l'Italie qu'elle est en faveur de la conférence proposée la veille par le Gouvernement Italien.

Dans l'après-midi : M. Lipski est informé qu'il doit demander son Passeport et quitter le Pays. La même demande est faite au chargé d'affaire d'Allemagne à Varsovie.

M. Szathmary, Ministre de Slovaquie à Varsovie, adresse à M. Beck une protestation officielle au nom de la Slovaquie concernant l'agression de la Pologne contre l'Allemagne.

17h00 : Les gouvernements britannique et français notifient à l'Allemagne que, à moins qu'elle ne suspende toute action contre la Pologne et retire ses troupes du territoire Polonais, ils rempliraient leurs obligations envers la Pologne.

22h00 : M. Coulondre et M. Henderson remettent l'ultimatum anglais et l'ultimatum français à M. Ribbentrop. M. Ribbentrop réplique que ce n'est pas l'Allemagne qui a agressé la Pologne mais le contraire.

Militaire

Déclenchement du "plan blanc". L'armée allemande pénètre en Pologne. Les opérations militaires commencent à 4h45 par le bombardement de la Westerplatte à Dantzig, où se trouve l'arsenal de la marine polonaise, par le vieux cuirassé allemand Schleswig-Holstein, et par le bombardement de Wielun par la Luftwaffe, causant plus de 1200 morts civils.



Soldats allemands enlevant les marques de souverainetés polonaises au poste frontière de Dantzig-Gdynia-Zoppot (Deutsches Bundesarchiv)

En France la mobilisation générale est déclarée et l'évacuation de 200 communes mosellanes (communes de la zone 1), non protégées par la ligne Maginot, commence. La loi martiale est déclarée.

2 Septembre 1939

Politique

La Pologne demande l'aide de la France et de la Grande-Bretagne et une diversion à l'ouest pour soulager les forces Polonaises.

Adolf Hitler déclare qu'il accepterait l'entrevue proposée par Mussolini si les notes données par la France et la Grande-Bretagne le 1er septembre n'étaient pas des ultimatums et s'il pouvait disposer d'un délai de grâce de 24 heures.

La Grande-Bretagne et la France nient que leurs mises en garde soient des ultimatums. La France approuve le délai de grâce sur le principe. La Grande-bretagne se concerte sur le délai de grâce et répond qu'un armistice est insuffisant, une évacuation doit le précéder.

L'Allemagne rejette la responsabilité des événements sur la Pologne. Elle nie ne pas avoir informé la Pologne de ses propositions et rapporte que :

- dans la nuit du 30 au 31 août, M. Von Ribbentrop a lu le texte des propositions à Sir Neville Henderson et les a commentées.
- dans l'après-midi du 31, la Pologne a refusé par radio les propositions Allemandes en les déclarant inacceptables. Selon M. Coulondre le refus Polonais du 31 ne concernait pas les demandes du 31 (qui n'ont pas été communiquées au gouvernement Polonais ni à l'Ambassadeur Polonais) mais celles du 29.

En France, le parlement vote les crédits militaires. M. Lipski a maintenant quitté l'Allemagne.

Militaire

La bataille des frontières est perdue pour la Pologne, les forces allemandes ont fermé le corridor de Dantzig au nord, et sont proches de Cracovie au sud. L'aviation polonaise n'existe pratiquement plus.

10 escadrilles de bombardiers de la RAF arrivent en France pour former l'Advanced Air Striking Force.

3 Septembre 1939

Politique

Le président Polonais, M. Isnaz Moscicki, proclame l'état de guerre entre la Pologne et l'Allemagne.

9h00 (heure de Londres): Sir Neville Henderson informe le gouvernement allemand que si l'Allemagne ne commence pas à se retirer de Pologne à 11h00, l'état de guerre sera proclamé entre le Royaume Uni et l'Allemagne.

11h00 (heure de Londres) : Le 1er Ministre Britannique, M. Chamberlain, déclare que l'état de guerre est proclamé entre l'Allemagne et le Royaume-Uni.

11h15 (heure de Londres) : Le Foreign Office britannique notifie l'Ambassade d'Allemagne à Londres que l'état de guerre est proclamé depuis 11h00 entre le Royaume-Uni et l'Allemagne.

11h17 : L'amirauté britannique donne l'ordre à tous les navires d'ouvrir les hostilités contre l'Allemagne.

11h30 : Test des sirènes d'alertes à Londres. Les évacuations de civils vers les campagnes continuent.

12h00 (heure de Berlin): M. Coulongre se rend à la Wilhelmstrasse pour demander la réponse du gouvernement Allemand à la communication faite le 1er Septembre. La réponse étant négative il prévient que la France est dans l'obligation de remplir ses engagements envers la Pologne et que la guerre sera déclarée ce jour à 17h.

17h00 : M. Georges Bonnet, ministre des affaires étrangères, notifie à toutes les missions diplomatiques accréditées par Paris qu'un état de guerre existe entre la France et l'Allemagne.

19h30 : Le Paquebot britannique *SS Athenia*, de la Donalson Line, est coulé par le sous marin U-30 à 250 miles au nord de la côte ouest de l'Irlande, provoquant la mort de 118 des 1103 passagers et membres d'équipages. 300 passagers sont américains et 30 sont aux nombres des morts.

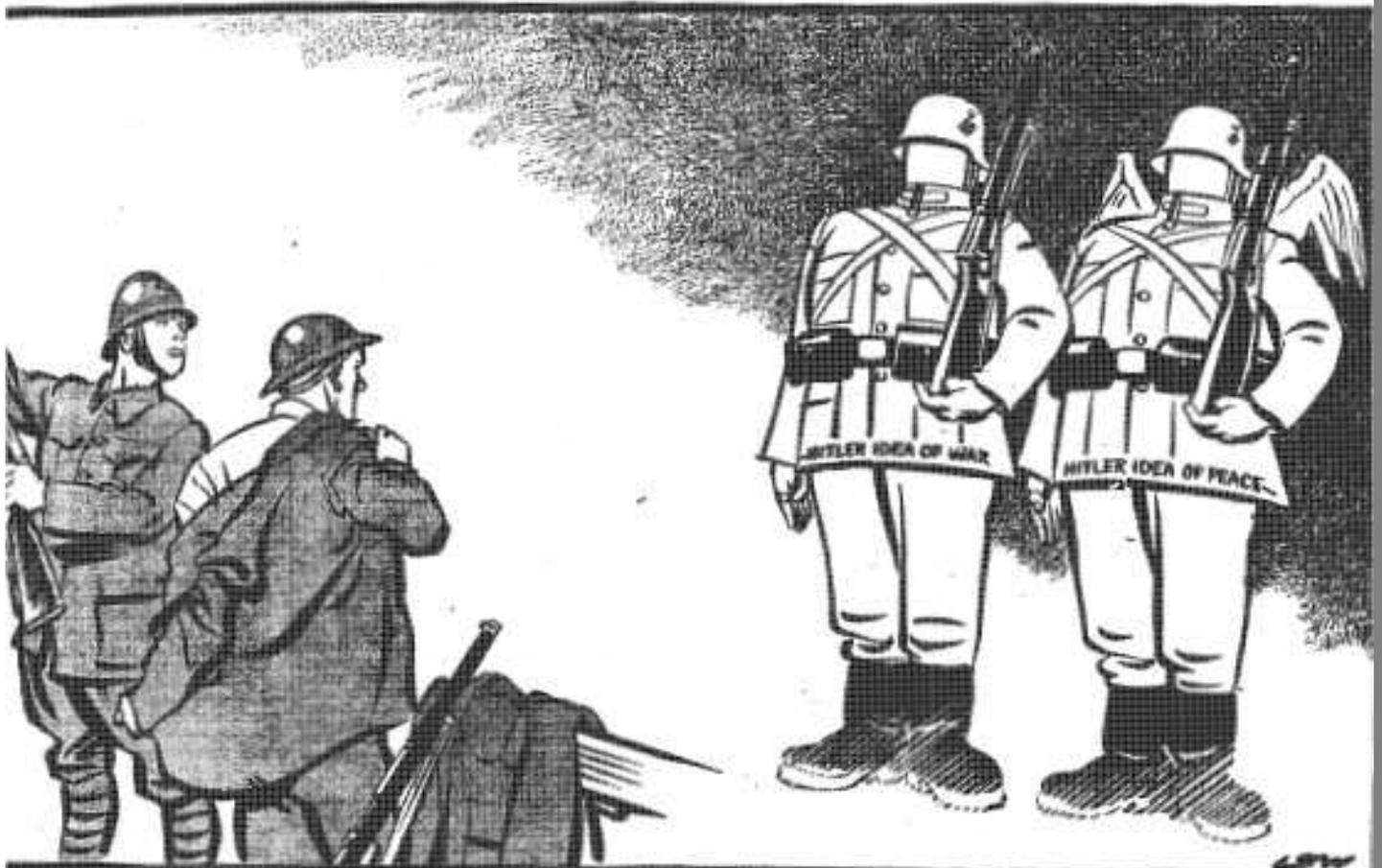
20h30 : Le 1er ministre français, M. Edouard Daladier, annonce officiellement à la radio l'état de guerre entre la France et l'Allemagne. Les ressortissants d'origine allemande sont internés dans plusieurs camps (Milles, Gurs,...). Un décret sur la sécurité intérieure donne l'autorisation de fusiller sommairement les opposants et les saboteurs.

21h30 : Le Gouverneur Général de l'Inde, M. Victor Alexander John, déclare la guerre à l'Allemagne. Le 1er Ministre Australien, M. Menzie, et le Gouverneur Général, M. Alexander Gore Arkwright, proclament l'état de guerre entre l'Australie et l'Allemagne. La Nouvelle-Zélande par la voix de son Gouverneur Général déclare la guerre à l'Allemagne.

Les 2 gouvernements de France et du Royaume-Uni affirment leur intention de faire la guerre humainement et en respectant les accords internationaux, limitant ou interdisant l'utilisation de certaines armes. Ils se réservent le droit de changer cette résolution si leurs adversaires ne respectent pas ces accords.

Ci-dessous : Dessin satyrique de David Low paru dans le Evening Standard le 6 Septembre 1939 « Il n'y a plus le choix ». Sur les « soldats allemands » : à gauche « Idée de la guerre pour Hitler » et à droite « Idée de la paix pour Hitler ». (Associated Newspapers Ltd. / Solo Syndication)

Evening Standard, Wednesday, September 6, 1939



THERE IS NO CHOICE

(World Copyright.)

Interview de Madame Alix Brijatoff

Par Daniel Laurent

Auteure d'un récent ouvrage « Tombes lointaines », qui éclaire d'une lumière intime les assassinats de Juifs perpétrés par les Einsatzgruppen sur le Front de l'Est, dont François Delpla dira qu'il s'agissait de « l'instrument des nazis pour achever de damner la Wehrmacht tout en mettant le génocide sur orbite »¹, et appelés « Shoah par balles », (nommé ainsi par le père Desbois) Madame Alix Brijatoff a eu l'extrême gentillesse d'accorder à Histomag'44 une interview exclusive. Mais présentons-la d'abord avant de l'écouter.

Alix Brijatoff est née le 20 avril 1942 à Perpignan. Elle est la troisième fille d'Adolphe-Abraham Landau et Bluma Katz-Jankelevitch. Deux communistes émigrés de leurs pays d'origine (Pologne et Lettonie) avant la guerre. Lui est issu de lignées de rabbins remontant selon la légende familiale au Maharal de Prague (1513-1609), elle de « petit-bourgeois » établis à Riga au début du XXe siècle.

Après avoir passé son doctorat de psychologie sociale à la Sorbonne (1971) elle devient chargée d'études puis directrice des études publicitaires chez Young & Rubicam. À l'instigation de Martin Desprez, directeur général de l'agence - actuellement directeur général délégué du groupe Amaury, elle crée en France (1975) la première structure de développement de nouveaux produits et services. Elle travaille dès lors avec de nombreuses entreprises françaises et internationales, les aidants à imaginer, mettre au point et en marché des nouveaux produits et nouveaux services. Depuis 10 ans, elle partage son temps entre le conseil et l'écriture de livres².



Vue du Ghetto de Riga

À la suite d'un éprouvant périple à Riga, Jurmala, Rumbala sur les traces des racines lettones de sa mère (toute sa famille y sera exterminée en 1941), elle décide de se consacrer à retrouver les faits historiques de cette tragédie. L'équipe du père Patrick Desbois lui précise que son « travail » en Ukraine ne lui permettra pas de faire de même dans les pays baltes

avant de nombreuses années. Ainsi commence un terrible voyage dans le passé : la « shoah par balles » perpétrée dans les pays baltes est mal connue. Elle fera deux voyages en Lettonie, sera aidée par les Archives Lettones, l'adjoint de Marger Vestermanis, survivant des « actions » de 1941 et directeur du Musée juif de Riga, de nombreux témoignages (Ushmm, Yad Vashem, le "livre noir" de Grossman et Ehrenbourg ...), quelques rares livres publiés en anglais, des archives russes, ainsi que les actes des procès des bourreaux.

Interview :

Daniel Laurent : Qu'est-ce qui vous a poussé, à l'origine, à vous lancer dans cette éprouvante aventure de recherches au sujet des racines de votre mère et de sa famille massacrée ?

Alix Brijatoff : Ma sœur et moi-même avions le projet de « retourner » à Riga avec notre mère Bluma. Elle le souhaitait, disait-elle. Nous l'avons fait alors qu'elle n'était plus là. Pour dire la vérité, c'était mieux ainsi. Je ne sais comment elle aurait supporté de revoir toute cette vie, dont le cadre était identique à celui ou elle et sa famille avaient vécu avant le drame ! De retour de ce voyage j'ai décidé d'écrire ce livre-témoignage. Elie Wiesel témoignait au procès Barbie : "L'assassin tue 2 fois. La 1ère fois en tuant, la 2ème en effaçant les traces du meurtre ... Pour éviter cela, c'est la mémoire qui est nécessaire. Je veux entendre leurs voix, leur prêter la mienne, leur dire que je les aime. Nous n'avons pas pu éviter la première mort, il faut à tout prix empêcher la seconde. Cette mort-là serait de notre faute... C'est donc bien un « devoir de vie et non de mémoire » qui est le mien !

DL : Etre, en 2009, Juive ayant eu une partie de sa famille ignoblement assassinée génère-t-il des sentiments de haine ? Si l'oubli est impossible, le pardon l'est-il ?

AB : Ni oubli, ni pardon pour les bourreaux. Aucune haine pour les générations suivantes

DL : Les travaux du Père Desbois au sujet de la Shoah par balles ont été critiqués par des gens qui prétendaient représenter « les historiens ». Qu'en pensez-vous ?

AB : Je connais l'aspect communautariste de certains historiens. Je le subis moi-même. Qui suis-je pour évoquer des faits historiques ? Je le revendique en imaginant une nouvelle approche. Celle qui confronte des faits historiques à un carnet (écrit par moi) de ma grand-mère Brocha. Le père Desbois a enfreint une règle qui serait « seuls les historiens auraient le droit de traiter de sujets historiques » ! Il faut reconnaître que certaines omissions sont fâcheuses : les Ukrainiens (les Lettons, les Lituaniens, les Estoniens, les Polonais...) ont été les agents zélés des Einsatzgruppen (seulement 3000) pour exécuter plusieurs centaines de milliers de juifs. Ils ont pillé, volé les biens, les appartements, les commerces des juifs « partis », comme nous a dit une habitante d'un appartement de mes grands parents !! En résumé, plus on parle de ces faits, mieux ils sont connus de beaucoup !³

¹ François DELPLA, Magazine *Seconde Guerre Mondiale*, Editions Astrolabe, Hors Série septembre 2008, éditorial

² <http://recherche.fnac.com/ia289645/Alix-Brijatoff>

³ NDLR : On lira à ce propos la réponse de Serge Klarsfeld « En défense du Père Desbois ». Article paru dans « Le Monde », édition du

DL : Vos parents étaient communistes. Comment ont-ils vécu ce qu'il est advenu de leurs terres natales après 1945 ?

AB : Ma mère n'est pas retournée en Lettonie. Ils ont par contre beaucoup travaillé (cinéma) avec la Pologne et la Russie. Ils y sont allés à nombreuses reprises et sans difficulté.

DL : Les falsificateurs négationnistes tentent de « démontrer » que le judéocide nazi n'a pas existé. Quelles sont, selon vous, leurs motivations, leurs mobiles ? Ont-ils des liens avec l'existence de l'Etat d'Israël ?

AB : le racisme et l'antisémitisme existent depuis ...2000 ans ! Donc pas de surprise. D'autant qu'ils trouvent des relais très performants dans de nouvelles catégories de populations (de Soral à Dieudonné, sans parler d'intégristes et pro-palestiniens/hamasiens de tout genre !) Le lien avec l'existence de l'état d'Israël est évident.

DL : Le racisme existe toujours en France de nos jours, qu'ils s'agissent d'antisémitisme ou plus vulgairement du « délit de sale gueule ». Pensez-vous qu'on n'en finira jamais avec cet héritage hitlérien ?

AB : Comme évoqué ci-dessus ce n'est pas un héritage hitlérien mais un courant de pensée très ancien. Le régime nazi est une folie extrême qui en est issue. Et non l'inverse.

DL : Le peuple juif été victime, depuis des temps immémoriaux, de discriminations diverses, le judéocide nazi en étant la manifestation la plus ignoble mais étant loin d'être la seule, le terme pogrom, par exemple, étant russe. Ces divers antisémitismes dépassent, et de loin, les autres manifestations du racisme. Comment expliquer ces attitudes ? Pourquoi les Juifs ?

AB : l'antisémitisme que P-H Taguieff nomme « la vieille haine des juifs » se serait transformée en judeophobie après la guerre, l'extermination de 6 millions de juifs ...et la création de l'état d'Israël (en très court, bien sur). Sa dimension planétaire et inclus l'américanophobie. « Le juif » est « un bouc émissaire pratique » pour cristalliser les colères, rancœurs, défiances, jalousies et autres noirceurs de l'âme humaine. 20 siècles d'idées reçues et actions conséquentes facilitent les réflexes. Ils sont installés dans les sub-conscients de beaucoup. Ils ressurgissent sous des formes diverses à toutes occasions

DL : Merci, chère Madame, d'avoir pris le temps de répondre à nos questions

Ci-dessous : Rumbala, stèle commémorative sur les lieux des assassinats



Mincemeat - Un noyé au service de Sa Majesté...

Par Frédéric Dumons

A l'aube de ce 30 avril 1943, une petite barque de pêche part vers le large de la côte espagnole de Huelva, golfe de Cadix, pour accomplir son labeur quotidien. A défaut de poisson, le pêcheur va rentrer avec une prise peu banale. En effet, quand il aborde la plage, c'est un cadavre qui est débarqué. Un cadavre portant un uniforme de la *Royal Navy*, ceint d'un gilet de sauvetage, le corps enserré d'une chaîne gainée de cuir aboutissant à une serviette⁴. Le cadavre est immédiatement confié à une patrouille de l'armée espagnole qui passait opportunément par là. Sans le savoir, ce matin là, le pêcheur espagnol entre dans la légende de l'une des opérations de déception les plus abouties de la deuxième guerre mondiale...



Corps du Major Martin lors de sa récupération par les autorités espagnoles le 30 avril 1943.

Là où tout a commencé

Nous sommes à Casablanca, en ce 31 Janvier 1943, où vient d'avoir lieu la conférence interalliée entre le Président américain Franklin D. Roosevelt et la Premier Ministre britannique Winston Churchill. Entre autres, une des décisions prises alors est l'invasion de la Sicile, et du reste de l'Italie, dès la fin des combats de Tunisie. Plus tard, l'invasion de la Sicile prendra le nom d'*Opération Husky*. Dès lors, il sera d'importance de fixer comme premier objectif le camouflage des intentions des forces Alliées. Faire oublier l'Italie, diriger et conforter l'ennemi dans l'idée que le danger est ailleurs !

⁴ Porte-documents

Seul un fieffé imbécile...

L'objectif est donc la Sicile, cependant la remontée vers le Nord en Italie, donc le cœur de l'Europe, est synonyme de difficultés. L'Italie est un membre de l'Axe, Mussolini tient encore fermement le pays. La population ne paraît pas encore mûre pour un soutien des Alliés et elle ne le sera que devant le fait accompli quelques mois plus tard. En outre l'Italie est une longue bande de terre coincée entre deux mers, le relief y est par endroits important, cette situation géographique favorise une stratégie défensive, elle empêche tout contournement à grande échelle. C'est pourtant là que l'effort des Alliés devrait se produire, tout simplement parce que les Alliés font face aux réalités. Certes il y avait bien deux armées présentes en Afrique du Nord, les américains à l'Ouest, et les britanniques à l'Est, mais il y avait alors pénurie de navires et de matériels de débarquement. Une seule opération était donc possible.

Comme l'on peut aisément le comprendre, car les allemands sont aussi conscients de la lente et pénible avancée qu'induirait la péninsule italienne, l'idée essentielle des Alliés est de laisser Hitler croire que la prochaine offensive va se porter ailleurs que sur la Sicile. Malgré les difficultés énoncées la prise de la Sicile paraît presque trop évidente, c'est aussi la pensée d'Hitler et les Alliés sont convaincus de cela. Il va donc falloir le conforter dans ses certitudes en lui « proposant » deux alternatives solides : la prise de la Sardaigne et de la Corse comme têtes de ponts d'une offensive dans le Sud de la France, et/ou, un débarquement en Grèce prélude d'une offensive dans les Balkans. De plus il n'est pas évident que les allemands connaissent l'épineuse question du manque de navires.

Le choix de la tentative de déception se fera à partir d'une hypothèse du MI-6⁵ : Hitler reste persuadé que Churchill n'a pas renoncé à son offensive dans les Balkans, qu'il veut prouver, en 1943, la validité de sa stratégie de 1915. Hitler, en quelque sorte, valide cette stratégie car il craint pour cette partie de l'Europe. Une offensive dans les Balkans pourrait avoir la fâcheuse conséquence de couper les approvisionnements du pétrole roumain vers l'Allemagne. Il est, en cela, en désaccord avec l'OKW, le but sera donc de le conforter dans ses certitudes.

La Sicile sera citée dans cette opération Mincemeat et même le véritable nom de l'opération d'invasion de la Sicile : « Husky ». En cas de succès cela permettrait par un effet de distorsion de couvrir la véritable opération Husky en la mettant dans la lumière. Si un document d'Husky tombait entre les mains des allemands, il serait catalogué comme document de déception, mettant un peu plus en évidence les faux objectifs. C'est, du moins, ce qui est espéré.

Oui mais en cas d'insuccès de Mincemeat ? L'état-major britannique insistât sur le risque de mettre en lumière Husky qui, en outre, pourrait regrettablement compromettre un changement de stratégie. Il en fit donc directement part au Premier Ministre par l'entremise de son chef le Lieutenant-General Hastings Ismay. Churchill balaiera l'objection en

⁵ Services Secrets du renseignement britannique.

disant: « Seul un fieffé imbécile ne s'apercevrait pas qu'il s'agit de la Sicile ».

Nous allons voir que le succès de la diversion est allé au-delà de toutes les espérances puisque après l'invasion de l'île de Pantalleria⁶, alors que tout indique les préparatifs d'une avancée Alliée vers la Sicile, ni Hitler ni l'OKW⁷ n'auront la moindre réaction préventive face à un possible assaut de la Sicile.

Les premiers pas

Quelques mois auparavant, le Lieutenant Charles Cholmondeley de la section B1Aa du MI5 et membre du *Twenty Committee* (Equipe inter-services et inter-ministères du renseignement, en charge des agents doubles - voir encadré) a proposé une idée aussi ingénieuse qu'impossible. Larguer un émetteur-récepteur, en France, accroché à un corps suspendu à un parachute mal ouvert, manœuvrant ainsi les Allemands en leur envoyant de fausses informations. Comme nous le disions, Cholmondeley était membre du *Twenty Committee*, comme l'était le Lieutenant-Commander (Capitaine de Corvette) Ewen Montagu, officier de renseignement de la Royal Navy. L'idée première fut considérée comme inapplicable, cependant, à ce point crucial de la guerre, Montagu se rappela de l'étrange idée de Cholmondeley. Montagu demanda à Cholmondeley de joindre l'équipe qu'il constituait, et proposa l'envoi de faux documents par le biais d'un cadavre que l'on laisserait tomber aux mains des allemands⁸. Ainsi, le plan est né.

Après consultation de Sir Bernard Spilsbury⁹ à propos des implications médicales à utiliser et conserver longuement un cadavre, Mr Bentley Purchase¹⁰ fut également consulté puis requis pour trouver et conserver un corps non réclamé. Pour cet homme, la première difficulté était d'obtenir un cadavre sans éveiller les soupçons. La seconde est un fait, si l'on immerge un cadavre il y a très peu de chances que ses poumons se remplissent d'eau. Dans ce cas une rapide autopsie aurait conclu à une mort préalable à l'immersion. Le « coup monté » devenait évident. Fin janvier 1943, il finit par avoir la chance de trouver le cadavre d'un homme, la trentaine, décédé d'une pneumonie. Ceci coïncidait parfaitement avec le besoin car ce genre de mort peut être comparable à une noyade. Le dernier écueil fut d'obtenir l'accord de la famille. Cette dernière accepta à la condition que la véritable identité du cadavre ne soit pas révélée¹¹.

⁶ L'Opération Corkscrew (Tire-bouchon), l'assaut de la petite île italienne de Pantelleria le 11 juin 1943, était en partie opérationnel et en partie expérimentale. Elle était une prise utile pour l'invasion planifiée de la Sicile et de l'Italie, et, elle servait à tester l'efficacité de bombardements à grande échelle de positions défensives ennemies fortement retranchées avant le débarquement de troupes.

⁷ OberKommando der Wehrmacht : Haut Commandement des Forces Armées

⁸ Peu avant le débarquement en Afrique du Nord, lors d'un crash aérien, un corps avait été drossé à la côte en Espagne. Par chance il ne portait que des documents de faible importance, mais il fut établi que les documents avaient été montrés aux allemands. Il apparaissait donc qu'un incident similaire pouvait entraîner la même chaîne d'information et s'avérer utile pour une prochaine opération d'importance.

⁹ Célèbre médecin pathologiste britannique. Impliqué dans la résolution de nombreuses affaires criminelles, il est un des pères britanniques de la médecine légale.

¹⁰ Médecin légiste du district de St Pancras à Londres.

¹¹ Il existe des enquêtes qui ont plus ou moins approché l'identité véritable du cadavre. C'est un paragraphe que nous n'aborderons pas

Double Cross System, XX System ou Twenty Committee

Le « Double Cross System » (Lit. Système Double Croisée - Lire plutôt Système Double Jeu), ou XX System, fut l'un des plus grands coups du renseignement durant la Deuxième Guerre mondiale. JC Masterman, président du « Committee Double Cross » (Commission ou Comité Double Croisée), conclura que «...nous (le MI5) avons activement exploité et contrôlé l'espionnage allemand dans ce pays (Grande-Bretagne)...". Vu qu'une double croix, lue comme des chiffres romains, représente le chiffre « vingt », le Double Cross Committee a été également connu sous le nom de « Twenty Committee » (Comité Vingt). Au Proche et Moyen-Orient, Double cross a été géré par la section spéciale du SIME (Security Intelligence Middle East - Renseignement de sécurité au Moyen-Orient) et par ses sous-section en Perse et en Irak.

Grâce à la combinaison du travail de contre-espionnage avant-guerre et du renseignement, par interception radio et décryptage des codes, au cours de celle-ci, le MI5 a été en mesure de surveiller et de « cueillir » les agents allemands lors de leurs largages en Grande-Bretagne. Ces agents étaient ensuite « retournés » et commençaient à travailler pour les autorités britanniques. La communication favorite était la TSF (télégraphie sans fil), bien que l'encre secrète, la microphotographie et, dans certains cas, le contact direct avec les agents ont également été employés.

Initialement, le XX System a été utilisée pour fins de contre-espionnage, mais son succès global fournira un excellent moyen de déception stratégique, culminant avec l'opération de déception du Jour-J connue sous le nom de Fortitude. Ce plan a induit en erreur les Allemands leur laissant croire que le Pas de Calais était la véritable zone de débarquement des Alliés. D'autres succès ont été obtenus contre les U-Boote et les armes « V », enfin durant les opérations HUSKY et TORCH.

<http://www.nationalarchives.gov.uk/releases/2003/may/22/doublecross.htm>

On peut s'étonner de l'implication du Twenty Committee car il n'y a pas de liens directs avec les agents doubles. Il ne faut cependant pas oublier que les deux moteurs de Mincemeat étaient membres du comité. Que, de plus, le comité était le point de convergence des informations et désinformations à adresser aux allemands, le comité avait nommé un officier de contrôle de la déception -véritable tour de contrôle de ces opérations et de leurs interactions-. Enfin, il n'était pas certain, au tout début de l'opération, que ne soient pas impliqués des agents doubles en parallèle. Le fait est que toute la machinerie du comité pouvait être utile et fut mise à disposition de l'opération Mincemeat. Ce dernier point est illustré par un extrait des minutes de la réunion du 4 février 1943 : « *Plan Mincemeat. Les détails du plan ont été présentés par le Lt. Cmdr Montagu et le F/Lt. Cholmondeley. Il a été déclaré qu'un corps avait été trouvé et il a été expliqué qu'il devait être utilisé*

pour respecter la volonté de la famille et le silence entretenu d'Ewen Montagu.

Bill Jeweel et le HMS Seraph



Norman Jeweel est né le 24 Octobre 1913 aux Seychelles, où son père, un médecin de l'Ulster stock, servait comme officier colonial. Jeweel a fait ses études à Oundle (Angleterre) avant de rejoindre la Marine. Il est devenu un sous-marinier en 1936 et a passé son stage "Perisher" en 1941 (Le « Perisher » est un stage de 24 semaines que tous les officiers doivent faire avant de servir comme commandant en second, « XO », à bord d'un sous-marin de la Royal Navy).

En prenant le commandement du HMS Seraph, Jeweel effectua sa première patrouille en juillet 1942 au large de la Norvège, où son baptême de feu lui fut offert par la... RAF. Des avions de celle-ci ont ouvert le feu sur le sous-marin, mais l'on manqua. Le bateau a ensuite été envoyé à Gibraltar pour rejoindre les 8e Escadron de sous-marins durant la préparation de l'Opération Torch, le débarquement Allié en Afrique du Nord.

Le Seraph a été choisi pour prendre à son bord le général américain Mark Clark et son état-major pour des entretiens avec des officiers français en Algérie. Le 19 Octobre Jeweel débarqua l'équipe de Clark, dans des petites embarcations pliantes, à environ 80 kilomètres à l'ouest d'Alger, avec une équipe de protection rapprochée de trois fusiliers marins britanniques.

Le Seraph passa une journée immergé en eau profonde, puis, à la nuit tombée, Jeweel l'avança jusqu'à ce qu'il y avait moins de 3 mètres d'eau sous la quille. Cependant, la mer était trop forte pour récupérer les petites embarcations venant de la plage. Pendant ce temps, Clark fut découvert et Jeweel emmena le Seraph, jusqu'au quasi échouage. Clark et ses hommes, se jetant sur les embarcations, pagayèrent dur contre le ressac et furent finalement hissés à bord. Le Seraph atteint Gibraltar le 25 Octobre.

Il avait été dit à Clark que le seul homme qui pouvait unir les forces françaises en Afrique du Nord était le général Henri Giraud, qui avait échappé à l'internement en Allemagne et se cachait en France. Jeweel et le Seraph ont été envoyés pour le ramener, mais Giraud refusa d'être récupéré par les Britanniques. Ainsi, un américain, le capitaine Jerauld Wright, fut nommé commandant du Seraph. Jeweel adouba Wright, comme officier de la Royal Navy, au moyen d'une photo d'un nu voluptueux arraché à un magazine et roulé.

Durant cinq nuits le sous-marin patrouilla le long de la côte Sud de la France jusqu'à ce que le Seraph se laisse lentement dériver vers le rivage et le rendez-vous avec Giraud, qui attendait dans un petit canot pneumatique. Le Seraph arborait les couleurs américaines, et, pendant plusieurs jours, l'ensemble du navire pratiqua son meilleur américain de cinéma...avec l'accent cockney ! Giraud était trop fier et ne découvrit pas la ruse de guerre. Il les remercia tous poliment, en anglais, lorsque lui et ses hommes furent transférés dans un PBY-Catalina.

Au cours de cette période Jeweel éperonna et endommagea gravement un U-boot, et, lors de patrouilles plus classiques, coula pour 7000 tonnes de bateaux ennemis et en endommagea 10 000 autres. Il participera à l'opération Mincemeat que nous étudions ici. Il sera nommé MBE (Membre de l'Ordre de l'Empire Britannique); recevra la « Legion of Merit » des États-Unis, pour sa part à l'Opération Husky, lorsque le Seraph servit de phare pour le débarquement allié en Sicile. Jeweel recevra aussi la DSC (Distinguished Service Cross) pour ses succès en patrouille, et, après la guerre, la Croix de Guerre avec palme.

Bien que le Seraph ait été ferrailé en 1963, son périscope et d'autres pièces ont été offerts par le gouvernement britannique à l'Ecole Militaire de Caroline du Sud, dont le général Clark a été président pendant quelques années et où le « Seraph Monument » commémore la coopération anglo-américaine au cours de la deuxième Guerre mondiale ; c'est le seul endroit, aux États-Unis, autorisé à arborer le White Ensign (Drapeau de la Royal Navy).

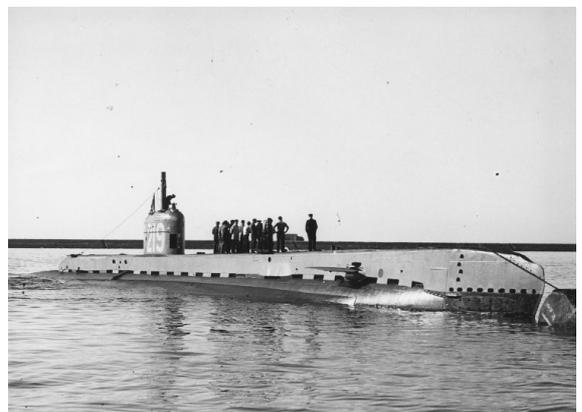
Jeweel pris le commandement de plusieurs sous-marins et, en 1948, est devenu le commandant de la 3ème Flottille sous-marine. Il a été directeur de la Royal Naval Staff College de Greenwich et a également travaillé dans l'équipe de lord Mountbatten ; il y eut la fierté d'avoir prédit les menaces irakiennes contre le Koweït au début des années 1960, et de persuader la Marine d'envoyer des navires dans le Golfe afin de prévenir une invasion. Mountbatten lui a dit qu'il avait été trop précoce et qu'il aurait dû attendre d'être amiral avant de faire aussi bien ses preuves.

Jeweel pris sa retraite en 1963 et travailla pour la brasserie Mitchell and Butler à Birmingham ; il sera également président à vie de la Submarine Old Comrades' Association.

En 1945, un médecin avait constaté que Jeweel s'était brisé deux vertèbres lors d'une chute par une trappe quatre ans plus tôt, ce qui signifiait qu'il avait combattu le reste de la guerre avec une fracture du cou. En 1998, Jeweel est encore tombé, mais cette fois là il n'a pas eu autant de chance : il resta tétraplégique et sera confiné à un fauteuil roulant à la Royal Star and Garter Home.

Bill Jeweel, qui est décédé le 18 août, est allé rejoindre Patricia Rosemary Galloway avec qui il s'était marié en 1944. Elle est morte en 1996. Leur survivent deux fils et une fille.

Source : www.telegraph.co.uk en date du 24 août 2004



dans les 3 mois et que de nombreux points de détail devaient être fixés avant de lancer l'opération. Le plan a été adopté par le comité et il a été conclu que : les plans soient présentés aux Directeurs du Renseignement¹², les membres du comité faisant partie du Ministère de l'Air prendront en charge les détails du vol lors duquel le corps sera parachuté¹³, le Major Wingate (London Controlling Section¹⁴) doit présenter le plan à son supérieur le Colonel Bevan, le représentant de l'Amirauté doit trouver un emplacement qui convienne sur la côte espagnole où le corps pourra être largué, que le représentant du War Office réfléchisse à la question de procurer un nom au corps, des papiers d'identité, etc... Il est décidé que l'attaché naval à Madrid soit informé du plan afin qu'il soit capable de réagir à tout développement imprévu. ».

L'opération Mincemeat

Nommer cette opération, impliquant un cadavre, Mincemeat (Chair à pâté) est un des plus féroces exemples du célèbre humour britannique en toutes circonstances, qui peut être noir et particulièrement macabre dans le cas qui nous occupe. Le nom de Mincemeat avait déjà été utilisé pour une mission qui, par ailleurs, fût une réussite.

Le choix du dépôt de cadavre au large de Hueva se fit car il y a un agent allemand très actif là-bas et proche des autorités espagnoles. Hueva est également éloigné de Gibraltar. Un point d'échouage du corps non loin de Gibraltar aurait certainement conduit les espagnols à remettre le corps de l'officier aux autorités là-bas. L'arrivée du corps d'un officier inconnu aurait très certainement créé une agitation très préjudiciable à une opération secrète par nature. En outre, une Etude des courants marins et des vents dominants dut être faite pour « piloter » la dérive du corps. Il fallait, en quelque sorte, établir un « plan de vol » en fonction de la période de l'année.

Le moyen de transport idéal permettant une approche la plus discrète possible, et au plus près des côtes, était sans nul doute le sous-marin. Il fut également décidé de mettre le corps dans un caisson rempli de neige carbonique afin d'éliminer le plus possible l'oxygène et donc la décomposition. Le projet était de placer le caisson dans un des ballasts ce qui évitait d'avoir à trouver un caisson supportant les hautes pressions. Montagu et Cholmondley rencontrèrent donc l'Amiral Barry¹⁵ pour obtenir l'usage d'un sous-marin en partance pour Malte. Ces sous-marins emportaient souvent des colis vers la méditerranée, en confier un ne serait donc pas une procédure exceptionnelle attirant l'œil. L'amiral Barry leur indiqua le HMS *Seraph*, commandé par le Lt Norman « Bill » Jewell (Voir encadré en page précédente), qui était un habitué des missions particulières et dont il décida de retarder le départ pour Malte justement.

La pierre angulaire

Vient donc le moment de « forger » le document majeur qui devrait mettre les forces de l'Axe sur le mauvais chemin et que

devrait « livrer » le cadavre. Il ne faisait aucun doute que, pour avoir une chance de tromper les allemands, le document devait parvenir des plus hautes autorités. Le document serait donc une lettre du Lieutenant-general Sir Archibald Nye, Vice-Chief of the Imperial General Staff¹⁶, pour le General Sir Harold Alexander du QG du 18^e groupe d'armées. Le message devait être sur un ton amical, une lettre sur laquelle on se dit les choses de manière différente qu'avec la construction et la terminologie en usage dans les documents officiels.

Il fallait ne pas perdre de vue que l'on cherchait à berner un allemand et non un anglais, donc pénétrer une psychologie différente. Toute opération ne peut se faire sans fuites. Soit on forge ces fuites, soit on met en lumière une autre opération qui les justifierait à elle seule. La meilleure des opérations est d'emmener l'ennemi aux antipodes de la vérité, dans la réalité il s'agit le plus souvent d'un compromis. Nous avons vu, en introduction, qu'une seule opération était possible. Pour les allemands, une des possibilités était l'invasion du Sud de la France, par les américains, avec certaines prises préalables afin de couvrir les flancs de l'offensive : Sicile, Sardaigne et Corse. L'autre des possibilités était l'assaut direct de la Grèce et des Balkans par les britanniques.¹⁷

Le premier but de Mincemeat serait de maintenir les allemands dans ces hypothèses, en laissant à penser que la prise de la Sardaigne et de la Corse pourrait être un préalable à l'assaut de la France... ou de l'Italie. Forger un document faisant état de l'attaque de la Sardaigne était une idée séduisante car, de fait, elle serait la meilleure des couvertures lors du rassemblement des troupes et leurs préparatifs en Tunisie. En évoquant également la Grèce et les Balkans, sur la lettre de Sir Nye à Sir Alexander, on pouvait contribuer à éparpiller les forces de l'Axe sur le front méditerranéen. Le tour de force de cette lettre serait de fixer la Sicile comme un objectif de déception. Dans le cas de fuites, ces dernières seraient certainement associées à l'opération de déception et considérées comme telles.

Le projet de lettre « Nye - Alexander » devrait faire mention de l'offensive en Grèce « *Brimstone* » et de la tentative de déception concernant la Sicile « *Husky* ». Sir Nye s'acquitta magnifiquement de son travail en ajoutant des informations en sa possession que l'équipe de Montagu ne connaissait pas. Il fit allusion à « *Husky* » comme un préalable déception de « *Brimstone* ». Mais les allemands ayant récemment renforcé leurs défenses en Grèce, « *Husky* » pourrait être utilisée comme déception d'une autre opération que Sir Nye ne nommait pas. Cet ajout permettrait de faire tourner toutes les têtes allemandes, comme une seule, vers la méditerranée occidentale. Pour « enfoncer le clou » la mention de la Sardaigne devait être faite sur une lettre que Lord Mountbatten avait accepté d'écrire et que nous verrons un peu plus en avant dans le texte. (Voir ci-après l'encadré de la lettre « Nye - Alexander »)

¹² Ils sont trois : le D.M.I. (Director of Military Intelligence - Major-General Davidson), le D.N.I. (Director of Naval Intelligence - Vice-Admiral John Godfrey) et le D. of I. (Director of Intelligence - Air Commodore Boyle) pour la R.A.F. (Les noms cités sont donnés pour début 1943, date de la réunion).

¹³ La dépose par sous-marin n'était pas la première option choisie.

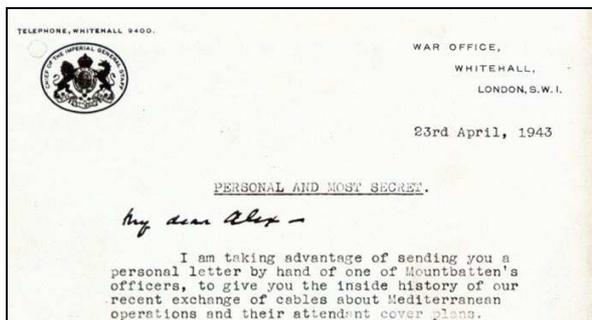
¹⁴ L'objectif de la LCS est de concevoir et de coordonner les stratégies de déceptions militaires, et, d'en « couvrir » les plans.

¹⁵ Officier général en charge des sous-marins de la Royal Navy.

¹⁶ Vice-chef de l'Etat-major Impérial, bras droit du Field Marshal Alan Brooke. Il est à noter que Sir Nye est alors Major-general (Général de brigade) faisant fonction de Lieutenant-general (Général de Division). Grade dont il n'aura le plein usage qu'en septembre 1944. Il apparaît surprenant de voir un officier général de premier rang à un tel niveau de responsabilité.

¹⁷ On notera que les britanniques iront au bout de cette logique. Dans le but de soulager l'offensive en Italie, les troupes du General Henry Wilson, stationnées au Moyen-Orient, attaqueront les îles grecques de Kos, Leros et Samos en septembre 1943. Cette offensive sera d'ailleurs un échec vivement critiqué en Grande-Bretagne.

Lettre "Nye - Alexander"



« Mon Cher Alex.

Je profite du départ d'un des officiers de Mountbatten pour vous expliquer les raisons de nos câbles au sujet des opérations en Méditerranée et des plans de couverture qui s'y rapportent.

Nos décisions ont pu vous paraître arbitraires, mais je vous assure que le Comité des Chefs d'Etat-major a examiné avec la plus grande attention vos suggestions et celles de Jumbo (1).

D'après des renseignements récents, les Boches (Sic) ont renforcé leurs défenses en Grèce et en Crète. Le Chef de l'Etat-major Impérial (2) a estimé que nos forces étaient insuffisantes pour passer à l'offensive. Le Comité a décidé de renforcer la 5^e division (3) par une brigade en vue du débarquement au Sud du Cap Araxos (4), et de faire de même pour la 56^e division, qui doit attaquer Kalamata (5). Nous rassemblons les forces et le matériel nécessaire.

Jumbo avait proposé de choisir la Sicile comme objectif de couverture pour « Husky » mais nous l'avions déjà retenue pour les opérations « Brimstone ».

Le Comité des Chefs d'Etat-major a de nouveau étudié à fond la question. Etant donné les préparatifs en Algérie, l'entraînement amphibie sur les côtes tunisiennes et le pilonnage qui devra neutraliser les aérodromes de Sicile, il a décidé de s'en tenir au projet d'utiliser la Sicile comme couverture pour Brimstone.

Il y a de fortes chances, en effet, que pour que l'ennemi croie que nous allons attaquer la Sicile. C'est un objectif évident et, à ses yeux, un point névralgique. D'autre part il était difficile de persuader les Boches que nos préparatifs en Méditerranée orientale visaient également la Sicile. C'est pourquoi on a dit à Wilson qu'il fallait un plan de couverture plus proche, par exemple le Dodécanèse. Nos relations avec la Turquie s'étant visiblement améliorées, les italiens doivent éprouver une certaine appréhension au sujet de ces îles.

Je pense que vous serez aussi de cet avis. Je sais que vous allez avoir fort à faire et il y a peu de chance que vous puissiez discuter des opérations futures avec Eisenhower, mais si par hasard vous tenez à appuyer la proposition Wilson, prévenez-nous le plus vite possible car le temps presse.... »

S'en suivent des considérations qui peuvent authentifier le message, mais n'ont que peu d'intérêt pour Mincemeat.

(1)- General Henry Wilson, dit « Jumbo », alors Commandant en Chef pour le Moyen-Orient.

(2)- General Alan Brooke, dit « Brookie ».

(3)- 5^e et 56^e divisions sont alors en Egypte.

(4)- Au Nord-Ouest du Péloponnèse.

(5)- Ville et port au Sud du Péloponnèse, dans le Golfe de Messénie.

Un officier sort du néant

La lettre « Nye – Alexander » ne pouvait d'évidence n'être portée que par un officier. Compte tenu des personnes concernées cette lettre ne pouvait être confiée à un officier subalterne. Cependant, cet officier ne devait pas être de rang trop élevé pour ne pas faciliter les recherches et recoupements que ne manqueraient pas de faire les services allemands de contre-espionnage. Il fut ainsi décidé que l'officier porteur de la lettre serait Capitaine faisant fonction de Major. Et pour sensiblement les mêmes raisons qu'il ne devait pas être de rang trop élevé, ce Major porterait le nom de Martin qui est à l'Angleterre ce qu'est Dupont à la France. Le Major William Martin surgissait du néant !

Les relations de Montagu, avec des personnels de l'Amirauté Britannique, lui permettaient de pouvoir soustraire le message d'annonce de la découverte d'un corps d'officier à l'administration des forces armées. Des recherches pouvant allumer des « veilles allemandes » au sein de cette administration et compromettre l'opération. Il en résultait que William Martin serait marin ! Il serait même « Royal Marine¹⁸ »,

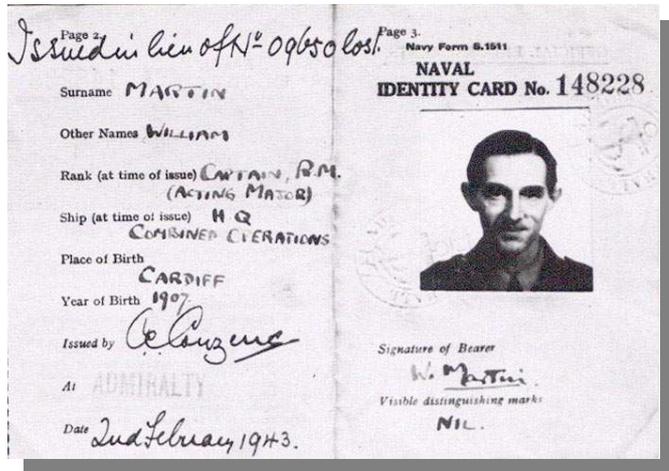
spécialité qui s'avérerait utile pour le développement de l'opération comme nous le verrons bientôt.

Donner vie au Major Martin conduisait à lui donner une existence légale, là aussi pour contrecarrer des recherches administratives que seraient susceptibles de faire des agents allemands infiltrés dans l'administration navale. Pour cela il lui fallait des papiers d'identité. À ce stade apparut la première difficulté sérieuse dans la création du Major Martin. Qui dit papiers d'identité, dit... photo ! Une première tentative fut de photographier directement le cadavre, on imagine sans mal le résultat peu probant. Puis des recherches aléatoires furent entreprises pour trouver dans la foule londonienne un visage s'approchant de celui du cadavre. De guerre lasse, un jeune officier à la ressemblance plus qu'approximative fut choisi.

La chance finit par se présenter quand Montagu, lors d'une réunion, tomba sur un homme qui pourrait être le jumeau de Martin. Ce dernier accepta d'être pris en photo sans savoir quel usage en serait fait. Afin de ne pas avoir à vieillir la carte artificiellement, Montagu et Cholmondeley préférèrent faire croire à une perte. Ceci permettant de doter Martin d'une carte neuve

¹⁸ Fusilier Marin

avec mention : « En remplacement du n°09650 perdu ». Ce numéro n'étant autre que celui de la carte de Montagu.



Carte d'identité du Major Martin.

Un officier, avec ces responsabilités, avait accès à l'état-major des opérations combinées dont lui fallait le laissez-passer. A l'occasion de l'établissement de ce document, il s'agissait, pour Montagu et Cholmondeley, d'éviter de faire de Martin un personnage « neuf de stock ». Il se devait, d'être humanisé dans la même ligne que l'aventure de sa carte d'identité perdue. Ils décidèrent de lui faire oublier d'avoir renouvelé la validité de son laissez-passer qui n'aurait couru que jusqu'au 31 mars. Le cas n'était pas exceptionnel et ne constituait donc pas un risque inconsidéré.

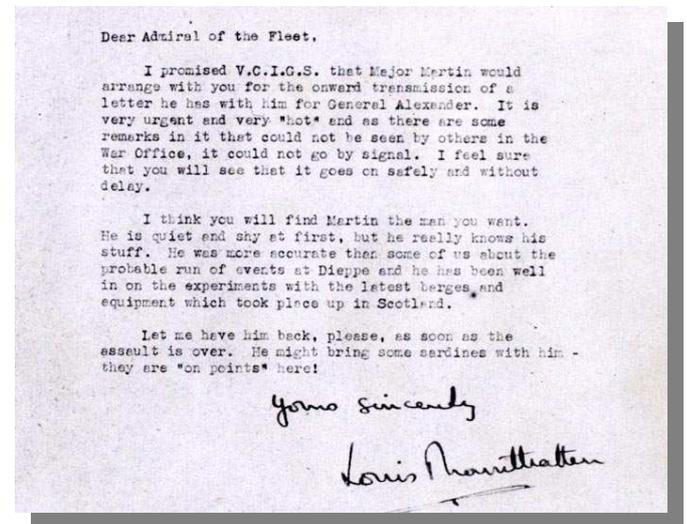


Carte d'identité du Combined Operation Headquarters pour le Major Martin.

A ce stade, interrogeons-nous. Pour quelle raison envoyer un fusilier marin en Afrique du Nord et, de surcroît, en avion ? En outre, pourquoi lui confier une lettre de Sir Nye pour Sir Alexander ? Là encore ce choix s'imposait car qui de mieux pouvait-on envoyer qu'un fusilier marin qui de surcroît est un spécialiste des « assauts maritimes sur une côte fortifiée » ! Martin devint donc un spécialiste.

C'est ce que confirmera une lettre, de Lord Mountbatten à l'Amiral Cunningham, Commandeur en chef en Méditerranée, que Martin portera sur lui. Elle explique pourquoi Martin est porteur de la « Nye - Alexander » et pourquoi cette dernière ne passe pas par la voie officielle. Elle comporte une allusion,

presque un clin d'œil écrit, mettant en lumière la Sardaigne. Enfin, l'échec de Dieppe y est cité pour flatter l'honneur allemand.



Lettre de Mountbatten à Cunningham. (Prêter attention à la dernière phrase faisant allusion à la Sardaigne).

Mountbatten joindra une autre lettre, celle-ci adressée à Eisenhower, faisant état d'une brochure d'Hillary Sanders à laquelle « Ike » voudra bien prêter attention. Apparemment anodin, cet ajout ne l'est pas car est joint à la lettre la dite documentation. Cette dernière, de part sa taille et son volume, justifie pleinement l'usage de la serviette que va emporter Martin.

Justement, la serviette ! La préoccupation est de faire arriver Martin et la serviette ensemble. Si celle-ci se perdait, l'opération était un échec. La rigidité cadavérique n'est pas assez sûre pour maintenir la poignée de la serviette dans sa main crispée. L'idée est de lier la serviette à Martin par une chaîne gainée de cuir comme le pratiquaient les encaisseurs de banques d'alors. Le problème est qu'il ne s'agit pas d'une méthode en usage par les officiers porteurs de documents mais, cependant, les allemands ne pourraient jurer du contraire. En outre, il apparaissait peu probable pour une raison pratique et de confort, qu'un homme puisse envisager tout un périple avec une chaîne autour du poignet - Comme pour les encaisseurs - ; un passage dans les passants de son imperméable donnerait le sentiment que l'officier avait voulu faire un voyage le plus confortable possible.

Enfin, le battle-dress de Martin fut celui, usagé, d'un officier de l'équipe. Il fut cousu les grade et attributs d'un Major des Royal Marines. Ils rassemblèrent de même l'imperméable et le reste de la tenue.

Le Major Martin devient William

Nous avons évoqué plus haut le souci d'humaniser le Major Martin, l'autre préoccupation de Montagu et Cholmondeley sera également d'humaniser William Martin. Pour se conditionner, l'équipe pris l'habitude d'évoquer Martin comme pour un vieux camarade. Il leur semblait que ce serait le plus sur moyen de le considérer comme vivant et donc d'être enclins à le créer comme tel. Martin ne devait pas être une poupée jetée à la mer. Ces conversations ont fini par créer un faisceau d'éléments crédibles qui, mis bout à bout, ont

raccroché Martin au monde des vivants avec une personnalité propre.

Tout officier consciencieux qu'il était, Martin n'en était pas moins homme. Ainsi William avait rencontré Pam quelques temps avant son départ pour l'Afrique du Nord. Le coup de foudre en somme car ils décidèrent de se fiancer avant que William ne soit éloigné par la guerre, le cas était fréquent. Cette histoire d'amour donnait de la crédibilité à William. Ainsi, il aurait sur lui deux lettres d'amour ouvertes et repliées maintes fois comme le ferait un amoureux transi. Il aurait également sur lui une facture de la bijouterie S.J. Philipps qui établissait l'achat d'une bague de fiançailles.



Pam, la fiancée de William.

Pour donner une image à Pam, il fut organisé un concours entre les filles du service. Une photo de chacune d'elle devant être l'objet d'un vote. En parallèle, Montagu et Cholmondeley choisirent l'une d'entre-elles, non seulement pour son apparence mais aussi parce qu'elle était accréditée et avait accès aux documents « ultra secrets ». Cela constituait une sécurité de plus ; cependant, si elle fut dans la confiance d'un usage particulier de la photo, elle ne sut jamais rien de son usage final.

La présence d'un père veuf parut également nécessaire au dossier. Deux lettres également évoquant la prudence et le réalisme d'un père appelant à la constitution d'un testament en ces temps difficiles. D'un père concerné réagissant à un possible mariage, un brin cynique en faisant état de l'absence de dot et de la nécessaire circonspection en ce cas. Un père, enfin, très « vieille Angleterre » pour qui la guerre est une contrainte dans ses vieilles habitudes. Un père qui, en quelque sorte, donnait vie à William.

Si Martin était un spécialiste assidu de l'étude des moyens de débarquement, il n'avait pas la même assiduité dans le suivi de ses comptes. Il figurerait donc dans ses papiers une notification de découvert de la Lloyds Bank pour un montant de 79 Livres Sterling. Enfin, une note du Club Naval et Militaire témoignerait de l'usage de ses facilités, par le Major Martin, les nuits du 18 au 23 avril. Cette note apporterait crédit au fait que Martin était encore à Londres le matin du 24 qui était sa date supposée de départ en avion.

Les dernières mesures

Jusqu'alors aucune autorisation n'avait été obtenue pour cette opération. Comme nous l'avons déjà noté en préambule, l'état-major britannique renâclait à fournir délibérément des

informations aux allemands. Si leurs choix stratégiques venaient à changer, Mincemeat pouvait entrer en collision directe avec un nouvel objectif. Mais, a contrario de ces réflexions, si l'opération se voulait pleinement efficace il fallait qu'elle soit lancée au plus tôt. Pour que soient faites avec satisfaction, d'un l'analyse des données par les allemands, de deux la transmission à l'OKW, et de trois la prise d'effet sur le terrain. Enfin, l'accord de l'état-major vint après que le Lieutenant-general Ismay ait présenté les données du problème au Premier Ministre.

Liste des possessions de Martin



- 1- Deux plaques d'identité.
- 2- Croix d'argent sur chaîne d'argent autour du cou.
- 3- Montre au poignet.
- 4- Portefeuille contenant : la photographie de Pam et un carnet de timbres dont deux ont été utilisés.
- 5- Deux lettres de Pam.
- 6- Une plaque Saint Christophe.
- 7- Invitation au « Club du Cabaret ».
- 8- « Laissez-passer » de l'état-major des opérations combinées (sous étui cellophane).
- 9- Carte d'identité de l'Amirauté (sous étui cellophane).
- 10- Un billet de 5 Livres, 3 billets d'une Livre, Une demi-couronne, deux shillings, deux pièces de 6 pence et 4 pennies.
- 11- Une lettre de son père.
- 12- Une lettre de son père à ses avoués (Mc Kenna and Co.)
- 13- Une lettre de Mc Kenna and Co. pour W. Martin.
- 14- Une lettre de la Lloyds Bank
- 15- Une note acquittée du Club Naval et Militaire.
- 16- Une facture de Gieves Ltd. (Chemise)
- 17- Une facture pour la bague de fiançailles de S.J. Philipps.
- 18- Deux tickets d'autobus.
- 19- Deux contremarques du théâtre « Princes of Wales » en date du 22 avril 1943.
- 20- Un paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes.
- 21- Un trousseau de clés.
- 22- Un bout de crayon.

Survint donc le moment de préparer le corps, ce qui répugne doublement Montagu et Cholmondeley. Ils ont des scrupules à troubler le repos d'un mort et, de plus, a force de s'appliquer à donner une personnalité au mort, ils ont fini par le considérer comme une connaissance. Nous passerons les détails macabres de la séance d'habillage d'un corps rigide. Enfin viendra la dernière visite au corps, le 17 avril 1943, le jour du départ. Il faut alors régler les derniers détails et faire la remise de son « paquetage » au Major Martin. La serviette fut liée à Martin et, donc, mise dans le caisson. Une première intention était de confier la serviette au Lt Jewell mais la peur d'un événement inattendu ou d'un oubli de Jewell, qui auraient réduit à néant des mois de travail, les conduisit à lier la serviette à Martin.



Le container « d'instruments d'optique » qui servi de dernier linceul

C'est au dernier moment que fut décidé de prendre des billets du théâtre « Prince of Wales » datés du 22 avril 1943. Le cadavre devait être embarqué le 19 avril au plus tard pour être aux environs de Huelva les 29 ou 30 avril. Le vol, lui, ne devait théoriquement ne durer que le temps d'une journée à laquelle devait s'ajouter le temps de la dérive supposée du corps. Cela positionnait le vol de Martin vers le 24 avril et venait en support de la note du Club Naval et Militaire. Cholmondeley eut alors l'idée d'organiser une soirée d'adieu entre William et Pam, cette soirée se passant au théâtre, juste avant le départ de William.

Le premier et dernier voyage de William Martin

Il était hors de question que Montagu et Cholmondeley laissent à quiconque le soin de transporter Martin. Ils chargèrent le caisson, dans un camion du Ministère de la guerre, pour le conduire jusqu'au « HMS Seraph ». Le chauffeur, un membre

de l'équipe, n'était autre que Jack Horsfall, célèbre coureur automobile d'alors, en mission spéciale auprès du ministère pour la durée de la guerre. On attendait de lui que le voyage se passa sans encombres.

Arrivés aux docks de Greenock¹⁹, le caisson est chargé sur une vedette qui le conduit jusqu'au « Forth », un ravitailleur de sous-marins. C'est sur ce dernier que Montagu et Cholmondeley confient à Jewell le caisson ainsi qu'un canot pneumatique de secours qui devait être mis à l'eau en même temps. Montagu enleva un des avirons pour donner l'impression d'une perte dans l'urgence et de panique. Pour l'anecdote, il conservera cet aviron « en souvenir ».

Par sécurité supplémentaire, il fut demandé à Jewell de n'immerger Martin qu'en présence des seuls officiers du sous-marin. Malgré cela, le caisson, chargé à la vue de tous, serait bien sur manquant à l'arrivée à Malte. Pour donner le change auprès de l'équipage, il fut indiqué à Jewell d'utiliser une histoire de bouée météorologique secrète devant être immergée près des côtes espagnoles. Donc que la plus grande discrétion serait demandée par Jewell à l'équipage afin que les espagnols ne viennent pas retirer cette bouée.

Le 19 avril 1943, à 18 heures, le « HMS Seraph » appareillait ! Démarrait alors l'angoisse de toute l'équipe qui n'était depuis lors plus maître du destin de Martin et de Mincemeat.

Le Royal Marine Martin débarque en Espagne

Le 30 avril 1943, Montagu reçoit un cable de Jewell disant que « l'opération Mincemeat était terminée ». Il recevra plus tard une lettre de Jewell, postée de Gibraltar, qui racontait en détail la mise à l'eau de Martin. Laissons donc la parole au Lt Jewell : « ...Heure choisie : 4h30 parce que la plus près de la marée basse... permettant d'en avoir terminé avant l'aube. Le cylindre a été ouvert à 4h15, le corps sorti. La couverture défectueuse ; le corps examiné. La serviette était solidement fixée... La Mae West a été gonflée à bloc, on ne pouvait d'avantage. Le corps a été mis à l'eau à 4h30. Position 148° Port il Pilar, environ 1,5 km de la côte. A commencé à dériver vers le rivage. Ceci fut aidé par le remous des hélices tournant à plein régime. Le canot pneumatique a été mi à la mer gonflé, sans dessus dessous, à environ 900 mètres au Sud de cette position. Le sous-marin s'est alors éloigné vers le large, et le

¹⁹ Ville située dans l'estuaire de la rivière Clyde (Ecosse) qui se jette en Mer d'Irlande.

cylindre, rempli d'eau et contenant la couverture, les courroies et aussi l'emballage du canot, a été jeté par-dessus bord... Le cylindre n'a pas plongé immédiatement mais, après avoir été criblé par Vickers²⁰ et revolver 455 à très faible distance, on l'a vu s'enfoncer... »

Le 3 mai, un message de l'attaché naval à Madrid informait l'amirauté que le vice-consul britannique de Huelva signalait la découverte, en date du 30 avril, du corps d'un Major Martin des Royal Marines qui lui avait été remis. Le corps avait été inhumé le lendemain midi au « Cimetière de la Solitude » de Huelva. Il n'était fait mention dans ce message, ni de serviette, ni de documents.

Une série de messages expressés fut adressé à l'attaché par l'amirauté britannique. Ces messages l'enjoignaient à récupérer « au plus vite » ces documents tout en restant discret pour ne pas éveiller la suspicion. Il était espéré, voire fortement soupçonné, que les espagnols interceptaient les messages.

Une enquête discrète, mais approfondie, devait permettre de savoir ce qui avait été récupéré sur la côte ce matin du 30 avril. Que si des documents avaient été trouvés, l'attaché ou le vice-consul devaient chercher à savoir ce qu'il en était advenu et surtout devaient les récupérer dans les plus brefs délais. Après récupération les documents devaient être retournés, sans être ouverts, aux « Services de Renseignements de la Marine » avec mention « Personnel ».

L'attaché finit par répondre que la serviette avait bien été trouvée, qu'elle lui parviendrait par le canal de l'état-major naval espagnol, qu'enfin cela prendrait certainement quelques jours. Le 13 mai, le chef d'état-major naval espagnol remettait en main propre la serviette à l'attaché naval britannique, il ajouta que « ...tout y était ! ». L'attaché eut le net sentiment que son interlocuteur connaissait le contenu de la serviette. C'était une possible première fuite, tout allait bien !

Puis l'équipe fut informée que Martin avait été emmené à la morgue de Huelva où un docteur certifiât que « ...l'homme était tombé en mer encore vivant et ne portait aucune contusion, que la mort était due à l'asphyxie par submersion depuis 5 à 8 jours... ». Ils surent également que l'agent allemand à Huelva avait été rapidement mis au courant de l'histoire. Il n'avait cependant pas eu accès aux documents car il ne connaissait pas l'officier en charge de la patrouille qui avait récupéré le corps.

La certitude, que les documents avaient été lus, fut établie au retour de la serviette. Les enveloppes avaient été « piégées » par l'équipe, elles témoignaient donc du fait qu'elles avaient été au moins ouvertes, certainement lues et peut être même copiées ou photographiées. Il n' restait plus qu'à faire confiance dans l'efficacité de l'agent allemand et de la collaboration germano-espagnole.

Le vice-consul de Huelva n'avait plus qu'à prendre en charge la mise en place de la pierre tombale sur le corps du Major

²⁰ Mitrailleuse britannique apparue lors de la 1^o GM et encore en service lors de la seconde. Son calibre est du .303 British soit du 7,7 mm. Il doit s'agir ici du modèle Mk.III alors en service dans la marine britannique comme arme légère anti- aérienne, ce qui expliquerait alors sa présence sur le HMS Seraph. Le revolver doit être un Webley Mk.VI, de calibre .455 soit du 11,5 mm, dont la production est arrêtée depuis 1923. Si l'on peut s'étonner de l'obsolescence de ces deux armes, elles n'apparaissent cependant pas totalement déplacées sur un sous-marin.

Martin et la dépose de quelques fleurs. Un message de la famille de Martin lui fut d'ailleurs adressé afin de le remercier pour les dispositions prises. Il fallait donner le change jusqu'au bout...

In fine l'état-major britannique adressa un message quelque peu énigmatique à Churchill, alors à Washington²¹ : « *Mince meat Swallowed Whole - Chair à pâté toute avalée* »

Epilogue

A la fin des hostilités, un officier anglais chargé de dépouiller les archives de la marine allemande, tombées entre les mains britanniques, fit parvenir un message alarmé au D.N.I.²² dans lequel il disait qu'un officier de grade très élevé avait voulu faire parvenir des lettres ultraconfidentielles, par une voie irrégulière, qui étaient tombées entre des mains ennemies.

Dans les dossiers allemands, se trouvaient les copies photographiées des lettres, leurs traductions, et les différents rapports des agents secrets. Un dossier avait été spécialement préparé à l'intention de l'Amiral Dönitz. L'Etat-major y notait qu'il avait conclu à l'authenticité des documents et que l'attaque principale des Alliés porterait certainement sur la Sicile mais qu'une attaque était prévue sur la Sardaigne, avec débarquement possible en Grèce.

La 1. Panzer division fut envoyé de France dans le Péloponnèse, et, le 23 juillet, treize jours après l'invasion de la Sicile, Rommel prendra le commandement des troupes stationnées en Grèce. L'OKW fit également mouiller de nombreuses mines au large de la Grèce, y renforcer les batteries côtières, enfin une flottille des vedettes rapides fut envoyée, en juin, de Sicile en Grèce.

A l'Ouest, le Generalfeldmarschall Keitel contresigna un ordre relatif au « renforcement de la Sardaigne », à l'envoi de blindés en Corse et au renforcement des défenses côtières du Nord de la Sicile, où les Alliés n'ont pas débarqués, pour parer une « attaque de diversion pendant l'assaut de la Sardaigne ».

Dans des documents, il est souligné que l'envoi des vedettes rapides en Grèce provoqua une lacune fatale dans la défense de la Sicile. Egalement, les papiers personnels de Rommel révèlent que « ... lors de l'invasion de la Sicile, les forces défensives allemandes se trouvaient dispersées en conséquence du rejet, sur les côtes d'Espagne, du cadavre d'un courrier diplomatique... ».

Enfin Dönitz dit dans son journal : « *Le Führer ne croit pas que le lieu d'invasion le plus vraisemblable soit la Sicile. Il pense que les documents découverts confirment que l'attaque principale sera dirigée contre la Sardaigne et le Péloponnèse* ».

Sources :

- 1- « L'homme qui n'existait pas » d'Ewen Montagu - 1953
- 2- « The Double Cross System 1939 - 1945 » de J.C. Masterman - 1972
- 3- « La guerre secrète » d'Anthony Cave Brown - Editions Pygmalion - 1981
- 4- www.nationalarchives.gov.uk
- 5- www.nationalarchives.gov.uk - Lurning curve
- 6- BBC h2g2 guide sur www.bbc.co.uk

²¹ Seconde conférence de Washington (Du 19 au 25 juin 1942)

²² Director of Naval Intelligence - Directeur du renseignement naval.

Le saviez-vous ?...

Par Laurent Liégeois

Deux photographes (ayant servi dans des camps opposés) sont à l'honneur dans cette rubrique « Le saviez-vous ». Tout le monde connaît leurs photos, célèbres s'il en est, mais peu de gens sont capables de mettre spontanément un nom sur leurs auteurs...

Joe Rosenthal



Joe Rosenthal est né le 9 octobre 1911 à Washington DC de parents juifs russes immigrés. Après avoir officié pendant la grande dépression en tant qu'amateur, il débute sa carrière professionnelle au San Francisco News en 1932 (photo HM60Joe Rosenthal)

En raison d'une vue défaillante, il est rejeté de l'armée et, pendant la guerre, c'est en tant que photographe de la fameuse Associated Press, qu'il suit les Marines dans le Pacifique. C'est à cette occasion qu'il photographie, le 23 février 1945, les six hommes (5 marines et 1 homme de la Navy) hissant le drapeau américain sur le mont Suribachi, situé au sud de l'île d'Iwo Jima. (photo HM60IwoJima).

Cette photo, bien que mondialement connue et qui lui valut le Prix Pulitzer fut controversée suite à un malentendu

En fait, certains prétendirent que les 6 soldats prirent la pose pour qu'il puisse réaliser cette photo. Or, lorsque les soldats conquièrent Suribachi, les Marines hissèrent un petit drapeau américain à son sommet. Le Sergeant Louis Lowery les prit en photo pour le compte d'un magazine de la Marine.

Lowery raconta cet épisode à Rosenthal qui décida simplement d'aller photographier le drapeau en question. Lorsqu'il arriva sur place, il trouva des Marines en train de hisser un plus grand drapeau, si lourd qu'il fallut 6 hommes pour le dresser. C'est à ce moment qu'il saisit son Speed Graphic et prit cette photo qui n'est donc pas une mise en scène.

Après la guerre, Joe Rosenthal quitte l'A.P. pour se lier au San Francisco Chronicle jusqu'à la fin de sa carrière en 1981.

Rosenthal meurt le 20 août 2006 à l'âge de 94 ans dans sa maison de retraite près de San Francisco.

Quelques chiffres attestent de la popularité de cette photo : elle aurait été reproduite sur 3,5 millions de posters, 15 000 panneaux d'affichage, 137 millions de timbres et figura sur des War Bonds. Elle symbolise, aux yeux des américains, une armée américaine triomphante qui conquiert le Japon, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, après d'intenses combats. Enfin, une sculpture monumentale réalisée d'après la photographie, se dresse au cimetière national d'Arlington en Virginie, depuis 1954.

<http://www.iwojima.com/raising/raisingb.htm>

<http://www.guardian.co.uk/media/2006/aug/23/pressandpublishing.usnews>

<http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/biography/JRosenthal.html>



Walter Frentz



Bien que faisant partie du cercle restreint des proches de Hitler, Walter Frentz (6 août 1907-6 juillet 2004) reste très méconnu. Pourtant, tout le monde connaît ses photos ou les images tirées de ses films...

Walter Frentz, sur recommandation d'Albert Speer, est recruté par Leni Riefenstahl qui apprécie sa façon dynamique de filmer caméra sur l'épaule ou selon des angles de vue inédits à l'époque. Il deviendra d'ailleurs un de ses cadres en chef et contribuera aux films « Les dieux du stade » et « Le triomphe de la volonté ».

Remarqué par Adolf Hitler, Walter Frentz devient en 1940 le « caméraman du Führer », ce qui lui permettra de l'accompagner partout, entre autres, lors de l'invasion de la France. Walter Frentz est donc à Paris en juin 1940 et c'est lui qui, ce jour-là, filme Adolf Hitler en compagnie d'Albert Speer et du sculpteur Arno Breker découvrant la capitale française et sa Tour Eiffel à partir du Trocadéro



Sur cette photo, on aperçoit Frentz en train de filmer Hitler devant la Tour Eiffel

C'est également lui qui photographia Hitler le 17 juin 1940 lorsque celui-ci apprit, dans son quartier général à Brûly-de-Pesche en Belgique, le cessez-le-feu du gouvernement français.

Beaucoup de ses films sur le dictateur allemand seront diffusés dans la « Deutsche Wochenschau.

De plus, Walter Frentz est également l'auteur de nombreuses photographies, prises soit sur commande de son « patron » (notamment toute une série d'environ 3000 portraits en couleur de dignitaires du III^e Reich comme, par exemple, cette célèbre photo de Joachim Peiper, ci dessous).



Soit prises pour son compte personnel afin de préparer les mises en scène de ses futur films ou encore pour « capturer » des moments d'intimité du Führer (de Eva Braun sur la terrasse du Berghof par exemple).

Ses images d'Hitler contribueront largement à forger une image idéalisée, humaine du Führer. Afin de renforcer ce sentiment, Frentz sera un des premiers à utiliser systématiquement la photo couleur (contrairement à Heinrich Hoffman, le photographe officiel de Hitler qui ne travaillait qu'en noir et blanc), rendant le sujet de la photo plus proche du spectateur qu'avec une photo prise en noir et blanc.

Mais Frentz ne photographia pas uniquement Hitler et son environnement immédiat. Par exemple, il accompagne Heinrich Himmler en août 1941 lors d'une visite d'inspection de camps de prisonniers à Minsk (il réalisera une série de portraits couleurs de prisonniers russes, dont le but sera de montrer la disparité des soldats russes, dépareillés, habillés de guenilles, contrastant fortement avec l'armée allemande unie, conquérante et habillée soigneusement).

Frentz était rattaché à la Luftwaffe (lieutenant) et il semblerait qu'il ait appartenu à la SS à partir de 1943. Cependant, ce fait ne fut jamais prouvé, cette nomination ayant été transmise « oralement ». Aucun écrit ne vient corroborer ce fait.

Pour plus de détails : L'œil du III^e Reich, Walter Frentz, le photographe de Hitler, collectif, Edition Perrin : http://www.tv5.org/TV5Site/litterature/critique-1224-collectif_loeil-du-iii-e-reich-walter-frentz-le-photographe-de-hitler.htm Ce livre reprend bon nombre de photos de Frentz. <http://www.arte.tv/fr/Comprendre-le-monde/histoire/1614818.html> <http://culturebox.france3.fr/all/4978/%22L%27Oeil-du-III%E8me-Reich%22-de-Walter-Frentz/#/all/4978/%22L%27Oeil-du-III%C3%A8me-Reich%22-de-Walter-Frentz/> <http://www.independent.co.uk/news/obituaries/walter-frentz-550169.html>

Rennes, 4 août 1944 : une libération au goût amer

Par Kristian Hamon

La percée d'Avranches achevée le 31 juillet, les moteurs des blindés américains n'ont guère le temps de refroidir puisque Patton donne l'ordre à la 4^{ème} Division Blindée, commandée par le général Wood, de descendre rapidement sur la capitale bretonne. Dès le lendemain soir, des éléments avancés de cette division sont aux portes de la ville, au lieu-dit Maison Blanche. Alors que la colonne s'approche sans méfiance de Rennes, elle ne fait pas attention à une batterie de la Flak (DCA allemande) enterrée non loin de la route, devant la ferme des Fontenelles. L'effet de surprise est immédiat. Les canons de 88 de la batterie pouvant tirer à l'horizontale, en quelques minutes une quinzaine de chars Sherman et de véhicules blindés sont détruits.



Char Sherman à Maison Blanche

Les Américains se replient rapidement de quelques centaines de mètres après avoir laissé une cinquantaine de victimes sur la route. D'où ils sont, ils peuvent apercevoir le clocher de l'église Saint-Laurent, située juste à l'entrée nord de la ville. Celui-ci sert d'observatoire aux artilleurs allemands pour guider les tirs des deux autres batteries de la Flak situées au sud de Rennes. S'ensuit alors un échange d'obus qui vont passer au dessus de la tête des Rennais, puis la destruction du clocher de l'église par les Américains. Sans informations précises sur la présence ennemie, Wood hésite à pénétrer en ville avec ses blindés et demande l'envoi de troupes d'infanterie. Dans l'attente de la 8^{ème} Division d'Infanterie, ordres et contre-ordres se succèdent tout au long de la journée du 2 août. Profitant de cette confusion, les services de la Gestapo, rue Jules Ferry, font le « ménage » et parmi les collabos de tout poil, c'est le sauve qui peut général. Responsables du Parti National Breton, membres du Bezen Perrot, de la Milice, de la SSP, du PPF, du RNP, de la LVF, etc. tous s'engouffrent dans les camions ou voitures « réquisitionnées » en direction de l'Est.

Le 3 août, les Américains décident de contourner Rennes par l'Ouest en respectant une distance d'une trentaine de kilomètres afin d'éviter la FLAK et prendre ensuite la ville avec de l'infanterie, évitant ainsi des destructions massives²³. La manœuvre prend une tournure de véritable « Chevauchée fantastique » puisque le soir même les blindés de la 4^{ème} sont à Bain-de-Bretagne, gros bourg situé sur la route de Nantes, à l'exact opposé de Maison Blanche ! Le 4 août à l'aube, les Américains investissent Rennes sans pratiquement livrer de combat puisque les troupes allemandes, peu nombreuses et pas très combattives, ont quitté les lieux dans la nuit, non sans avoir fait sauter les ponts.

A 10 heures, place de la Mairie, la ville est officiellement libérée dans l'allégresse générale et le soulagement de voir enfin se terminer ces quatre années d'occupation.

Il n'y a pas que des larmes de joie ce jour-là. Si les FFI paradent place de la Mairie en exhibant quelques « trophées » : collabos et autres femmes tondues, chez les résistants d'avant le 6 juin, ces festivités ont un goût d'amertume. Profitant en effet des attermoissements des Américains, les nazis ont vidé de nuit les prisons et dirigé leurs détenus, des prisonniers politiques, vers deux trains à l'écart de la ville. Le premier, stationné derrière le Polygone de la Courrouze, le long de la rue Jules Verne²⁴, part dans la nuit du 1^{er} au 2 août. Le deuxième, situé semble-t-il sur le site de la Préalaye, en Saint-Jacques-de-la-Lande, quitte Rennes dans la nuit du 3 au 4 août par l'unique voie de chemin de fer encore praticable au départ de Rennes en direction du sud.

Angèle Deplantay, qui était incarcérée à la prison Jacques Cartier, fait partie du dernier convoi. C'est une résistante de la première heure, membre du Front National de Redon : « Le 3 août 1944, l'armée américaine avançait rapidement vers Rennes. Comme il y avait des batteries de DCA sur la prison, nous étions bombardées sans arrêt. Dans la cellule où j'étais nous avons défoncé la porte. Les Allemands ont fait descendre les femmes au sous-sol, libérant les droits communs. A la soirée, on nous emmena à pied, vers Bruz où un train nous attendait ; voyage pénible, nous n'avions pas marché depuis longtemps, sous-alimentées, hommes et femmes, très fatiguée. Le 4 au matin, le train stationnait en gare de Redon. Là, on introduisit encore dans un wagon le fils Arbillot²⁵, arrêté les jours précédents et que ses parents

²³ Le général Wood a toujours évité de bombarder les villes qu'il a libérées.

²⁴ Témoignage d'André Gernigon, déporté. Arrêté avec son frère qui a été fusillé.

²⁵ Robert Arbillot, 20 ans, arrêté à Redon, mort en déportation.

ne devaient jamais revoir. Je voyais de la gare, ma maison sur la colline, dans laquelle j'avais laissé, lorsque je fus arrêtée, un officier allemand « interprète », comme par hasard, qu'on m'avait imposé quelques jours après l'arrestation de mon mari, c'est-à-dire le 5 avril, puisque mon mari avait été arrêté le 31 mars 1944, deux mois avant moi. Nous avons stationné longtemps, ce qui attirait beaucoup de Redonnais qui nous reconnaissaient. Entassées, une quarantaine de femmes dans un wagon à bestiaux, nous occupions les deux extrémités, les largeurs des portes, c'est-à-dire environ le tiers du wagon occupé par les trois allemands qui nous gardaient. Nous n'avons jamais pu nous coucher pendant 14 jours. A cause d'une alerte, le train part en catastrophe par crainte que le pont de la ligne de chemin de fer ne soit touché. Il fallait nous emmener à tout prix.



Le 5 août, le train fit la jonction avec le train venant de la prison de Nantes, contenant aussi des déportés, en panne de locomotive, probablement sabotée, et le convoi reprit sa marche lentement étant donné sa charge. Le wagon des femmes de Rennes était le premier après la locomotive et le responsable du convoi, l'officier qui dirigeait la prison Jacques Cartier à Rennes.

A chaque arrêt, nous étions toujours trois : Alice Duchene (alias Juliette Philippe), Marie Cahour et moi-même à protester contre les conditions de notre transport. Nous avions, en effet, dans le wagon, madame Tanguy (épouse du colonel Tanguy, déporté au précédent convoi, avec mon mari, ils sont, aussi, restés ensemble en Allemagne). Cette personne était enceinte et prête d'accoucher et nous ne cessions de réclamer sa libération. Au cours de ce long cheminement, les voies coupées, l'avance des Américains, nous obligeaient à de longs détours. Les Allemands étaient très énervés.

Après Nantes, la Résistance a attaqué le train, mais nous nous sommes souvenues que le gardien chef de la prison, avant le départ, passant parmi nous, nous avait dit sans avoir l'air de rien ; surtout si vous êtes attaqués par la Résistance, ne sortez pas des wagons. Nous avons su par la suite que le chef du convoi voulait nous libérer, puis nous mitrailler tous. Il n'a pas été suivi par les autres allemands, sans doute influencés aussi par un sous-officier allemand dont je parlerai plus loin. Tout de même, un soldat allemand a tué l'un des nôtres à bout portant, dans le wagon en Maine-et-Loire, à Vivy, près de Segré. J'ai su par la suite que c'était le commandant Thomas de la prison de Nantes, et le nom du soldat était Wankel.

Restes d'un Half-Track M3 après l'accrochage de Maison-Blanche

Nous nous arrêtons le 6 à Langeais. Il fallait bien laisser souffler la locomotive. Les femmes de Rennes sont autorisées à descendre sur le quai, même sur le ballast très en avant étant donné la longueur du convoi, rien n'indiquait que ce train contenait des déportés. Seule, reste dans le wagon Madame Gautry²⁶, directrice de collège à Fougères. Elle ne pouvait plus se tenir debout par la suite des mauvais traitements au cours des interrogatoires ; elle avait des lésions à la colonne vertébrale. Le train fut attaqué en rase motte par l'aviation anglaise et la locomotive transformée en passoire. Une jeune fille s'étant cachée sous le wagon, gravement blessée est morte à l'hôpital de Tours²⁷ ; un autre de notre groupe, Monsieur Tardif²⁸ fut tué et Monsieur Sébilleau²⁹ grièvement blessé. Il y eut aussi parmi les Allemands des victimes. Quelques prisonniers s'évadèrent, dont Pierre Bourdan³⁰ « Qui nous parlait de Londres avec Maurice Schumann ». Parachuté

²⁶ Thérèse Pierre, 33 ans, institutrice dans ce même collège, et membre des FTP de Loulou Pétri, a été arrêtée le 21 octobre 1943, dénoncée par un jeune fougérais et un membre du PNB. Elle décédera dans sa cellule de Jacques Cartier des suites des tortures sans avoir parlé.

²⁷ Il s'agit d'Agnès de Nanteuil, 22 ans, agent de liaison de l'Armée secrète, arrêtée à Vannes le 14 mars 1944 par la SD et le Bezen Perrot.

²⁸ Gaston Tardif, instituteur au Grand-Fougeray, arrêté le 30 mai 1944 par les Allemands accompagnés d'un de leurs agents membre du PNB.

²⁹ Gaston Sébilleau, membre du réseau Var de Redon. Arrêté le 9 juin 1944 et enfermé au château de Boro, avec M. et Mme de Villeneuve, par la SD et le Bezen Perrot. Il avait laissé une jambe au Chemin des Dames, il perd un bras à Langeais.

³⁰ Pierre Maillaud de son vrai nom. Il participa à l'émission « Les Français parlent aux Français ». Correspondant de guerre à la Division Leclerc.

à l'arrière du front de Normandie, il s'était approché trop près de Rennes et fut arrêté pour faire partie de notre convoi ».

Angèle Deplantay ne reverra jamais son mari Marcel Deplantay mort au camp de Sandbostel. Par miracle, 207 hommes et femmes de ce convoi vont être libérés à Belfort les 22 et 24 août par un sous-officier allemand, d'origine alsacienne, Charles Schladenhanfen, de la Prison de Nantes. Les autres déportés vont être dirigés vers les camps de la mort.

leurs opérations comme bon leur semblait. Si les Américains ignoraient l'existence de ce train, on peut également s'interroger sur le fait que les résistants n'aient rien tenté pour sauver leurs camarades.

Mais le pouvaient-ils seulement ? Depuis le début de l'année, et plus particulièrement à partir du 6 juin, la Résistance a subi une répression féroce.



Wagon conservé au Musée de Langeais. Le dernier convoi de Rennes est appelé également « train de Langeais ».

Ce drame a suscité beaucoup d'émoi et d'incompréhension parmi les patriotes de la région. Soixante cinq ans après les faits, les interrogations sont encore nombreuses. Parmi celles-ci, l'absence d'intervention des Américains ou l'inaction de la Résistance n'étant pas des moindres. En effet, la ligne de chemin de fer qui va de Rennes à Redon a la particularité de serpenter tout au long de la vallée de la Vilaine en empruntant de nombreux ponts. Il était donc possible de bombarder ceux-ci ou de saboter la voie ferrée. Ceci d'autant plus que lors de leur manœuvre de contournement, les Américains descendent jusqu'à Messac et Langon, communes situées sur cette ligne, et qu'ils atteignent le 3 août au soir, à quelques dizaines de kilomètres seulement de Redon ! Un seul Sherman sur le passage à niveau de Messac et le convoi était stoppé net. Le 4 août à l'aube, les blindés remontent vers Rennes alors que le convoi est encore en gare de Redon. Etaient-ils seulement au courant de sa présence ? Rien n'est moins sûr. Contrairement aux Anglais, les Américains ne disposaient pas de réseaux de renseignement en Bretagne et n'accordaient que peu de crédit aux informations transmises par la population ou les résistants. Cette méfiance à l'égard de la Résistance était d'autant plus accentuée qu'ils la soupçonnaient, bien à tort, cette d'être largement infiltrée par les communistes. Aussi menaient-ils

Traqués sans relâche par la SD aidée du Bezen Perrot et de la Milice, de nombreux réseaux ont été décapités ou paralysés, surtout dans cette région de Redon et du maquis de Saint-Marcel tout proche. Un sabotage de la voie n'aurait évidemment pas posé de problème aux hommes de Loulou Pétri, mais depuis le débarquement, les FTPF sont logiquement au nord du département où ils se battent pour empêcher l'envoi de renforts allemands vers le front de Normandie. Il semble également que certains responsables de la Résistance avaient pour priorité d'être à Rennes en ce 4 août pour s'assurer le contrôle de la nouvelle administration.

Alors ignorance ou indifférence des uns ? Impuissance ou d'autres objectifs pour les autres ? Autant de questions qui restent toujours sans réponse. La seule certitude étant que la plupart de ces déportés ne sont jamais revenus.

Je remercie vivement Madame Louis Pétri pour m'avoir donné l'autorisation de consulter les archives de « Loulou » Pétri, alias « Commandant Tanguy ».

Kristian Hamon, qui prétends parfois sans convaincre personne qu'il n'est pas un historien, est un spécialiste de l'histoire de la SGM en Bretagne. Il a, entre autres, publié les ouvrages et articles suivant :

- *Les nationalistes bretons sous l'occupation, Yoran embanner, 2001, (ISBN 2-914855-19-2)*
- *Le Bezen Perrot : 1944, des nationalistes bretons sous l'uniforme allemand, Yoran Embanner, 2004, (ISBN 2-9521446-1-3)*
- *"Agents de l'Abwehr en Bretagne" sur le magazine en ligne Histomag'44, HS Débarquement de Normandie. juin 2009.*

Il nous livre ici quelques nouvelles découvertes, en exclusivité pour Histomag'44.

Daniel Laurent

Ordre de rejoindre les Crab's ou les « 16 - 35 ans »

Par Prosper Vandenbroucke

Le gouvernement belge avait, dès 1937, élaboré une loi constituant une *Réserve de Recrutement* pour l'armée: tous les jeunes Belges devaient figurer dans cette réserve au 1^{er} janvier de l'année au cours de laquelle ils atteindraient l'âge de 17 ans. On espérait ne pas rééditer la désastreuse expérience de 1914-1918 où l'on n'avait pu recruter qu'en nombre réduit: la majeure partie des appelables étaient restés bloqués par la rapidité de l'occupation ennemie et les volontaires avaient dû prendre des risques graves pour franchir la barrière électrifiée, établie par les Allemands à la frontière hollando-belge.

Aussi, un arrêté royal précisera que les recrues potentielles pouvaient, en cas d'invasion du territoire, être convoquées par appel global, via la presse, la radio, les affiches. En mai 1940 se trouveront concernés, outre ceux qui, âgés de 16 ans, allaient avoir 17 ans dans le courant de l'année, tous les hommes de 21 à 35 ans n'ayant pas effectué de service militaire, c'est-à-dire les sursitaires, les dispensés, les exemptés. L'ordre de rejoindre la réserve de recrutement s'étendrait ainsi à environ 300.000 personnes. A l'origine cependant ne devaient être touchés que ceux qui habitaient au-delà de la Meuse et du canal Albert, dans des régions susceptibles d'être submergées rapidement par l'invasion allemande. Deux centres d'accueil et de regroupement étaient prévus, l'un à Binche et l'autre à Eeklo. Mais les événements marchèrent au rythme imprévu que l'on sait et tous les plans d'évacuation furent bouleversés.

Par leurs propres moyens.

Le 10 mai dans la matinée, la Direction du Recrutement diffuse l'appel prévu dans les provinces de Liège, Namur, Luxembourg et Limbourg. Les affiches fatidiques font leur apparition sur les murs des villages luxembourgeois dans la même matinée. Fort émus, les jeunes - ou pas si jeunes - gens sont avertis tantôt par la gendarmerie, tantôt par le garde champêtre, voire tout simplement par un voisin qui a entendu la radio. Ils doivent partir pour Binche ou pour Erquelinnes «selon leurs propres moyens». La préparation à cet exode est nulle et, en 1940, les adolescents qui n'ont jamais quitté leur milieu familial abondent. On devine l'angoisse des parents voyant s'en aller leur progéniture dans de telles conditions. Pourvus de vêtements de rechange, d'un casse-croûte, les uns prennent le train, les autres enfourchent leur vélo ou font du stop.

Dès les premières heures règne la plus invraisemblable des pagailles. Dans bien des cas, dans les villes, les commissaires de police débordés envoient au diable ceux qui les questionnent, donnent des indications fantaisistes ou sommaires ou déconseillent même le départ. Les futurs

réserveistes ne sont pas encore considérés comme des soldats mais comme des civils qui « rejoignent ». Leur transport et leur hébergement relèvent normalement du Ministère de la Santé publique. Celui-ci est incapable d'assurer cette mission, ayant renoncé officiellement depuis plusieurs mois à toute planification de l'évacuation des civils et étant submergé par les milliers de réfugiés provenant des zones de combat. La situation s'aggrave le 13 mai quand les recrues du Brabant se mettent à leur tour en marche. Le ministre Marcel-Henri Jaspas, assiégé par les plaintes et demandes des parents, déclare alors forfait et passe, dans la nuit du 13 au 14 mai, ce cadeau empoisonné à son collègue de la Défense nationale, le général Denis, qui disposerait - en théorie - du personnel d'encadrement nécessaire.

La Défense nationale se rend rapidement compte que, devant la rapidité de l'avance ennemie, il va falloir diriger ce flot humain vers la France ... où n'existe cependant aucune structure d'accueil. On espère y constituer, autour d'un noyau formé par la 7^e D.I étrillée sur le canal Albert, une nouvelle armée belge avec les miliciens et la classe 1940 des C.R.L. (*Centres de Renfort et d'Instruction*) et les mobilisables de la *Réserve de Recrutement*. Les centres d'hébergement improvisés à Ypres, Courtrai-Menin, Poperinge et Roulers se trouvent rapidement débordés. Dans l'impossibilité de trouver un logement - les autorités communales ayant pouvoir de réquisition ont très vite laissé tomber les bras - des milliers de jeunes gens couchent à la belle étoile, ravitaillés par l'intendance de l'armée qui a fini par dénicher à leur intention 150.000 boîtes de sardines.



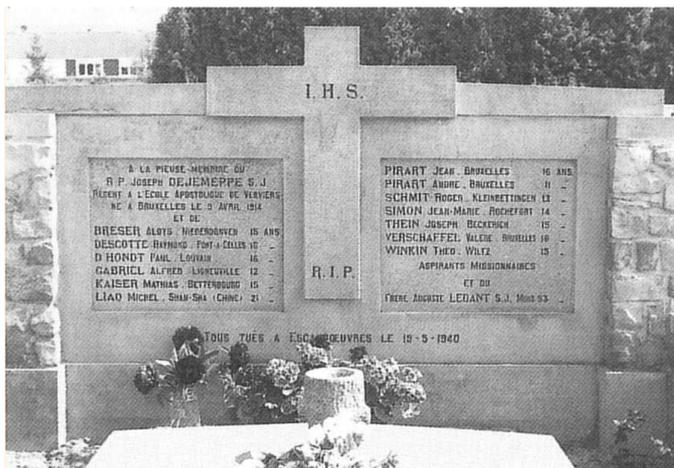
Pour ces jeunes scouts sur la route de l'exode, le barda n'attend pas le nombre des années...

Finalment, la décision de faire passer les appelés outre-quiévrain est prise dans la soirée du 14 mai, mais il faut attendre la journée du lendemain pour assister à un

commencement d'exécution. Mal encadrés par des officiers et sous-officiers de réserve rappelés en catastrophe et qui sont en fait destinés aux troupes de renfort et d'instruction, pourvus d'une couverture et de vivres pour 48 heures, des milliers de garçons s'ébranlent vers le sud en train (souvent dans des wagons de marchandises), à bicyclette ou *pedibus cum jambis*. Une bonne partie du contingent (50.000 ?, 100.000 personnes ?) n'a pas été touchée - ou a ignoré l'ordre de retraite - et a fait demi-tour vers le foyer paternel après quelques jours.

Le gros de la troupe pénètre dans le pays de Voltaire sous les bombardements aériens, après un long arrêt au poste-frontière.

Rouen est désignée comme point de ralliement. Tous n'y parviennent pas. Une bonne partie de ceux rassemblés à Ypres partiront tardivement, le 18 mai, et se retrouveront enfermés dans la « Poche des Flandres ». Deux jours plus tard, le 20, les panzers atteindront Amiens et Abbeville et des dizaines de milliers de membres de la *Réserve de Recrutement* seront bloqués au nord de la Somme. Ils vont tourbillonner dans les combats jusqu'au périmètre de Dunkerque, victimes tour à tour des bombes des *Stukas* ou de l'espionite ambiante. Il y aura des tués à Gravelines, à Abbeville, à Escaudoeuvres.



Les quinze victimes du mitraillage d'Escaudoeuvres reposent depuis mai 1940 dans le cimetière locale. Observez l'âge des victimes !!!

En Belgique même, l'évacuation a provoqué des drames à Quiévrain dans les gares, sur les routes et à Tournai soumise à des bombardements aériens systématiques et où les incohérences capricieuses des autorités françaises renverront jusqu'à quatre fois des groupes d'appelés se présentant à la frontière. Une fois celle-ci passée, il faut suivre les indications contradictoires des gendarmes et éviter par prudence les routes empruntées par les convois militaires, moins par souci d'efficacité et de rapidité que pour éviter les bombardements aériens.

Les plus chanceux réussiront à s'embarquer dans les derniers convois ferroviaires ou à s'intégrer dans les groupes de cyclistes formés autour d'un noyau de routiers, de scouts, d'élèves du même établissement scolaire. L'attitude de la population française, même avant la capitulation belge, n'est pas toujours très amicale. Ignorant les ordres d'évacuation donnés aux « 16-35 » par les autorités belges, elle s'étonne de voir sur les routes de l'exode tant de jeunes gens en âge de porter les armes et les traite de lâches et de fuyards.

La grande pagaille

Entre temps, le gouvernement belge a désigné un alerte sexagénaire, le lieutenant-général Chevalier Carlos de Selliers de Moranville comme responsable de la Réserve de Recrutement.



Magnifique officier de cavalerie, le Lieutenant-Général de Selliers de Moranville sera rapidement dépassé par une mission qui n'a rien de militaire

Depuis le 15 mai, le brave homme, un peu dépassé par les événements, est parti pour Rouen où il s'efforce de réceptionner à la caserne Taillandier ceux qui ont réussi à franchir la Somme. Mais en raison de l'afflux des réfugiés, les autorités françaises lui conseillent plutôt de diriger ses « protégés » vers le Midi, sur le territoire des XV^e, XVI^e et XVII^e Régions Militaires. L'ambassade de Belgique est chargée d'annoncer par radio et via la presse que tous les réservistes doivent à présent gagner Toulouse. Le général de Selliers y parvient le 19 mai et n'a que le temps de préparer des cantonnements sommaires avec le commandant de la place. Les premiers convois le rejoignent 48 heures plus tard, déversant sur les quais une cargaison humaine couverte de poussière, recrue de fatigue, aux vêtements déjà bien fatigués. Les Centres de Recrutement de l'Armée Belge - les fameux C.R.A.B. - peuvent alors se mettre en place en se calquant sur les circonscriptions militaires françaises. A Toulouse, le général-major Demart prend la tête de l'état-major du XVII^e C.R.A.B. Le XVI^e C.R.A.B., établi à Béziers, est placé sous les ordres du colonel comte André de Meeüs, tandis que le colonel baron de Trannoy devient le commandant du XV^e C.R.A.B. de Nîmes.

Tous ces officiers se démènent beaucoup pour organiser au mieux logement et intendance, mais les ressources manquent. Plus d'une fois, le général de Selliers devra recourir à des expédients, mais il commet aussi l'erreur psychologique de s'enfermer dans ses bureaux - il est vrai qu'il est débordé de travail-, si bien qu'à Toulouse, les C.R.A.B. surnomment bientôt leur chef « Mort-en-Ville ». On grogne aussi parce qu'un certain nombre de gradés évacués en France préfèrent attendre dans un exil confortable une hypothétique affectation que s'associer aux efforts de leurs supérieurs. « Toulouse regorge cependant d'officiers belges. Ces messieurs préfèrent se balader en galante compagnie ou sabler le champagne à l'hôtel Capoul ou au café Américain », comme l'écrira Ludo Bastyns dans un pamphlet vengeur: Sous les ordres d'un général fantôme.

Les cadres faisant cruellement défaut, les responsables militaires en sont réduits à accepter les offres de service d'Armand de Ceuninck et de Charley del Marmol, respectivement commissaire général des scouts de Belgique et chef de clan F.S.C. Pour être « toujours prêts », les chefs scouts se révèlent eux aussi en nombre insuffisant et il faudra nommer en hâte des étudiants ou des instituteurs « scouts d'honneur » pour compléter un tant soit peu l'encadrement des moins de vingt ans.

Couchés dans le foin

La masse des jeunes qui sont parvenus à échapper à l'étreinte allemande est considérable: à peu près 100.000 individus. Le 21 mai 1940, Paul-Emile Janson, ministre de la Justice, avait prononcé depuis Le Havre un discours radiodiffusé exaltant cette « armée en formation » qui devait porter à plus d'un million d'hommes les effectifs des forces belges mobilisées.

Le 27 mai, à la veille de la capitulation, le gouvernement avait voulu marquer sa volonté de continuer la lutte en France en faisant diffuser par l'Agence Belga l'ordre aux recrues potentielles de quitter la Belgique.

A la fin du mois de mai, la seule ville de Toulouse abritera 27.000 membres des C.R.A.B. Sans cesse afflueront de nouveaux arrivants qui s'étaient perdus dans la nature et la pagaille de l'exode ou qui avaient adopté un autre moyen de transport que le chemin de fer. C'est le cas de Roland Fronville, 16 ans, parti en bicyclette de Blaregnies dans le Hainaut et qui parcourra 1185 kilomètres avant de parvenir à bon port. Jacques et Maurice Huisman, futurs directeurs de théâtre, ont pour leur part conduit une colonne d'un millier de cyclistes jusqu'au cœur du Gers.

Après un tri sommaire, on a logé tout ce monde, plutôt mal que bien, dans des écoles, des bâtiments publics, au vélodrome ou au Palais des Sports de Toulouse. Puis le reste de la marée s'est progressivement dilué vers des départements peu peuplés. Les 127 cantonnements du Gard (XV° C.R.A.B.) regroupent 41.000 appelés; ceux du Gers, de l'Ariège et de la Haute-Garonne (XVII° C.R.A.B.) 21.500 et le XVI° C.R.A.B. en a installé 20.000 dans, grosso modo, le département de l'Hérault.

Un nombre indéterminé de jeunes gens, peut-être 25.000, ont pu se loger chez l'habitant. Ce sont les plus favorisés par le sort. Assimilés à des réfugiés, contrairement à ceux restés dans les cantonnements et qui sont victimes de leur statut ambigu de civils à moitié ou pas du tout militarisés, ils perçoivent dix francs français d'indemnité journalière et peuvent s'initier à la cuisine méridionale. Considérés souvent

comme des membres de la famille de leurs hôtes, ils trouvent en outre sans difficulté de l'emploi dans les fermes (le sulfatage des vignes manque de bras ...) ou dans des usines.

Leurs camarades établis au petit bonheur dans des camps improvisés n'ont pas cette chance. Ils y connaissent rapidement l'ennui, la promiscuité, le manque d'hygiène, les carences alimentaires, et un village abandonné ou une grange en ruine ne sont pas spécialement des séjours agréables. La situation est particulièrement pénible dans des camps qui avaient servi, un an auparavant, à recueillir les débris de l'armée républicaine espagnole. Reinargues, Marseillan, Le Poujols, Magalas ... autant de sites dont le nom fleure bon le soleil mais qui, à l'usage, se révèlent plus proches du centre de détention pour délinquants légers, voire d'un enclos à bestiaux que d'une joyeuse colonie de vacances.

C'est à Agde que les conditions d'existence sont les plus exécrables: le camp est établi sur un terrain marécageux, non loin du Pic Saint-Loup. Les baraquements, entourés de palissades et doublés de barbelés, hébergent entre 3.500 et 4.000 garçons. Baïonnette au canon, des tirailleurs marocains, puis des soldats de la Légion tchèque sont chargés de leur ôter l'envie de suppléer aux déficiences du ravitaillement en allant chaparder dans les vergers des environs. Plus d'un s'y risquera néanmoins, tant la chère est maigre. Il arrive qu'on ne leur distribue pour quatre jours que 200 kg de riz et 800 kg de pois chiches ... Comble de malchance, le premier chef du camp, le colonel Burck, éprouvera après quelques jours le besoin de se suicider dans un hôtel d'Agde et son remplaçant, dépourvu de sens psychologique, essaie de reprendre en main sa troupe par une discipline rigoureuse, confinant au caporalisme absurde, alors que la situation ne cesse de se dégrader.

L'appel des pioches

Après la capitulation de l'armée belge et surtout le discours incendiaire de Paul Reynaud, les Français crient à la trahison. Les « bons petits Belges » de la veille deviennent pour un temps les « Boches du Nord ». Les Flamands auront évidemment plus de mal que les Wallons à calmer les Toulousains qui les avaient accueillis et il faudra pas mal d'explications, de palabres pour arrondir les angles, désarmer les suspicions des autorités françaises. Le colonel de Meeüs, qui a diffusé une vibrante proclamation de fidélité à Léopold III, se retrouve « coffré », puis consigné dans sa chambre par les pandores de la III° République, qui songent un instant à arrêter tous ses officiers. Après de laborieuses tractations, le général Briquet le remplacera à la tête du XVI° C.R.A.B....

Afin de montrer sa volonté de poursuivre la lutte contre l'ennemi commun, mais aussi parce que le désœuvrement apparent de toute cette jeunesse irritait de plus en plus les populations locales, le général de Selliers avait entrepris dès le 25 mai de lever des Compagnies de Travailleurs. Les benjamins, de 16 à 20 ans, dépourvus de formation particulière, sont invités à se grouper dans des Compagnies de Jeunesse, au sein desquelles ils pourront s'adonner, dans les champs et les forêts, sous la surveillance de moniteurs, à des « travaux sains et légers ». Les sujets âgés de plus de 20 ans formeraient des unités de 250 hommes (dont, en théorie, 5% d'intellectuels et 25% de manœuvres non qualifiés).

Ces véritables Compagnies de Travailleurs devaient, elles, être prioritairement affectées à l'économie de guerre. Or, le 2 juin, tandis que les structures nouvelles des C.R.A.B. commencent à organiser, l'armée française prie instamment

les Belges de lui fournir de la main-d'œuvre, pour la ligne de défense qu'elle essaie désespérément de reconstituer sur la Somme. Le lieutenant-général Wibier s'empresse de mobiliser dix Bataillons de Travailleurs en puisant dans les T.R.I. (Troupes de Renfort et d'Instruction, c'est-à-dire les miliciens de la classe 40 en ébauche de formation militaire) dont il assure, âprement critiqué et discuté par tous, le difficile commandement.

Tandis que, le 4 juin, une dizaine de milliers d'hommes s'apprêtent à rejoindre les plaines du Nord en chemin de fer, les exigences des Français grossissent à la mesure du danger qui les menace: ils exigent à présent 20.000 ouvriers supplémentaires. Malgré les réticences du général Denis, ministre de la Défense nationale, le général Wibier, « féal et enthousiaste collaborateur des Français » selon André L'Hoist, s'empresse de les satisfaire en utilisant les C.R.A.B. des Compagnies de Travailleurs, sur l'illusoire promesse qu'ils opéreront en sécurité, loin du front...

Finalement,, 34 Bataillons de Travailleurs, soit environ 30.800 hommes, mal équipés, à l'armement dérisoire ou inexistant, se mettent en marche du 4 au 6 juin. Leur voyage dura en moyenne deux jours. Leur mission consistait à creuser des tranchées du côté de Vitry-le-François, Senlis, Meaux ou Châlons-sur-Marne. Quand ils descendent des trains, parfois à plusieurs kilomètres de leur point de regroupement, ils tombent en pleine offensive allemande. La Ligne Weygand n'a pas tenu et l'armée française se replie en désordre.

En peu de temps, les C.R.A.B. se retrouvent livrés à eux-mêmes sous les obus, sans ravitaillement, armés de pelles et de pioches ... quand ils ont pu s'en procurer. Il y a des tués et de nombreux blessés, notamment à Evreux et sur les arrières de la Ligne Maginot. Entraînés dans la débandade générale, bataillons et compagnies se disloquent. Quelques centaines de «travailleurs auxiliaires», revêtus de tenues kaki françaises distribuées devant leur misère vestimentaire, sont cueillis par la Wehrmacht et expédiés en Allemagne comme prisonniers de guerre ... Ceux qui jouaient les terrassiers dans la région de Toul sont entraînés jusqu'en Suisse par la débâcle des armées de Lorraine et y seront internés au nom de la neutralité helvétique. Pour 800 d'entre eux, l'aventure ne prendra fin qu'en février 1941 quand l'armée suisse se décidera à les laisser partir comme non belligérants.

L'interminable attente

Quand la France jette l'éponge à son tour, la situation des troupes belges de France et des C.R.A.B. devient chaotique, ambiguë, tour à tour désespérante ou odieuse. Dès le 19 juin, le général Denis a diffusé depuis Frontenac une instruction secrète à tous les responsables militaires: les unités doivent rester organisées et conserver leur armement mais doivent soigneusement éviter « toute action armée, tout combat contre l'envahisseur ». Surtout, « les C.R.A.B. devront être considérés comme des réfugiés civils » ! Autrement dit, après avoir délibérément attiré en France 100.000 jeunes gens, la Défense nationale s'en lave les mains et refile l'ardoise à l'ensemble du gouvernement. Pour celui-ci, les C.R.A.B., s'ajoutant à l'énorme masse des réfugiés - près de deux millions de personnes ! - deviendront un des soucis les plus lancinants.

Après l'armistice français, le gouvernement Pierlot annoncera le 27 juin qu'il considère la lutte comme terminée et sa tâche future sera l'organisation du retour en Belgique des réfugiés et des C.R.A.B. Mais, pour lui-même, c'est le temps de l'errance

et il ne donne guère signe de vie. Les Belges, qui font de plus en plus figure de gêneurs aux yeux des nouvelles autorités vichyssoises, se sentent complètement oubliés. Ils n'aspirent plus qu'à rentrer au pays. Le mois de juillet 1940 se passe dans une morne désespérance. Les cas d'alcoolisme, de maraude, les plaintes des ruraux contre les propensions des jeunes Belges à trusser le cotillon local se multiplient dans les cantonnements ainsi que les « désertions » individuelles ou en groupes.

Du reste, considérés officiellement comme réfugiés civils, les C.R.A.B. ne sont tenus à aucune discipline. Les « désertions » en général tournent court. Beaucoup de candidats au retour sont arrêtés à la ligne de démarcation pour être ramenés entre deux gendarmes français à leur point de départ, d'autres reviennent spontanément.

Le 18 juillet, le ministre de l'Intérieur, Van der Poorten signale « l'évasion » de 2.000 C.R.A.B. partis à l'aventure, vers le nord : la Défense nationale, l'Intérieur et la Croix-Rouge belges établissent près de la ligne de démarcation une série de postes de relais pour leur éviter « les misères qui les attendent ». Dans les cantonnements, avec le temps, les jeunes s'énervent, conspuent les rares gradés qui se risquent encore dans leurs camps, vont manifester sous les fenêtres de ceux qui détiennent encore une parcelle d'autorité ou de responsabilité. Ces émeutes du désespoir et de l'ennui sont apaisées le plus souvent par de bonnes paroles, mais aussi quelques fois en faisant donner la troupe. Les « fortes têtes » seront envoyées en détention dans les sinistres camps de Saint-Cyprien ou du Vernet, sous la surveillance de farouches Sénégalais. Les convois de rapatriement ne seront formés qu'à partir du 30 juillet.

Pour parvenir aux gares, certaines compagnies doivent accomplir des marches de 50 à 60 kilomètres sous une température caniculaire. On devine leur état d'exaspération quand elles traversent des agglomérations ... Le voyage de retour dure de trois à huit jours, dans des wagons à bestiaux ou à marchandises comme à l'aller. Mince consolation, des arriérés de solde leur seront remis au départ. Charley del Marmol, qui a assuré avec ses scouts l'intendance et « l'animation » des cantonnements du Gers, parviendra à donner un 1 billet de 50 francs à chaque rapatrié.

L'ultime train des C.R.A.B. partira de Toulouse le 20 août, mais des éléments isolés figureront encore dans un convoi quittant Nîmes le 7 septembre. Quelques courageux ont préféré revenir en Belgique avec leur vélo, malgré les contrôles et les incertitudes du ravitaillement.

Les « grandes vacances » des C.R.A.B. sont finies. Environ 400 d'entre eux ont laissé leur vie dans l'aventure. L'Œuvre Nationale du Service Social aux Familles de Militaires recensera 499 cas de pré tuberculose et 338 cas de tuberculose parmi eux, dus à leurs mauvaises conditions d'existence. Est-il besoin de rappeler que sur le plan strictement militaire, leur apport a été nul ? Les enfants du 10 mai 40 sont entrés dans le monde des adultes au fil de ces mois terribles. Cette initiation n'a-t-elle pas été trop cher payée?

Sources : Article de Alain Collignon in " Jours de Guerre " n°4 paru aux Editions de Crédit Communal de Belgique 1991.

Crédits photos : Collections : Lauwers et Gabriel et ouvrage de Jean Pierre du Ry " Allons enfants de la Belgique "

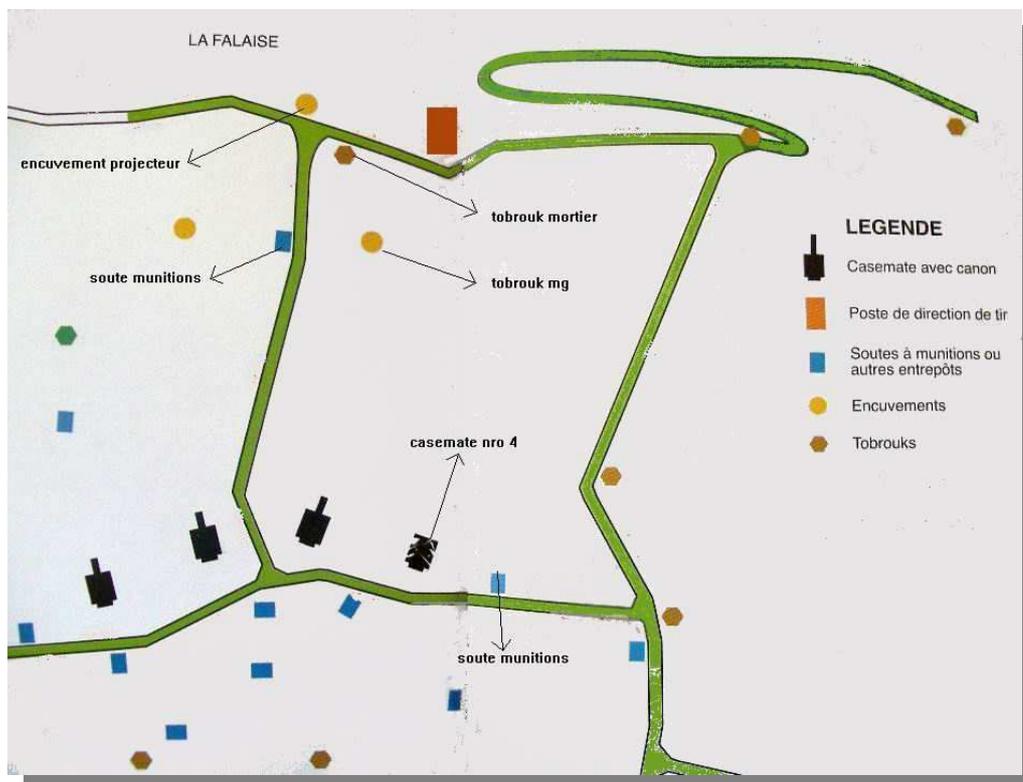
BTP : La batterie de Longues sur Mer (WN48)

Par Jean Cotrez

Les visites présidentielles pour ce 65^{ème} anniversaire du débarquement ayant chamboulé au dernier moment le programme des journées du forum 2009, nous avons immédiatement appliqué le plan B, pour nous retrouver sur le site de la batterie de Longues sur mer. La rubrique BTP vous présente cette batterie qui fut très « active » lors des premières heures du débarquement.

1- Présentation générale

latérale du PDT est nulle. Des lignes téléphoniques enterrées relient le PDT aux 4 casemates, pour transmission des ordres de tir. Le Leitstand est équipé d'un télémètre de 5 mètres. Les canons étant à 350 m derrière le PDT, les données de gisement des cibles étaient corrigées avec un correcteur de parallaxe (Parallax-Rechner) avant d'être transmises aux artilleurs. La batterie est entourée d'un réseau de barbelés et d'un important champ de mines orienté nord/sud sur le flanc droit du Wn ainsi que de 2 autres plus petits au sud et à l'ouest.



Plan général de la batterie

Ces défenses passives et les tobrouks pour mitrailleuses et mortier assurent la défense rapprochée du site.

Particulièrement redoutée des alliés, la batterie, comme beaucoup d'autres, fut allègrement bombardée dans les jours qui précédèrent le jour J. Les 28 mai et le 3 juin, 1500 bombes environ (dont certaines de 2 tonnes) ravagèrent le site, sans causer de dégâts importants.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, une centaine d'appareils de la RAF lâchent 600 tonnes de bombes sans plus de résultat !

Peut-être que le manque de résultat des bombardements est dû à la différence de construction qui existait entre les blockhaus de la Heer et ceux de la Kriegsmarine.

Ci-dessous : vue de l'arrière de la batterie avec au premier plan la casemate 4

La construction de cette batterie de marine (MKB pour Marine-Küsten-Batterie) directement rattachée à l'artillerie côtière de l'armée de terre en tant que 4./HKAA 1260, sort de terre en septembre 1943. 4 casemates type M272 abritent des canons de 152mm (Tbts.K.C/36), issus des torpilleurs allemands, fabriqués par Skoda, d'une portée max de 20 Km, situées sur un plateau à 65 m d'altitude et à 350 d'une falaise abrupte. Chaque canon peut en pratique tirer 6 coups/mn.

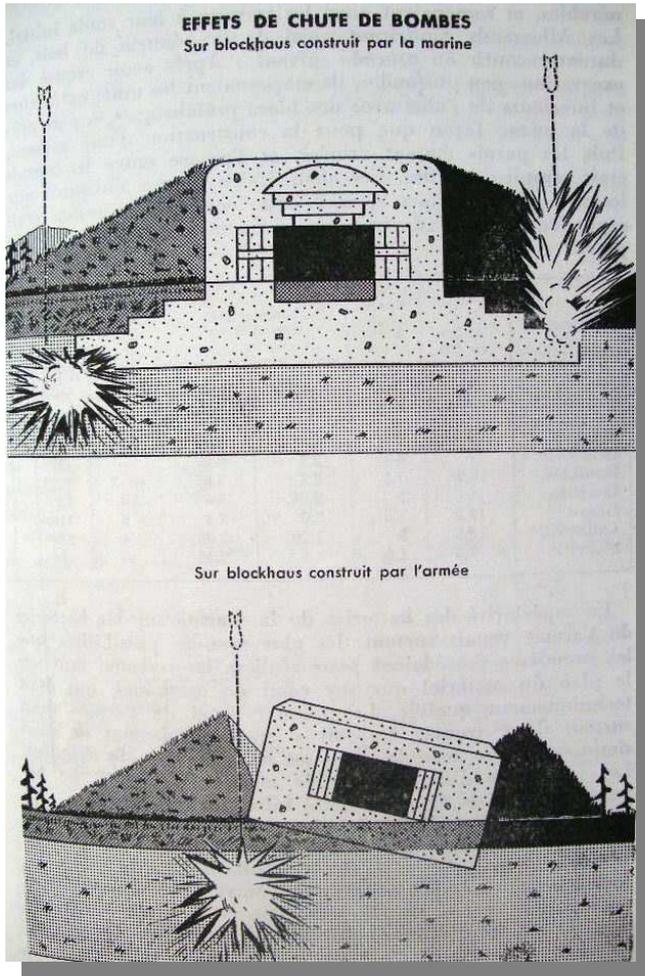
En complément, la batterie est équipée d'une pièce de 12cm (K.370) d'éclairage. Sur cette falaise est implanté le poste de direction de tir (Leitstand) du type M262a. La batterie est à la jonction des zones de débarquement des secteurs anglo-américains. Elle peut donc sévir sur le secteur Omaha et sur le secteur Gold, ce dont elle ne se privera pas, nous le verrons plus loin.

A noter que le 6/6/1944, le poste de direction de tir (PDT) n'est pas utilisable à 100% car le déblaiement de la falaise de chaque côté de ce dernier n'a pas été effectué et la visibilité



Sur le schéma ci-dessous vous notez que le blockhaus de la KM repose sur une collerette en béton qui s'étale sous terre de chaque côté des murs latéraux. Ainsi une bombe tombant à proximité immédiate de l'ouvrage ne provoque pas le basculement du bunker, alors que dans les constructions type Heer, ce risque est beaucoup plus important.

Pendant les bombardements préalables, une bombe d'une tonne explosa à proximité de la casemate 3 de Longues. Le rempart de terre qui épaulait le blockhaus de chaque côté fut certes balayé, mais jouant son rôle « d'amortisseur », ajouté à la présence de la collerette de béton, le bloc ne fut pas endommagé outre mesure. Le plafond céda, mais on s'aperçut plus tard que cet effondrement n'était pas dû à la bombe, mais à la qualité médiocre du béton utilisé (sabotage ?).

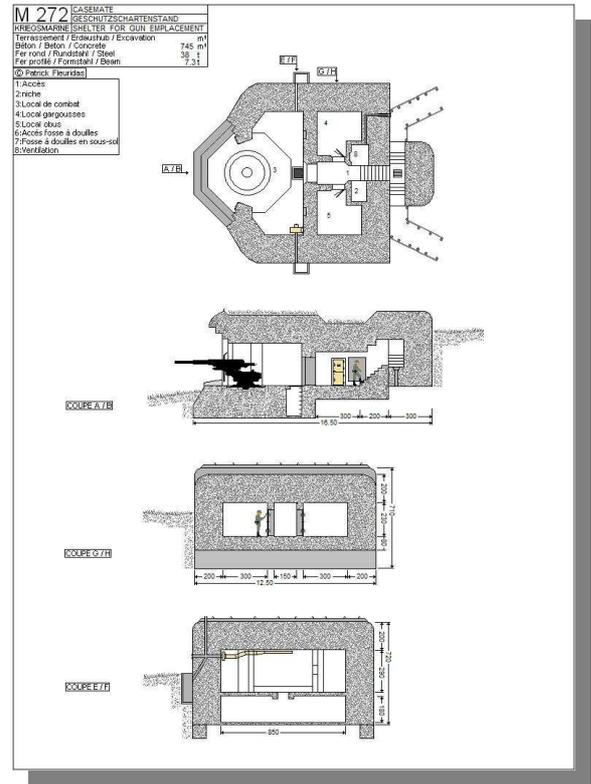


Différence de conception entre blockhaus de la KM et de la Heer

2- Présentation des blockhaus

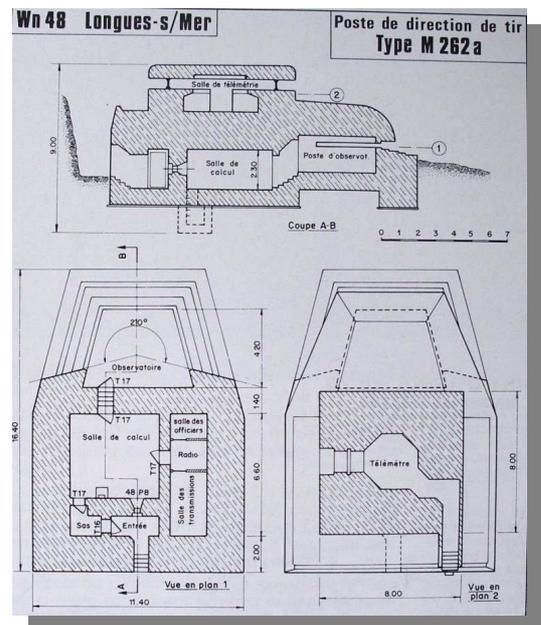
2-1: 4 casemates identiques type **M272**. Construction normalisée type B, signifiant que le toit et les murs extérieurs avaient une épaisseur de 2 mètres. 745 m3 de béton ainsi que 45 tonnes de ferrailage étaient nécessaires à l'édification de ce genre de bunker. Notez le petit carré noir à l'arrière du local de combat, c'était l'accès à la soute à douille d'obus qui s'étalait sous la surface du blockhaus et où étaient balancées les douilles pendant les combats. L'embrasure mesure 3.85 m x 2,50 m et l'angle de tir de la pièce est de 120°. Le bouclier en acier de protection du canon et surtout des artilleurs était de 10 mm. Il avait surtout pour but de protéger des éclats et projections de terre dues aux explosions. Il est évident qu'il

était totalement inefficace en cas de coup direct. Les trous présents sur la carapace extérieure (idem sur le PDT) ne sont pas des traces d'impact. Ces trous étaient remplis de terre et d'herbe ou de fleur, afin de fondre le plus possible le blockhaus dans le paysage environnant et le dissimuler le plus possible à une éventuelle observation venant de la mer. Les épaulements de terre de chaque côté de l'ouvrage remplissaient aussi ce rôle de camouflage. Les trous étaient enfin recouverts de filets pour la dissimulation aux observations aériennes.



Casemate M272

2-2 : Poste de direction de tir (Leitstand) type M262a



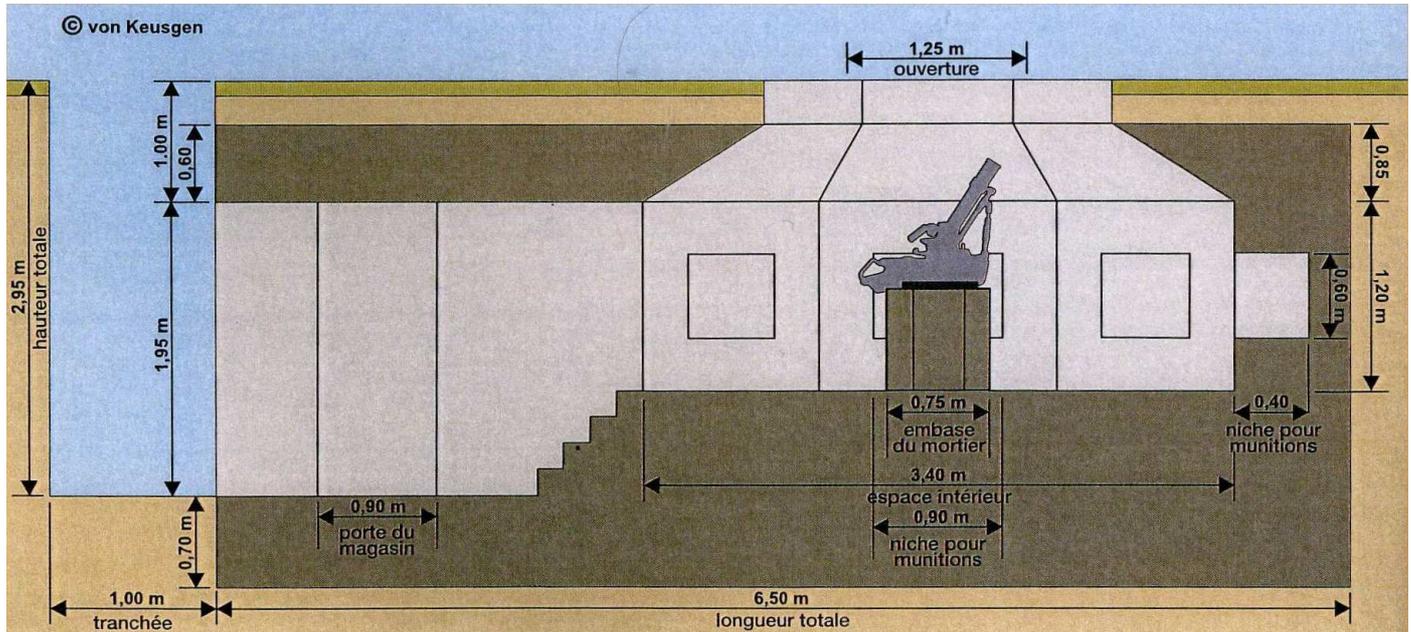
Poste de direction de tir M262a

2-3 : Le WN 48 était aussi équipé de soutes à munitions, situées à proximité immédiate des casemates, ainsi que de 5 tobrouks types Vf58c, d'encuvement pour projecteur à côté du PDT. La défense anti-aérienne était assurée par 3 canons flak 28 de 2 cm.

2-4 : Il semble que les abris pour la troupe, au nombre de 6, ne soient pas de constructions normalisées mais plutôt du type SK.

A 05h37, c'est-à-dire 20 minutes avant le lever du jour, la batterie ouvre le feu (10 obus) sur le destroyer Emmons (secteur Omaha). Simultanément, elle prend à partie le cuirassé Arkansas toujours dans ce secteur d'Omaha, à 17km de distance.

Ci-dessous : Plan pour tobrouk de 5cm Granatwerfer 36 (Mortier de 50mm)



Encuvement pour projecteur

3- Déroulement des combats

Selon les sources (anglaises ou autres), le déroulement des combats diffère quelque peu. Les Anglais attribuent à l'Ajax, grâce à la précision de ses tirs car équipé d'un radar de tir performant, la totalité de la destruction de la batterie. La lecture d'autres ouvrages donne une vision un peu moins manichéenne de l'engagement. Le récit qui suit mélange différents autres afin de tenter de se rapprocher le plus possible de ce qu'ont été les différentes phases du combat.



Tobrouk pour mortier avec ses niches à munitions

Les croiseurs français Georges Leygues et Montcalm arrosent la batterie à coups de 152 mm, imité par l'Arkansas qui riposte avec 20 obus de 305 mm et 11 de 127 mm. Longues cesse le feu à 06h20 et tourne alors ses canons vers Gold où de nouveaux objectifs sont entrés dans son secteur de tir. La première cible est le Bulolo, vaisseau amiral du chef des troupes d'attaque de Gold, ancré à 12 Km de la côte. Le Bulolo est encadré (06h40) et doit s'éloigner pour éviter d'être touché. Le croiseur Ajax entreprend alors le pilonnage de la batterie à 11 Km de distance avec 114 obus de 150. Un fait mouche sur

la casemate no 4, la plus à l'est, en pénétrant l'ouvrage par l'embrasure. Un peu plus tard le canon de la casemate 3 est mis lui aussi hors d'usage. La batterie cesse le feu.

Quand commence le débarquement sur Omaha, elle tire sur la plage de Colleville ainsi que sur Asnelles sur Gold beach. Appelé à la rescousse par l'Ajax, le croiseur Argonaut engage le duel et après avoir expédié à eux deux un total de 180 obus de 152 et 133 mm, la batterie cesse de nouveau le feu. Il est 08h45.

La batterie reprend le tir dans l'après midi. L'Ajax revient à la charge ainsi que les 2 croiseurs français. Vers 17h00 l'Ajax envoie un signal par projecteur aux bateaux français pour leur demander de cesser le feu contre Longues qui lui était réservée. Le Georges Leygues ignore l'injonction et met 2 coups au but avant 19h00. Résultat des bombardements par la flotte alliée :

Casemate 1: intacte

Casemate 2 : très endommagée

Casemate 3 : canon hors de combat

Casemate 4 : détruite

Les canons de la batterie de Longues sur mer auront tiré, ce jour J 115 obus.

4- Epilogue

Le matin du 7 juin, le second bataillon du Devonshire Regiment de la 231^{ème} Brigade de la 50^{ème} Nothumbrian Division, débarqué la veille sur Gold beach approche de la batterie par l'est. Le reste de la garnison, soit 120 hommes sur 184, se rend sans combattre. L'effet psychique des bombardements avait fait son œuvre et le moral n'y était plus.

Ensuite le génie prend possession des lieux et installe un « airfield », le B11, qui sera opérationnel du 21 juin au 4 septembre. Cet aérodrome de campagne possède une piste de 1200 m de long recouverte d'un treillis métallique. Pierre Clostermann se posera sur ce terrain avec son squadron 602. (Le grand cirque - éditions Flammarion page 135 et suivantes).

Afin d'assurer la protection anti-aérienne du site, les alliés installent une pièce de DCA (Bofors) sur le toit de la casemate 4 (près du parking voiture) et stockent des munitions à l'intérieur de l'ouvrage. La destruction du canon et du blockhaus serait due à l'explosion accidentelle de ces munitions et non à un coup au but de la flotte.



Stèle en souvenir de l'airfield B11

Sources :

Patrick Fleuridas (plans)

« La batterie de Longues sur mer » Rémy Desquesnes – OREP éditions

« Atlantikwall » Alain Chazette – éditions Heimdal

« Alerte sur le mur de l'Atlantique » Bertil Stjernfelt – Presses de la cité

Photos : Collection auteur



AAR de la 326th Airborne Medical Company

Par Willis Mc Kee ; Traduction de Frédéric Dumons

Avant de laisser la parole au Capitaine Willis Mc Kee, voici un rapide historique de la 326th Medical Company.

La 326th Medical Company a été initialement constituée le 23 Juillet 1918 en tant que 326th Sanitary Train, élément de la 101st division. Elle a été démobilisée le 11 Décembre 1918, puis reconstituée à Milwaukee (Wisconsin) le 24 Juin 1921 comme 326th Medical Regiment, de nouveau au sein de la 101st Division, mais affecté à la réserve.

Le 30 juin 1942, le regiment fût désigné 326th Medical Battalion, 101st Division. Le 15 août 1942, le bataillon a été retiré de la réserve et rattaché à l'armée des Etats-Unis, profitant d'une réorganisation et d'une nouvelle appellation en tant que 326th Airborne Medical Company. L'unité a été activée au Camp Claiborne (Louisiane) comme l'élément de la nouvellement réorganisée 101st Airborne Division, et déployée avec la division en 1943, en préparation pour l'invasion³¹ de l'Europe en 1944.

La 326th Airborne Medical Company fut l'unité médicale qui appuya la 101st Airborne Division pendant ses opérations au cours la Deuxième Guerre mondiale. Tout comme la taille et la structure de la division aéroportée évoluait pendant la guerre, la compagnie médicale aéroportée évolua d'une force de 20 officiers et 195 militaires du rang en septembre 1942 à 27 officiers et 273 militaires du rang en décembre 1944.



Sous les ordres du Major Albert J. Crandall, (**ci-contre**) la compagnie était structurée par un QG de compagnie, plusieurs sections de service et trois pelotons qui ont effectué les mêmes fonctions que les compagnies de rassemblement et d'évacuation des blessés que dans le bataillon médical d'une division d'infanterie.

Chaque peloton avait des porteurs de brancards, une ambulance et groupes de soins. Pendant les opérations chaque peloton appuyait un régiment de parachutistes ou d'infanterie portée par planeur, de la division.

On retrouvera la 326th MC en dehors du 6 juin 1944, lorsque la division fût transportée à la hâte vers Bastogne (Belgique), le 18 décembre 1944, pour aider à stopper l'offensive allemande des Ardennes. La 326th MC fournit alors un appui médical au cours de la magnifique défense de Bastogne par la division contre quatre divisions allemandes et des éléments de trois autres. Le 20 décembre, l'hôpital de campagne de la compagnie fut capturé par une avancée allemande. Equipe médicale et blessés furent emmenés en captivité.

Après cela, la 326th MC soutint la division pendant le reste du conflit en Europe, jusqu'à ce qu'elle soit désactivée le 30 novembre 1945 à Auxerre (France).

³¹ Nous dirions plus facilement « libération de l'Europe » mais nous avons décidé de garder la terminologie américaine.

AAR³² DU CAPITAINE WILLIS P. MCKEE, MEDICAL CORPS 326th AIRBORNE MEDICAL COMPANY 101st AIRBORNE DIVISION.

Nous avons été autorisés à qualifier un peloton en compagnie médicale par division. Il s'agissait de 50 militaires du rang et 6 officiers autorisés à se qualifier comme parachutistes. Ce qui ne veut pas dire qu'ils devaient tous être employés ainsi. Dans des plans soumis au chef d'état-major, pour l'emploi de ces parachutistes, 15 militaires du rang et un officier furent appelés à sauter avec chaque régiment, avec 85 conteneurs pleins d'équipement médical, chacun contenant tout le nécessaire pour appréhender la chirurgie commune.

Pendant les premiers mois nous avons essayé pratiquement tout qu'il y avait dans notre T/E³³ : des ampoules, du plasma, etc. Nous avons porté tous les pansements et bandages avant que nous ne les mettions dans des sacs en toile dans lesquels tout a été emballé et enveloppé dans la toile cirée au cas où ils tomberaient à l'eau. Ces sacs contenaient également deux réchauds Coleman et des instruments de stérilisation. Le plan était à l'origine de faire sauter tous nos hommes d'un même avion. Juste avant que nous partions, un bataillon reçut une mission séparée et a donc envoyé à 5 militaires du rang et un officier avec le 2^{ème} bataillon et 10 hommes et 1 officier avec le reste du régiment.



Parachutistes de la 101^e Airborne en Angleterre pendant les préparatifs du débarquement. On notera parmi eux la présence de deux infirmiers (Archives Nationales USA).

Mon expérience personnelle fut que l'Air Corps m'a « droppé » à l'endroit prévu. Je tombais 20 mètres de mon aire de rassemblement à 01h14 du matin près de Hiesville. J'avais 10 hommes avec moi et 5 sacs d'équipements. À 5 heures du matin tous nos hommes s'étaient rassemblés avec leur équipement et avaient déjà rassemblés 15 à 20 pertes. Aucun de nos 45 militaires ne fut une perte du fait du saut. Au lever

³² After Action Report

³³ Traduire par « Table des Equipements (ou dotations) », le terme exact étant T/O&E (Table of Organization and Equipment)

du jour nous nous sommes déplacés de 300 mètres vers une petite ferme française que nous investîmes.

Nous étions équipés pour vraiment faire beaucoup plus que nous en avons eu l'occasion. Nous avons fait beaucoup de débridements³⁴ et avons utilisé une bonne quantité de plâtre. Nous avons seulement donné du Pentothal à deux patients du Pentothal³⁵ car j'étais le seul docteur présent et que les soldats n'étaient pas suffisamment qualifiés pour le faire. Nous sommes restés à la ferme jusqu'à l'après-midi de J+1 quand nous avons rejoint le reste de notre compagnie qui était arrivée par planeur et par mer. La plupart avaient débarqués. Les personnels débarqués s'étaient déjà rassemblés vers 23h00 heures, mais des véhicules et l'équipement ne les suivirent qu'à 09h00 le matin de J+1.

Cependant, la majorité est arrivée par planeur et faisait de la chirurgie lourde dès 10h00 sur le matin de Jour J. Donc si notre compagnie médicale aéroportée avait débarquée, elle n'aurait pas été opérationnelle avant l'après-midi de J+1. On nous a tiré dessus lors de notre descente et il y eut ensuite des tirs d'armes légères. Certains des prisonniers allemands ont demandé, quand ils nous furent emmenés, pourquoi nous étions 24 heures en retard. Cependant ils n'étaient pas sûrs de l'endroit exact où nous allions sauter.

De notre expérience nous estimons qu'il est prouvé de manière certaine qu'une compagnie médicale aéroportée est tout à fait une bonne chose. Les pertes humaines du fait de crashes étant étonnamment basses statistiquement parlant, ce qui est étonnant en regard du terrain défavorable. Les hommes et équipements de quatre planeurs supplémentaires nous ayant rejoints à 9 heures la nuit du jour J. Nous fûmes moins chanceux avec ceux des premiers atterrissages du matin, ces derniers ayant atterri sur un groupe d'environ 250 allemands, nombre d'entre nos personnels ayant été tués ou capturés. C'était la mission de notre régiment de dégager le secteur entre Hiesville et la mer.

La plupart des soldats qui ont sautés avec nous étaient des volontaires de notre propre compagnie médicale et étaient avec nous depuis quelque temps. Mais nous avons accepté des volontaires d'autres compagnies, et nous dûmes prendre beaucoup de brancardiers et des conducteurs pour atteindre notre quota. Ce fut un problème de former techniquement ces hommes quand tout ce qu'ils avaient appris était les gestes de premiers secours et le brancardage.

Le premier problème fut de collecter l'équipement et de rassembler les hommes ; ce qui, dans l'obscurité, nous pris environ 3 heures. Avec les soins des pertes dues au saut. Les compagnies médicales pouvant s'occuper de leurs propres pertes. J'avais 41 pertes. Il reste toujours le temps de s'occuper du problème du transport. Le premier transport que nous eûmes était une charrette à mule surmontée d'un drapeau. Vers 4 heures de l'après-midi, jour-J, une batterie d'artillerie nous rejoint et me laissa l'usage d'une de leurs

jeeps. Nous avons évacué des pertes via le centre d'évacuation³⁶ de la 4ème Division d'Infanterie.

Les pertes que nous eûmes à traiter étaient surtout des fractures, des entorses et des blessures dues aux planeurs de la 82ème division. Nous n'étions pas prêts à faire de la chirurgie lourde à cause du manque d'assistants. Nous avons de grandes quantités de débridements et avons plâtré des fractures. Nous avons 5 paquets d'équipement disponibles. Un était entièrement orthopédique avec plâtre et attelles; un entièrement plein de plasma; deux étaient des unités de traitement général contenant de la novocaïne, des bandages stériles, des pansements de tous les types; et un d'instruments. En outre, chaque homme a porté un jeu d'environ 12 instruments.

Nous rejoignîmes notre compagnie l'après-midi de J+1 (Château de Colombière à Hiesville). Notre installation ne fût pas attaquée du tout durant cette journée. Dans nos quartiers français il nous fût alloué beaucoup de pièces, il y avait l'eau courante. La mission de mon régiment était de sécuriser la chaussée venant de la plage et de s'emparer de la ville de Ste Marie du Mont. Voilà toute l'histoire de mes 10 hommes et moi.



Château de la Colombière à Hiesville. Cette phot est postérieure au bombardement du 9 juin qui endommagea fortement le château (Coll. Privée).

Les autres docteurs qui ont sauté avec leurs régiments et leur groupe d'hommes ne furent pas si chanceux en ce qu'ils furent largués ailleurs que ce qui était prévu. Ils durent joindre les équipes sanitaires d'autres régiments.

Les cinq hommes qui avaient été précédemment détachés de ma compagnie ont achevé leur mission, en ayant traité les blessés, et sont rentrés immédiatement reprendre leur travail au sein de la compagnie. Trois des hommes ont atterri aux côtés de l'aumônier régimentaire, ils ont établi une infirmerie

³⁴ Littéralement : section des brides d'un organe. Un débridement est la section et/ ou le déplacement de tissus morts, endommagés ou infectés pour améliorer le potentiel guérissant des tissus sains restants.

³⁵ Le Pentothal™ est en fait le nom commercial (Licence Abbott) du Thiopental sodique. Ce dernier est un barbiturique déprimant le système nerveux central (mise en veille du cerveau), entraînant une hypotonie musculaire (ralentissement des mouvements) et provoquant une dépression respiratoire (ralentissement des mouvements respiratoires).

³⁶ La Clearing Station, ou centre d'évacuation, est un centre médical de campagne où les maladies et les blessés sont rassemblés après passage dans un centre de rassemblement (Collecting Station). Il y est donné des soins aux blessés, ils y sont classés puis envoyés vers l'arrière pour des soins supplémentaires (Hospital station). La clearing Station est le dernier élément médical d'une division, et, est responsable des services médicaux du 2° échelon.

dans une ferme où ils ont traité de 50 à 60 blessés. Ils sont cependant tombés à court de rations, donc un des hommes a tué une vache afin qu'ils puissent avoir un steak et du potage pour le dîner. Ceux des trois hommes qui ont établis l'infirmerie avec l'aumônier, ont vu des allemands passer par leur poste. Mais ces derniers ne les ont pas fait prisonniers. C'est spécifiquement le cas qui illustre qu'ils ont vraiment fait un travail valable.

Neuf de nos hommes et un médecin étaient portés disparus, il semble qu'ils ont été largués loin de leur objectif. Tout le reste des hommes était en bonne santé et a rejoint sa compagnie dans les trois premiers jours. D'autres groupes n'étaient pas capables de se rassembler et de constituer un groupe, car ils n'ont pas récupéré les sacs de largage de leur équipement. Cependant chaque infirmier portait sur lui environ 15 Kg d'équipement médical, cet équipement était fait pour le traitement de secours d'urgence du blessé. De plus chaque parachutiste, même les troupes combattantes, portait un kit de premier secours. Ils ont utilisé ces kits, mais la plupart du travail a été fait par les infirmiers et non par les blessés eux-mêmes. Il s'agissait pour la plupart de blessures modérées dues à la DCA (ack-ack fire ³⁷).

Le château à Hiesville a été transformé en centre de secours le Jour-J à 10 heures, il est resté ainsi jusqu'à J+3 puis le château été bombardé la nuit suivante. Cela a causé la perte d'environ 30 % de notre équipement. Onze victimes ont été tuées sur le coup ou presque, et il y eut environ 15 blessés.



Ce centre de secours n'est pas de la 101^e mais de la 82^e, cependant il donne une bonne idée de ce que devait être celui de la 326th MC (P013274 ; Conseil Régional de Basse-Normandie / National Archives USA)

La mission du 2^e Régiment, soit le 501^e Bat plus un autre bataillon de mon régiment, était de sécuriser les ponts menant à Carentan, et, le 502^e Bat du 3^e Régiment avait la mission de sécuriser deux autres chaussées. Deux des ponts étaient assignés au régiment auquel j'étais rattaché. Toutes nos missions furent accomplies avec succès. La 82^e a atterri à Ste Mère Eglise. J'ai parlé à l'officier commandant et plusieurs d'entre nous ont visité leurs installations. Tout était arrivé par planeur.

³⁷ L'appellation de la DCA en américain. C'est un dérivé argotique et phonétique, en usage lors de la 1^{re} GM, pour désigner l'AA (Anti Aircraft)

En tout premier lieu cela a été un combat d'obtenir une équipe chirurgicale aéroportée, ceci du au fait que notre commandant et que les chirurgiens de la division n'avaient certainement pas l'esprit para, ils ont estimé qu'ils devaient emmener la compagnie médicale par voie maritime. Il ne fait aucun doute dans mon esprit, et cela a été prouvé par les équipes des planeurs qui sont arrivés à 4 heures la Jour-J, que tous les hommes devraient arriver par avion.

Egalement, je suis impressionné par la section parachutiste de la compagnie médicale aéroportée. Il est plus sûr de sauter que d'arriver en planeur. Les premières 46-48 heures sont les plus importantes pour une compagnie médicale car les unités venant de la plage suivent. Le premier planeur a commencé à entrer en action de traitement au moins 36 heures plus tôt que si l'ensemble de la compagnie était venue par voie maritime. C'est un bon facteur pour le moral des troupes parce que les blessés demandent immédiatement les médecins. Ils ont vite su qu'il y avait un hôpital dans lequel on pouvait faire face à tout.

Un autre avantage des équipes médicales aéroportées est qu'elles peuvent transporter beaucoup plus de matériel que par planeur et, à l'exception de mon groupe, les autres n'ont pas pu récupérer leurs équipements qui avaient été largués. Je crois vraiment que si nous larguons une section aéroportée, elle doit être larguée avec l'état-major de la Division plutôt que de la morceler entre les régiments, car ainsi nous devrions avoir suffisamment de personnel pour commencer l'exploitation du 2^e échelon de soins médicaux.

J'ai été en contact avec le chirurgien de notre division qui est resté avec notre compagnie tout au long de l'opération. Il est arrivé par mer, le Jour-J à 11 heures. Nous avions environ 351 hommes qui étaient avec nous depuis l'activation de l'unité le 15 août 1942, depuis qu'ils étaient intégrés à des groupes médicaux. La plupart d'entre eux étaient des hommes plus âgés (environ 32, 33, ou 34) et moins physiquement qualifiés que des parachutistes. Cela comptait dans le décompte du manque de personnel qui pourrait être utilisé pour sauter. Nous n'étions que du « contenu de planeur » jusqu'en novembre dernier quand nous avons qualifié une section parachutiste. Il n'y avait pas de limitations d'âge ou physiques pour les troupes transportées par planeur. Seuls 8 à 10 hommes avaient quelque degré de formation technique sur 45. Un homme qui était un technicien médical avait effectivement été qualifié. Ils avaient eu plus que de la formation de base parce qu'ils avaient été formés dès que nous sûmes que nous allions sauter en parachute.

Parlons des tâches des 10 hommes avec qui j'ai sauté ; Nous nous sommes répartis en équipes de deux faisant fonction de brancardiers, mais il était impossible de fonctionner comme cela en raison de la nature du terrain, ainsi 6 ou 7 hommes furent brancardiers et deux furent en salle d'opération. Un était agent de liaison et a agi ainsi avec les états-majors, régimentaire et divisionnaire, qui étaient à environ un kilomètre. Initialement nous étions prévu sur une base de 15 hommes mais qui est tombée à 10, comme décrit précédemment, lorsque 5 de mes hommes ont été envoyés vers Carentan. Trois d'entre eux se sont joints à l'aumônier, comme nous l'avons également mentionné précédemment, et ont traité 50 à 60 victimes, ils ont principalement nettoyé les plaies, posés les pansements stériles, et, donné du plasma et de la morphine en cas de besoin. Chaque homme ayant sauté avec deux unités de plasma sur lui.



Contenu de l'unique « pouch » d'infirmier aéroporté (Pour plus de détail, veuillez vous rapporter à la rubrique entretenue par « Medic44 » dans le forum 39-45.org)

Les soldats transportaient dans leurs équipements, entre autres choses: deux unités de plasma mis sur leur jambe droite dans un sac de toile ; kit modifié de la marine; sets de débridements ; deux pansements hémostatiques stériles ; tensiomètre ; paire de ciseaux ; des scalpels (chaque kit contient deux ou trois) ; environ 100 pansements de 4x4 pouces (10x10 cm) ; un flacon d'alcool, 20 ampoules de morphine, quatre attelles à fil ; anatoxine tétanique ; ballon de 30cc ; bouteille de Novatox (type de Novocaïne de fabrication britannique), « anti-toxinique » pour gangrène gazeuse ; aspirines ; sodium amyta³⁸ ; conteneur rempli de gaze vaselinée stérile. Ce ne sont là que quelques-uns des articles transportés dans leurs équipements.

J'ai sauté avec 90 kg d'équipement sur moi, mais je n'ai pas utilisé tout cela en raison du fait que nous avons récupéré nos sacs de saut que nous avons commencé à utiliser presque immédiatement. Si j'avais été isolé de mon groupe et n'avait pas récupéré de mon sac de saut, alors je suis certain que j'aurais trouvé une utilisation à tout ce que j'avais. Mon sac de saut contient tout ce que contient celui des hommes, avec quelques instruments supplémentaires. En outre, j'ai des dossiers, carnets d'urgence médicale, savons, etc... Sauf pour un paquet d'instruments stériles, tous les instruments de chirurgie étaient dans le sac largué de l'avion.

A J+1 chacun d'entre nous était déjà en activité et nous avons opéré sur quatre tables d'opération, en continu, dans le château jusqu'à la nuit lors de laquelle nous avons été bombardés.

J'ai affecté un homme et quatre brancardiers avec l'équipe « brancards » constituée de 15 hommes. Un autre homme était responsable de la section de soins. La section de soins a été répartie en deux hommes comme assistants orthopédiques

³⁸ Le Sodium amyta est le nom commercial, de la marque Lilly, de l'Amobarbital (ou amylobarbitone). C'est un dérivé de barbiturique qui a des propriétés sédatives, hypnotiques et analgésiques. Le sodium amobarbital a la réputation d'avoir les effets d'un sérum de vérité, combiné avec du café c'est une excellent combattant de la somnolence. Pendant la bataille des Ardennes, l'US Army en aurait fait usage pour renvoyer sur la ligne de front les soldats en état de choc.

(et ces deux en connaissaient un rayon concernant le plâtre) puis deux comme assistants chirurgicaux, un comme anesthésiste et l'autre chargé de la stérilisation (dont la fonction était de garder toujours disponibles les instruments stérilisés auprès de la salle d'opération), enfin deux hommes en tant que surveillants de la salle des malades pour prendre soin des victimes.

Francis L. Sampson



Francis Sampson est un prêtre catholique faisant fonction d'aumônier de la 101e Airborne Division, et rattaché à la 326th Medical Company. Le "père Sam" est parachuté en Normandie avec les troupes le 6 Juin 1944.

Ceux qui ont vu le film de Steven Spielberg « Il faut sauver le soldat Ryan » apprendront que c'est à Francis Sampson qu'est confiée la tâche de trouver un parachutiste nommé Fritz Niland. L'armée ayant voulu l'écarter de la zone des combats parce que ses trois frères avaient été tués dans la même semaine, deux d'entre eux l'étant en Normandie. Leur mère avait reçu les trois télégrammes le jour même. Sampson a réussi à retrouver Niland et l'a escorté jusqu'à Utah Beach, où il a été évacué.

Plus tard, Sampson sera capturé durant la bataille des Ardennes et servira d'aumônier dans un camp de prisonniers de guerre. Il continuera sa carrière dans l'armée et sera confirmé comme chef des aumôniers de l'US Army en 1967.

Notre ferme française était typique de cette partie du pays, construite en forme de U avec écuries, garage, etc, en connexion avec la partie d'habitation. Nous avons dit à la famille³⁹ que nous étions en train de monter un hôpital et ils ont tout sorti, pour nous laisser la place, à l'exception de leur chambre à coucher et une salle de séjour. Ils nous ont pris comme une fatalité mais ils ne semblaient pas particulièrement heureux. Nous avons mis en place la salle d'opération dans la laiterie où il y avait un sol en béton, des fenêtres qui pourraient facilement être obscurcies et une pompe avec de l'eau de source. Nous avons mis un brancard de deux caisses et l'avons utilisé comme table d'opération, nous avons mis en place des stérilisateurs et disposés autour les médicaments sur des étagères. Nous y avons placé un sac de saut contenant quatre brancards. Nous n'avons opéré les blessés dans la laiterie. Nous avons utilisé la salle de séjour comme

³⁹ La famille Cotelle

infirmerie où les blessés furent posés sur le plancher préalablement couvert par les parachutes recueillis par deux de nos hommes. Ils étaient chauds et excellentes pour cet usage. Nous avons utilisé une autre pièce dans le bâtiment qui était à l'origine la pièce de fabrication du cidre. Deux autres pièces ont été aussi utilisées, elles avaient servies d'écuries à un moment donné, mais pas récemment. Elles avaient des sols en brique.

Vers vingt heures le Jour-J, la jeep j'avais obtenu, de la compagnie d'artillerie, a été utilisée pour évacuer les blessés. A 4 heures, le lendemain matin, nous avons traité l'ensemble de nos victimes et nous étions dans l'attente de transports pour rejoindre notre compagnie. Nous n'avons pas réintégré notre compagnie, bien que la Division ait commencée à atterrir dans le coin et qu'il y avait beaucoup de blessés là-bas.

Les victimes de planeurs ont été bien plus graves que notre premier lot, qui n'avait consisté principalement qu'en fractures aux chevilles et qu'en peu de blessures par balles des extrémités. Les blessures de planeurs étaient pour la plupart des fractures du crâne, de graves fractures des jambes et des bras, et des commotions. Un homme est mort quand il est arrivé, il avait été ramassé environ 30 minutes après qu'il ait eu une mauvaise fracture ouverte de la jambe, il s'était vidé de son sang. Il était pilote de planeur. Un autre pilote de planeur a été évacué vers notre compagnie, il est mort le jour suivant. Il avait une fracture du crâne.

La nature générale des blessures, au début du Jour-J, l'était par armes à feu légères, plus tard ce fut un 50/50 entre blessures par shrapnells et par balles. Nous n'avions pas de pénicilline dans nos kits, mais nous l'aurions utilisé à de nombreuses reprises. Elle n'avait pas été autorisée pour notre unité. On en trouvait un peu à la compagnie, cependant, où elle était appliquée localement et mélangée avec des sulfamides en poudre.

Les Français restaient à l'écart et nous ont laissés seuls.

Nous avons réalisé qu'il y avait l'utilité pour une compagnie médicale aéroportée lors des premières heures de l'assaut.

Nous avons été très chanceux de constituer l'équipe de chirurgie que nous avons faite. Tous étaient volontaires et ont eu le choix entre la 82ème ou 101ème et ils ont choisi cette dernière. Nous avons eu quatre hommes qui avaient sans nul doute l'esprit para, et étaient venus avec l'idée d'être qualifiés parachutistes. Ils n'ont pas été autorisés à aller à l'école de saut de sorte qu'ils utilisèrent le planeur.

Source: National Archives and Records Administration, College Park, MD ; Record Group 112, Entry 1015, ETOUSA Records, Box 5: 326th Airborne Medical Company, [101st Airborne Division], Report of Captain McKee

Ci-dessous : Le 14 juin 1944, des Jeeps roulent rue Holgate vers le carrefour avec la RN 13 en passant devant la devanture fermée des Magasins Réunis & Nouvelles Galeries à Carentan. La jeep en arrière plan tracte une pièce d'artillerie légère (57mm AT Gun, M1 (uniquement présent dans les Glider Inf. Regt, donc on peut supposer que la jeep et l'équipage sont du 327th GIR). La seconde Jeep transporte des Medics de la 101st US Airborne 326th Airborne Medical Co. Les paras sur le trottoir à gauche devant La Poste appartiennent au 2/327th GIR. (Photo : Conseil Régional de Basse-Normandie / National Archives USA ; [Commentaire emprunté à flickr.com espace Normandie](#))



Devoir de Mémoire

Par Didier Quet

Au cours de la Seconde Guerre Mondiale, alors qu'en zone occupée, au nord de la Loire, les combats s'intensifiaient, sous le joug des forces néo-nazies, afin de leur assurer un avenir, en les protégeant de l'atrocité de cette guerre absurde et barbare, beaucoup d'enfants, originaires de régions françaises occupées, étaient élevés, nourris, dorlotés, protégés, le temps de la guerre, par des familles françaises, aux valeurs familiales et de soutien, envers plus en danger que soi, fortement ancrées, en zone dite libre, au sud de la Loire (le temps qu'elle soit libre).

En cette période, où à l'instar de manifestations sportives, des communautarismes à caractère locaux se font jour, et où la génération ayant connu cette période douloureuse de notre Histoire commune se réduit, je souhaite créer une association qui s'intitulerait "Nord-Sud", regroupant les enfants et petits-enfants (et au-delà) des familles et des enfants (devenus adultes), ayant sauvé des jeunes, ou été mis à l'abri de l'enfer de la guerre, grâce à la bienveillance et au bon esprit tourné vers autrui des premiers.

Ci-dessous : Monument aux morts de Saint-Daunès (46)

Ceci aurait pour but de recréer un sentiment d'unité, entre régions du Nord et du Sud de la France, afin de perpétuer un devoir de mémoire, et afin que ces absurdités et barbaries, sans nom, ne se reproduisent plus jamais, dans nos Etats occidentaux, comme ailleurs, dans le monde (et de célébrer le courage et le devoir accompli de nos aïeux), en sensibilisant notamment les élèves, collégiens et lycéens de France, en tissant des partenariats, avec les proviseurs, les directeurs d'établissements scolaires, les professeurs d'Histoire et les musées départementaux de la Résistance.

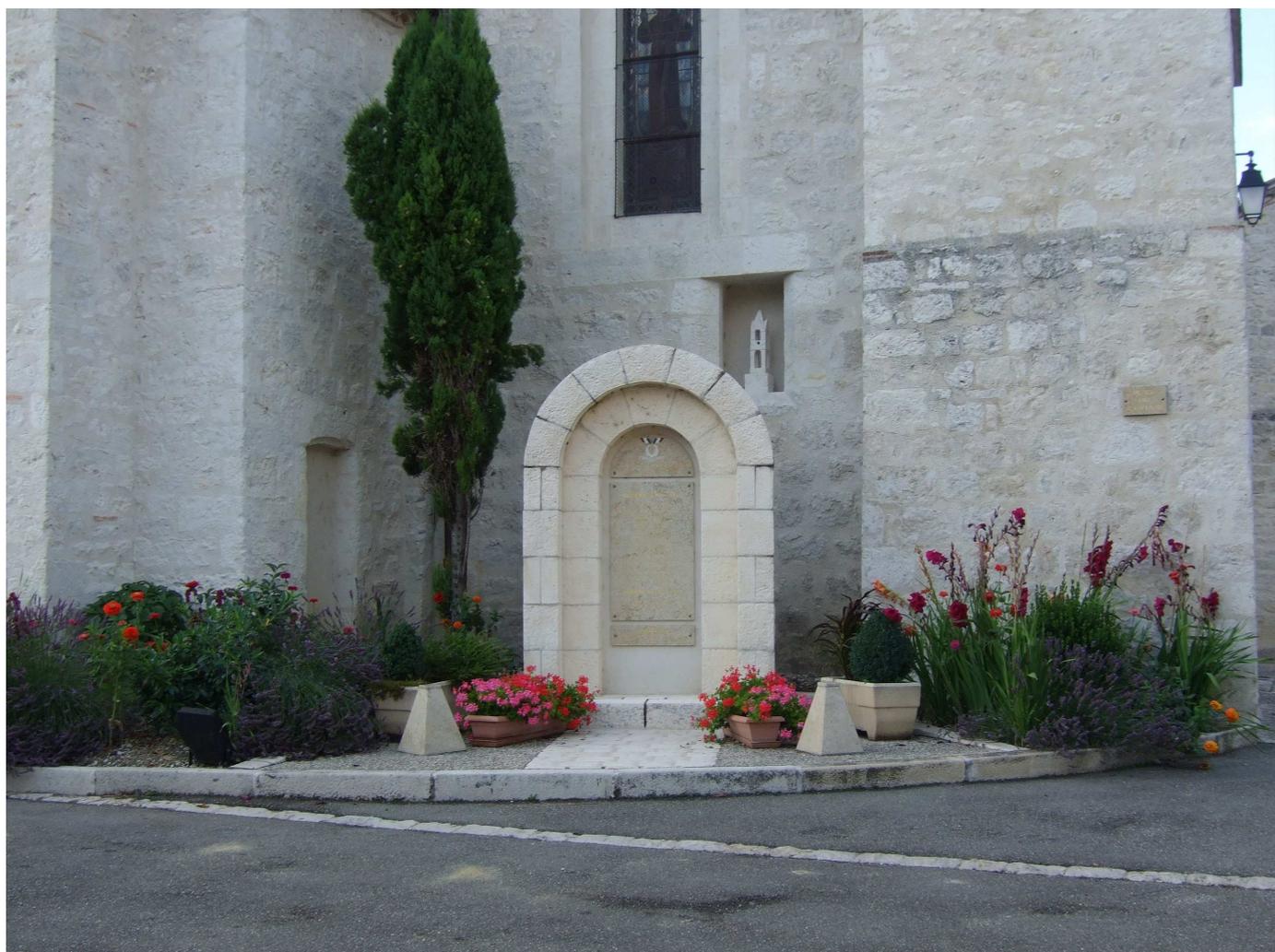
Si vous souhaitez adhérer, à cette démarche, qui visera à expliquer cette solidarité française, de 39-45, aux générations futures et de contribuer à laisser allumée la flamme du souvenir, mes coordonnées sont :

Mr QUET Didier (petit-fils d'une famille lotoise, en Quercy Blanc, ayant sauvé de jeunes parisiens)

"La Tuque"

46800 SAINT-DAUNES (canton de Montcuq, à 25km de Cahors)

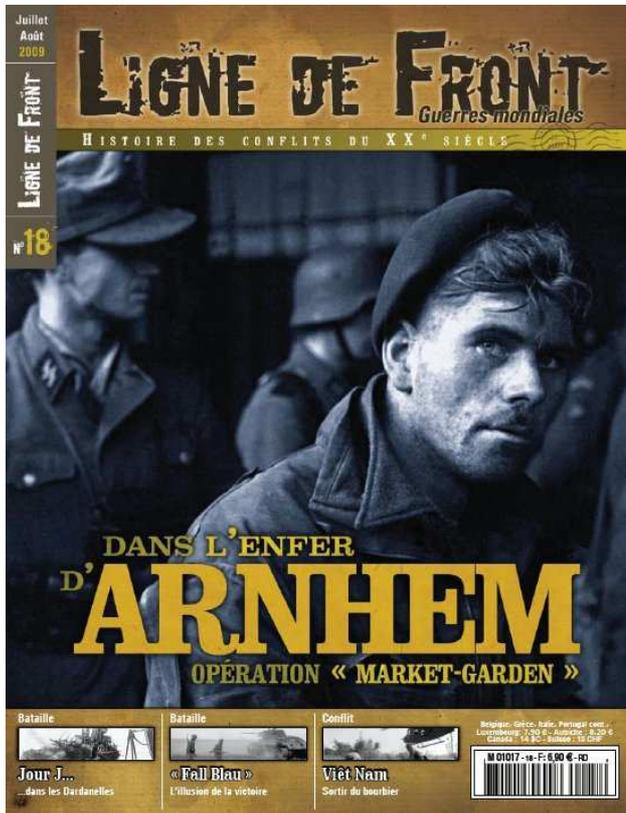
tél : 06 64 20 44 30 ou 05 61 78 79 02



Le coin de lecture....

Par Philippe Massé et Frédéric Dumons

Ligne de Front – sommaire du n°18



Corée : Les volontaires français de l'ONU

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la Corée, auparavant occupée par les forces japonaises, est séparée en deux zones d'influence : au Nord du 38e parallèle, les Soviétiques installent le général communiste Kim Il-Sung ; au Sud, les Américains soutiennent le retour du leader nationaliste Syngman Rhee, la réunification devant se faire ultérieurement. La reprise économique s'effectue très vite au Nord, tandis qu'au sud du 38e parallèle, le pays a beaucoup de mal à se redresser ; en effet, coupé du Nord industrialisé, il manque de produits fabriqués, de courant électrique, jusqu'aux engrais nécessaires aux rizières, tout lui fait défaut. Le 14 novembre 1947, l'ONU adopte le principe d'élections dans toute la Corée afin de réunir le pays et accélérer l'évacuation des troupes soviétiques et américaines de la péninsule.

Jour J... dans les Dardanelles

Le débarquement en Normandie et la plage d'Omaha évoquent, pour la majorité d'entre nous, un carnage sanglant sans précédent dans l'Histoire. Ce tragique épisode de la Seconde Guerre mondiale éclipse une autre opération similaire toute aussi sanglante qui a eu lieu trente ans plus tôt sur les côtes turques du détroit des Dardanelles. Or, cette terrible boucherie qui s'est déroulée au printemps 1915 est, en comparaison, bien plus tragique du fait de son impréparation et de l'échec qui en découlait.

Opération « Market-Garden » : Dans l'enfer d'Arnhem

« Terminer la guerre pour Noël ». Ils sont des milliers de soldats des Forces expéditionnaires alliées à en rêver au début du mois de septembre 1944. Depuis la fin de la bataille de Normandie, tout semble indiquer que la *Wehrmacht* est battue : ses meilleures divisions anéanties dans la poche de Falaise, elle se replie, dans un chaos indescriptible, vers les frontières de l'Allemagne. Sur le front de l'Ouest, les Alliés disposent désormais d'une supériorité humaine et matérielle écrasante. Désireux d'en finir avec cette guerre déclarée cinq ans auparavant, l'état-major britannique planifie, en septembre 1944, une opération aéroportée de grande ampleur supposée porter le coup de grâce à la *Wehrmacht*, en permettant aux armées alliées de déboucher au cœur du centre industriel du III. Reich, la Ruhr.

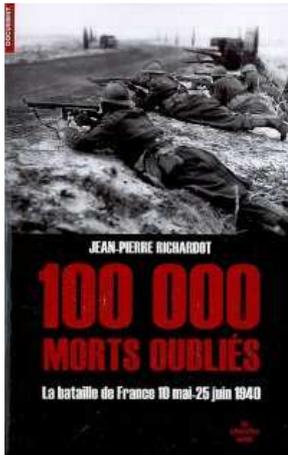
Viêt Nam : Sortir du bourbier

Janvier 1968. L'intervention américaine directe au Viêt Nam entre dans sa troisième année. Les effectifs sont passés, sous la présidence Johnson, de quelques milliers de conseillers militaires à une force de combat et de soutien massive qui dépasse désormais les 400 000 hommes. On en prévoit plus de 500 000 pour le courant de l'année, peut-être 600 000 en 1969 et jusqu'à un million si nécessaire, conformément aux prévisions du Pentagone. Sur le terrain, malgré des pertes de plus en plus sensibles, les engagements tactiques ont presque systématiquement tourné en faveur des Américains et des forces sud-vietnamiennes disposant d'une totale maîtrise du ciel et d'une puissance de feu brute incomparablement plus puissante que celle de leurs adversaires. À l'extrême nord du pays, non loin de la zone démilitarisée et de la frontière laotienne, les alentours de la base de Khe Sanh font pourtant l'objet d'un intérêt particulier de la part des forces communistes. Le 21 janvier, celles-ci se découvrent et passent à l'attaque avec des moyens appartenant à deux ou trois divisions. Peut-être est-ce là l'occasion de parachever les succès partiels des mois précédents, en attirant et détruisant le gros du corps de bataille de la PAVN, tâche dans laquelle les Français avaient échoué, quatorze ans plus tôt, dans la cuvette de Dien Bien Phu... ?

« Fall Blau » : L'illusion de la victoire

L'année 1941 s'est terminée par la reprise de l'initiative par l'Armée rouge, suite à l'échec allemand devant Moscou. Pour autant, la doctrine soviétique de l'offensive à outrance a rapidement amené à l'épuisement de l'Armée rouge qui est venue buter contre la *Wehrmacht* qui, sous l'impulsion de Hitler, s'est reprise et a résisté sur tous les fronts. Les combats les plus acharnés cessent rapidement faute de combattants et chacun panse ses plaies durant la fin de l'hiver. La Raspoutitsa du début du printemps 1942 ne change en rien les rapports de force, chacun consolidant ses positions et reconstruisant sa propre armée. Dans les deux camps, les états-majors tentent de tirer les conclusions de la campagne passée, et force est de constater que les conclusions sont assez dissemblables.

100000 morts oubliés

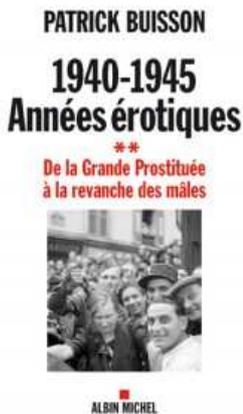


En mai-juin 1940, plus de 100 000 hommes se sont fait tuer sur place pour défendre la France et l'Angleterre, dont ils ont sauvé le corps expéditionnaire à Dunkerque. Ce livre est leur histoire. Au cours des 47 jours de la bataille, à maintes reprises, en Ardennes, Argonne, Flandre, Picardie, Normandie (Saint-Valéry-en-Caux), à Dunkerque, et devant Lyon, la proportion de soldats français tués en résistant à l'invasion a atteint 90 % des effectifs engagés.

Les Allemands ont eu par jour plus de 2 000 soldats mis hors de combat, dont une moitié de tués. Nos pères et grands-pères se sont aussi bien battus que les Américains quatre ans plus tard à Omaha Beach. En 1940, nos soldats voulaient poursuivre les hostilités. Jamais le peuple français n'a appelé Pétain au pouvoir. C'est un coup d'État, avec faux et usage de faux, qui a permis aux généraux français antirépublicains de livrer nos soldats à l'ennemi, de les menacer du conseil de guerre s'ils continuaient à se battre. Ce sont nos généraux, parfaitement incompetents et dépassés, qui ont rompu avec l'Angleterre et placé notre pays sous la tutelle nazie.

Jean-Pierre Richardot (éditions le cherche-midi)- Prix 18€

1940-1945 Années érotiques - tome 2



Deuxième tome du directeur de la chaîne histoire dédié aux années érotiques sous l'occupation. Quel lien secret court de Vichy à la Résistance, des sectateurs de la Révolution nationale aux épurateurs de la Libération ? C'est l'ordre moral révèle Patrick Buisson dans ce second volet de sa grande enquête iconoclaste sur la vie sexuelle des Français de 1940 à 1945. Après la droite réactionnaire, c'est à la gauche républicaine d'en appeler à la purification des mœurs.

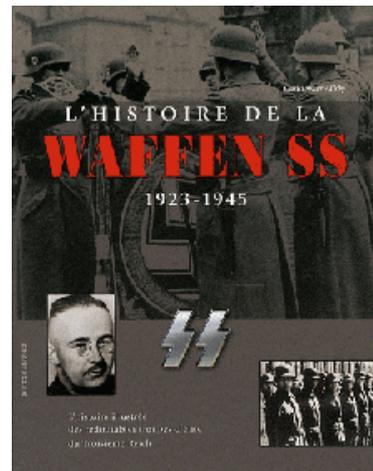
Avec le même objectif : restaurer l'autorité patriarcale mise à mal par l'émancipation sexuelle des femmes et des « déviants » en même temps que punir celles et ceux qui ont joui à l'heure où la France souffrait.

Pour bien comprendre ce à quoi répond l'épuration sexuelle des tondues au cours de l'été 1944, il faut suivre l'auteur dans son exploration prodigieusement documentée des zones érogènes de l'Occupation. La «collaboration horizontale » d'abord, qui touche toutes les catégories de la population féminine : de Coco Chanel à la postière de Saint Flour, d'Arletty aux lycéennes en mal de défi. Mais aussi, le marché noir de la prostitution qui jette sur le pavé des dizaines de milliers d'« occasionnelles », l'ultime âge d'or des maisons closes sans oublier les relations homosexuelles franco-allemandes.

Après *Vichy ou les infortunes de la vertu*, c'est à une nouvelle plongée sidérante dans notre inconscient collectif que nous invite le politologue Patrick Buisson, directeur de la chaîne Histoire qui s'impose avec cette somme inégalée comme l'un des meilleurs analystes des passions françaises.

Patrick Buisson (Albin Michel) - Prix 24€

Histoire de la Waffen SS

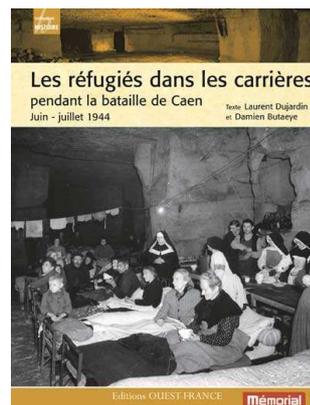


La Waffen SS peut être considérée à juste titre comme l'une des organisations militaires les plus fanatiques et les plus redoutées de l'histoire. Issue de la garde chargée d'assurer la protection d'Adolf Hitler contre ses nombreux ennemis, elle devint une machine parfaitement huilée constituée de près d'un million de membres de diverses nationalités.

Durant la guerre, les membres de la Waffen SS, reconnaissables à leur uniforme noir et à leur brassard frappé de la croix gammée, constituèrent les troupes d'élite du Troisième Reich, régulièrement engagées avec succès sur le front. Contrairement aux troupes régulières de la Wehrmacht, l'armée SS était composée de combattants idéologiques, pétris de haine envers les juifs et d'autres groupes de population. Ses exactions et ses crimes contre l'humanité valurent rapidement à la Waffen SS sa sinistre réputation. Dans cet ouvrage, Christopher Ailsby dresse un portrait unique et détaillé de la Waffen SS. Comment cette organisation était-elle structurée ? Par qui était-elle dirigée ? Quels étaient ses critères de sélection ? Ce livre présente également les principales campagnes militaires auxquelles la Waffen SS participa ainsi que les tactiques et les armes utilisées. Il s'achève par un chapitre consacré aux horribles exactions dont la Waffen SS se rendit coupable. Les nombreuses photos inédites de ce livre sont essentiellement issues des albums privés de membres de la Waffen SS.

Christopher Ailsby (paru en 2007 éditions Chantecler) - Prix environ 30€

Les réfugiés dans les carrières de Caen

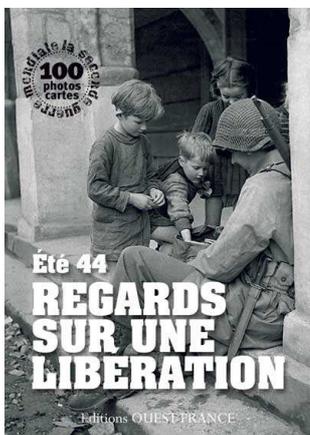


Les auteurs nous racontent l'histoire mal connue de près de vingt mille civils qui durent se réfugier dans les diverses carrières souterraines de Caen et des communes voisines pendant la Bataille de Caen en juin et juillet 1944. Le livre dresse une vue d'ensemble de la vie souterraine des réfugiés en trois chapitres.

Le premier replace l'histoire dans le contexte du commencement de la bataille de Normandie et le début de l'exode vers les carrières souterraines. Le deuxième raconte la vie quotidienne des réfugiés illustrée par les photographies des objets encore en place et d'autres témoins archéologiques. Le troisième concerne les sites eux-mêmes. Après un rappel de l'histoire des carrières de pierre à bâtir, les sites à réfugiés sont présentés sous forme de fiches synthétiques. Pour finir, la démarche archéologique suivie pour l'étude des carrières-refuges est détaillée. En plus des photographies et de l'étude archéologique, l'ouvrage s'appuie sur des témoignages édités ou recueillis, des articles de journaux de la Libération et quelques ouvrages rédigés juste après guerre. Rassemblés, tous les souvenirs dessinent une nouvelle vision du déroulement de la bataille de Caen.

Laurent Dujardin Damien Butaeye (Editions Ouest France) - Prix 15,9€

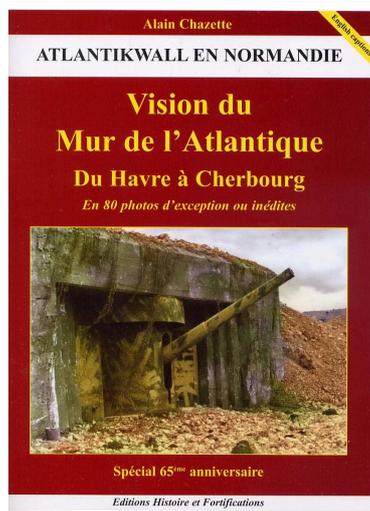
Regard sur une libération



En 2004 Les archives de Saint Lo ont organisé une exposition sur le thème de la libération dans la Manche. A cette occasion, un portfolio a été édité. Aujourd'hui, sous la houlette de James Eveillard une nouvelle collection d'albums présentant des reproductions (de photographies ou de cartes postales anciennes) "mémoire" de la Libération, détachables et rassemblées dans un coffret-livre.

Cet album présente 100 reproductions de photographies sur la Libération extraites des Archives de Saint-Lô. Au dos de chacune figure une légende explicative. L'ouvrage peut être utilisé sous la forme d'un album que l'on feuillette. On peut également détacher les photographies pour les utiliser à son gré.

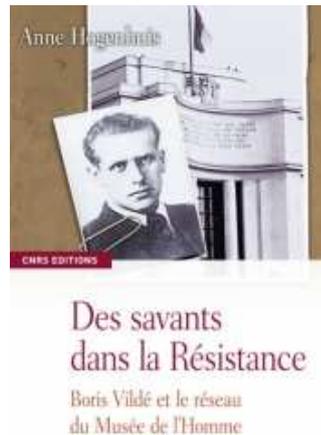
Atlantikwall en Nornandie (le Havre cap de la Hague)



Une sélection de 80 photos inédites ou très peu connues, accompagnées de légendes détaillées pour ce petit fascicule destiné aux passionnés de Bunker archéologie. La zone couverte par du Havre au Cap de la Hague.

Alain Chazette - Prix 5€

Des savants dans la Résistance : Boris Vildé et le réseau du Musée de l'Homme

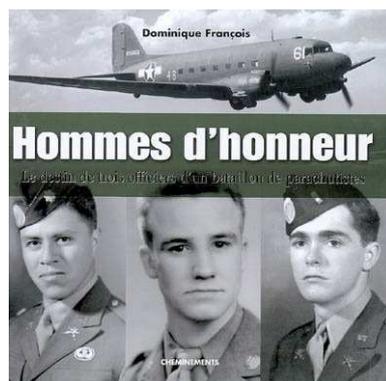


Le premier groupe de résistants français. Une organisation secrète consacrée à l'aide aux évadés, à la contrepropagande et au renseignement. L'histoire d'un réseau et l'histoire d'un homme, Boris Vildé, poète, linguiste, ethnologue, chef de ce mouvement né dès l'été 1940. À ses côtés, Germaine Tillion, Jean Cassou, Pierre Brossolette, Jean Paulhan, Anatole Lewitsky, Yvonne Oddon.

Des intellectuels entrés en résistance au péril de leur vie, traqués par la Gestapo, dénoncés par la police de Vichy. Les précurseurs de l'armée des ombres. Une leçon d'héroïsme suivie et méditée par les acteurs de la France libre. Arrêtés en 1941, Boris Vildé et six de ses compagnons sont jugés par un tribunal allemand et condamnés à la peine capitale. Ils sont fusillés au fort du Mont-Valérien le 23 février 1942. Nourrie d'archives inédites, la passionnante enquête d'Anne Hogenhuis fait revivre l'aventure de ce réseau en prenant pour fil conducteur la vie hors norme de son fondateur, né russe, devenu français, intégré à la famille cordiale et exigeante des savants du Musée de l'Homme. L'histoire d'un engagement. Une nouvelle approche de la première Résistance.

Anne Hogenhuis éditions CNRS - Prix : 20€

Hommes d'honneur - Le destin de trois officiers d'un bataillon de parachutistes



Nous avons rencontré Dominique François lors du salon du livre de Tilly / Seules le 7 juin dernier. Il nous a présenté cet ouvrage qui est l'histoire de trois officiers, qui servirent dans un glorieux régiment : le 508e régiment de parachutistes de la 82e division aéroportée, au sein du même bataillon.

L'un fut tué pendant la bataille de Normandie, l'autre fit carrière après la guerre et devint agent spécial à la CIA, le dernier, chef de bataillon, fit toute sa carrière dans l'armée. Dominique François essaie aussi d'entrevoir la vie de ces hommes, vétérans de la seconde guerre mondiale. Ils naquirent dans la difficile période de la dépression des années trente, grandirent en ces temps d'austérité et d'efforts et répondirent à l'appel de la nation après l'agression japonaise de Pearl Harbor en s'engageant dans l'élite de l'armée des États-Unis.

Dominique François- Cheminements, Turquant (Maine-et-Loire) - Collection La guerre en mémoire